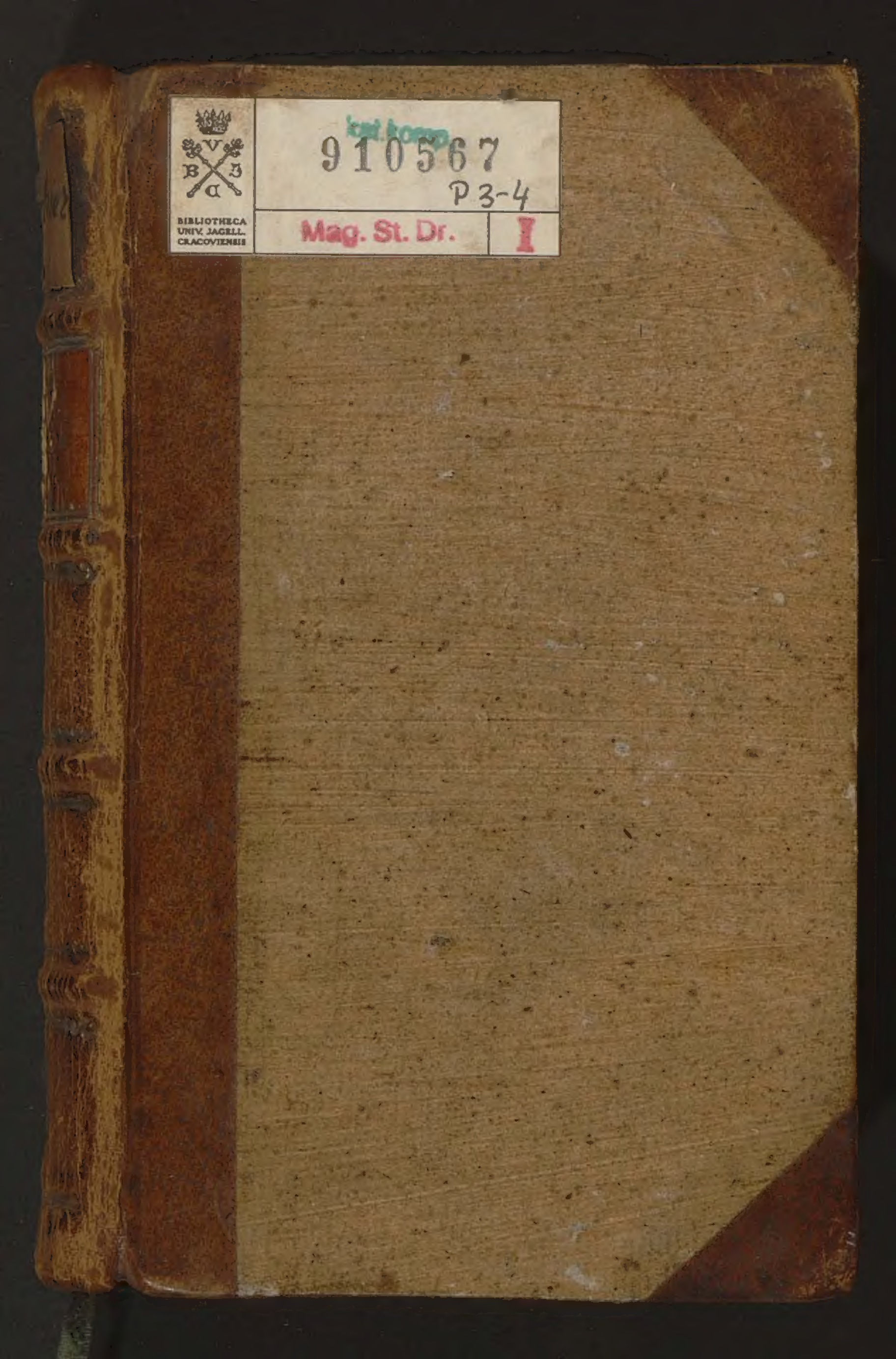

BIBLIOTHECA
UNIV. JAGELL.
CRACOVIENSIS
910567
P 3-4
Mag. St. Dr.
I

~Medic.





Czerw … 74.

CODE
DE
MÉDECINE
MILITAIRE.

TROISIEME PARTIE.

CODE DE MÉDECINE MILITAIRE,

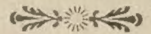
POUR LE SERVICE DE-TERRE.

Ouvrage utile aux Officiers, néceſſaire aux Médecins des Armées & des Hôpitaux Militaires.

EN TROIS PARTIES.

La premiere traite de la ſanté des Gens de Guerre ; la ſeconde, des Hôpitaux Militaires ; & la troiſième, des Maladies des gens de Guerre.

Par M. COLOMBIER, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine on l'Univerſité de Paris, Membre de celles de Douay & de Rheims, ancien Chirurgien-Major du Régiment du Commiſſaire Général de la Cavalerie.



A VARSOVIE,
Chez JEAN-AUGUSTE POSER, Libraire du Roi ;
Et à PARIS,
Chez J. P. COSTARD, Libraire, rue S. Jean-de-Beauvais.

M. DCC. LXXII.
Avec Approbation, & Privilège du Roi.


BIBLIOTHECA
UNIV. IAGELL.
CRACOVIENSIS
910567



AVANT-PROPOS.

On ne doit pas ſe flatter que, même avec les ſoins & les ſecours les mieux entendus, la maladie devienne jamais auſſi rare parmi les Gens de Guerre, que parmi les autres claſſes de citoyens. Il y a un grand nombre de maux dont les cauſes ſont tellement inhérentes à l'état & au Service militaires, qu'ils peuvent être regardés comme indeſtructibles. *Voyez* la premiere Partie de cet Ouvrage, tome 1. Tous les hommes éprouvent une altération plus ou moins ſenſible dans leur ſanté, ſelon la nature plus ou moins nuiſible des agens

dont ils ſont environnés, & ſelon qu'ils s'écartent plus ou moins du régime qui leur convient. Comment donc les Gens de Guerre, qui ſont ſans ceſſe expoſés aux viciſſitudes de l'air, des ſaiſons & du régime, pourront-ils ne pas être plus fréquemment en but aux infirmités, que les autres hommes ?

J'ai ſuivi, dans la premiere Partie de ce Traité, le Militaire dans tous ſes travaux & ſes dangers, & j'ai en même temps indiqué les moyens qui m'ont paru les plus convenables pour diminuer le nombre des maladies, en détruiſant leurs cauſes, ou en affoibliſſant leurs effets. Mais je ne rougis pas d'avouer que j'ai reconnu très-ſouvent mes efforts, ou trop impuiſſans, ou inſuffiſans pour

remplir le dernier objet (celui de préſerver des maladies). J'ai parlé après de grands Maîtres, & j'ai tracé une route nouvelle : des obſervations ſuivies, & une plus longue expérience, jetteront un plus grand jour ſur cette matiere.

Dans la ſeconde Partie, je me ſuis occupé de la maniere dont les Hoſpices de ſanté devroient être dirigés, dont les Officiers de Santé devroient être formés & choiſis; & j'ai joint à ces détails divers projets, qui m'ont ſemblé être également utiles au bien de l'humanité & à celui du Service du Roi.

Il me reſte maintenant à décrire le genre & l'eſpéce de maladies qui regnent le plus communément dans les Troupes, ſoit en temps de Paix, ſoit pendant la

Guerre, dans leurs différentes poſitions. Je dois aſſigner la méthode curative la plus ſûre & la plus facile. Ce ſont les deux objets que je tâcherai de remplir dans cette troiſiéme & derniere Partie.

Il ne faut pas s'attendre que je préſente ici beaucoup de moyens nouveaux. La carriere eſt épineuſe, & elle n'a été qu'ébauchée juſqu'aujourd'hui ; non que d'habiles Maîtres ne nous aient tranſmis depuis quelque temps, beaucoup de connoiſſances, qui rendront leur mémoire à jamais glorieuſe. M. *Pringle*, le Prince de la médecine militaire, ſe fera lire avec admiration dans les ſiécles les plus reculés. Mais il nous faut plus que des obſervations ; & pour rendre cette partie de l'art

de guérir aussi utile, que transmissible, il est nécessaire de réduire les faits en principes, qui forment un corps de doctrine: *hoc opus, hic labor.*

Je répéterai volontiers que ce travail eût été infiniment mieux digéré par un grand nombre de Médecins qui se sont distingués dans les dernieres Guerres. Je désire qu'ils applaudissent à mon zèle, & qu'ils m'éclairent sur les erreurs que j'aurai pu commettre.

Dix années consacrées au Service militaire m'ont donné quelque expérience, & cette esquisse en est le fruit. Heureux, si je puis abréger les travaux de ceux qui se destinent au même exercice, & si je puis applanir les difficultés qu'ils rencontrent souvent en le commençant.

Quoique cette derniere Partie ſoit beaucoup plus étendue que les deux autres enſemble, je ne la donne cependant que comme un abregé ſuſceptible d'un commentaire conſidérable. Si le haſard me procuroit un jour l'avantage de ſuivre la carriere militaire, j'oſe me flatter que je pourrois ajouter à cet Ouvrage beaucoup d'obſervations que je ſens parfaitement néceſſaires, & qui m'ont échappées : mais aujourd'hui je ne puis rien de plus.

Je diviſe cette Partie en ſix Chapitres. Le premier traite des fiévres qui regnent ſpécialement parmi les Gens de Guerre ; le ſecond, des maladies de la tête ; le troiſiéme, de celles du thorax ; celles de l'abdomen ou du bas-ventre ſont le ſujet du qua-

triéme ; les chroniques celui du cinquiéme ; & les virulentes, contagieuſes non aigues, celui du ſixiéme.

Je ne ſais ſi cette diviſion eſt la plus correcte, mais c'eſt du moins celle qui m'a paru la plus commode. Il n'eſt point ici queſtion d'une méthode claſſique, & je n'ai cherché à en ſuivre aucune ſervilement. Au reſte, je dois avertir le Lecteur que je paſſe ſous ſilence un grand nombre d'articles qui appartiennent à chacun des chapitres ci-deſſus, parce que je n'ai à traiter que de ceux qui regardent particulierement les Gens de Guerre.

J'ai tâché de développer avec préciſion le caractere particulier de chaque maladie, & d'en décrire les ſymptômes les plus mar-

qués. On ſent parfaitement quē j'ai dû ſouvent emprunter des Auteurs les deſcriptions de ce genre, parce que les nuances ſeules les font varier. Une pleuréſie, une péripneumonie, &c. ont toujours le même caractere eſſentiel, les mêmes ſignes pathognomoniques. Auſſi ne ſont-ce que les nuances qui diſtinguent les maladies des gens de Guerre, de celles des autres hommes. Ce ſont elles qui font varier le traitement, celles enfin qui ſont eſſentielles à ajouter ici. Je me ſuis appliqué particulierement à ces détails, & je n'ai rien avancé que je n'aie vu par moi-même, ou qui ne ſoit fondé ſur les obſervations des gens les mieux famés & les plus dignes de foi.

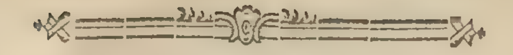


TABLE DES MATIERES

Contenues en ce Volume.

CHAPITRE PREMIER.

Fin de la Table du Ier Chapitre de la IIIe Partie.



CODE
DE
MÉDECINE MILITAIRE.

TROISIEME PARTIE.

Des Maladies des Gens de Guerre.

CHAPITRE PREMIER.

Des Fiévres des Gens de Guerre.

§. I. AVANT d'entrer en matiere, il ne ſera pas hors de propos d'expliquer ce qu'on entend par le mot *fiévre*, & comment on peut la diviſer.

La ſiévre eſt un mouvement accéléré des liqueurs : on la reconnoît à la vîteſſe du pouls, & à la léſion plus ou moins grave d'une ou de pluſieurs fonctions de l'économie animale. Ce mouvement eſt, comme le dit *Sydenham*, un effort de la nature, pour expulſer l'humeur fébrile ou morbifique, en un mot, pour détruire la cauſe de la fiévre.

Sans m'arrêter à toutes les diviſions de cette maladie, je la diſtinguerai ſimplement en eſſentielle & en ſymptômatique. La premiere eſt celle qui provient de la dégénération des humeurs, ou qui eſt cauſée par un agent qui affecte particulierement les ſyſtêmes vaſculaire & nerveux. L'autre eſt celle qui ſurvient à une maladie antérieure, dont elle n'eſt que l'effet. C'eſt ainſi que la ſiévre

qui accompagne l'inflammation des poumons, ou de quelqu'autre viscere, est symptômatique : & que la fiévre putride, la maligne, &c. sont essentielles.

Celles-ci sont le sujet de ce Chapitre, que je divise en cinq Art. Dans le premier, je décris l'éphémère ; dans le second, les fiévres intermittentes ; dans le troisiéme, les remittentes & les continues putrides ; dans le quatriéme, les continues & remittentes putrides malignes ; & dans le cinquiéme, les fiévres essentiellement malignes.

On voit, par cette division, que je passe sur plusieurs espéces de fiévres ; mais c'est précisément parce qu'elles n'appartiennent pas à mon sujet. Je décris aussi, contre la régle ordinaire, l'éphémère avant les intermittentes, parce qu'elle est de

toutes les espéces la plus simple, la moins dangereuse & la plus propre à donner une idée de la fiévre en général, de ses phénomènes, & de ses causes.

ARTICLE PREMIER.

De la Fiévre Ephémère. Ephemera diaria.

§. II. L'ÉPHÉMERE, autrement dite *courbature*, est une maladie très-commune dans les Troupes. Voici ce qu'en disent les Auteurs. Elle surprend ordinairement tout-à-coup, le plus souvent à la pointe du jour, & sans avoir été précédée d'aucuns symptômes particuliers. Lors de l'invasion, il n'y a presque point de bâillemens, ni de tremblement, ni de frisson. Le froid, à peine sensible, est bientôt suivi de chaleur.

La tête eſt douloureuſe dès le commencement. Le viſage devient rouge, les artères temporales ont une pulſation aſſez vive, les yeux ſont quelquefois enflammés, la reſpiration un peu courte, la chaleur moderée. La peau n'eſt ni ſéche, nî aride; les urines ſont ordinairement naturelles; le pouls eſt plein, ſans être dur, ni très-fréquent, &c.

J'ai vu ſouvent que les Soldats attaqués de cette fiévre, reſſentoient une chaleur aſſez forte, qu'ils avoient de la dureté dans le pouls, des nauzées, & même des vomiſſemens; la langue étoit quelquefois très-chargée, les urines rouges ou troubles; enfin ils éprouvoient beaucoup de douleur dans les lombes, de la ſoif, &c.

§. III. Cette maladie eſt rarement ſérieuſe, & ne s'étend jamais au-

delà de ſoixante & douze heures, mais elle a communément un terme beaucoup plus court : de ſorte que quelquefois on en eſt quitte en huit heures. Sa durée ordinaire eſt de quinze à vingt-quatre heures ; & quand elle va juſqu'à ſoixante-douze, on peut être trompé ſur la nature de la maladie, en ce qu'il y a un peu de redoublement vers le ſoir. Lorſqu'au contraire elle ne paſſe pas les vingt - quatre heures, les malades éprouvent à peu près les mêmes accidens juſqu'à la fin. (aux nauzées & vomiſſemens près, qui ceſſent au bout de quelques heures) Dans tous les cas la ſiévre ſe termine le plus ſouvent par des ſueurs abondantes, quelquefois par une hémorrhagie du nez, ou par quelques ſelles, ou enfin (ce qui n'eſt pas rare), par les trois criſes enſemble.

§. IV. Les cauſes éloignées de cette maladie ſont très-nombreuſes, & ont preſque toutes lieu dans l'homme de Guerre : la pléthore, la ſuppreſſion de la tranſpiration, l'ivreſſe, l'uſage immodéré des alimens chauds, les indigeſtions, la grande chaleur qui agit long-temps ſur le corps, les violens exercices, un travail continu & forcé, les veilles, l'abus des liqueurs ſpiritueuſes, &c. ſont les principales.

§. V. La cauſe prochaine ou materielle eſt de deux ſortes ; ſavoir, un obſtacle ou empêchement à la circulation libre des liqueurs, produit par une ou pluſieurs des cauſes du Paragraphe IV : le mouvement fébrile rétablit alors l'équilibre. La ſeconde eſpéce de cauſe eſt une matiere irritante quelconque dans la maſſe des humeurs, qui aug-

mente l'oſcillation du ſyſtême vaſculaire, & cauſe la ſiévre par laquelle enfin cet hétérogène eſt expulſé.

§. VI. *La pléthore.* Les effets de la pléthore ſont l'engorgement des tuyaux, la gêne dans la circulation, la lenteur & la difficulté des ſecrétions, &c. Cet état devient ſouvent nuiſible au point de produire les accidens les plus graves, tels que l'apoplexie, &c. mais lorſque la fiévre éphémère ſurvient, elle fait ceſſer la maladie en peu de temps. Il arrive alors que les ſolides, trop diſtendus par la grande quantité de ſang, redoublent leurs efforts, & qu'il s'excite, dans la circulation, un mouvement plus conſidérable, qui eſt ſuivi de criſes favorables, (*V.* le Parahraphe III.) par le moyen deſquelles la ſurabondance des fluides

diminue, & conséquemment la pléthore. Quoique les Soldats n'aient pas une nourriture bien exquise, ils n'en sont pas moins sujets à la pléthore, parce qu'ils font un assez grand usage des légumes farineux, & qu'ils mangent beaucoup. Ceux qui boivent trop de vin & de biere, sont encore plus dans le cas d'éprouver cet état.

§. VII. *La suppression de la transpiration.* Cette cause est la plus fréquente, parce que les Gens de Guerre sont presque toujours exposés aux vicissitudes de l'air. Cet accident occasionne nécessairement le reflux de l'humeur perspirable dans la masse générale : ce qui est d'autant plus propre à exciter la fievre, que cette matiere est très-âcre, ou le devient promptement. L'éphémère est de tous les événemens le plus favora-

ble après cette ſuppreſſion, qui eſt ſouvent ſuivie de maladies très-dangereuſes, telles que la pleuréſie, la péripneumonie, &c. Dans le cas préſent, le mouvement fébrile, qui eſt égal & doux, rétablit les ſecrétions, & provoque des ſueurs, qui débarraſſent le corps de l'humeur étrangere dont il eſt ſurchargé.

§. VIII. *L'ivreſſe.* Celle qui eſt habituelle cauſe la pléthore, (*Voyez* le Paragrap. VI.) de même que l'accidentel e; elle donne lieu à des indigeſtions, & met le Soldat dans le cas d'éprouver les accidens de la tranſpiration ſupprimée, lorſqu'en ſortant de la taverne, & étant échauffé, il eſt ſoudain ſaiſi par le froid, ou lorſqu'il s'endort, & paſſe la nuit en plein air. L'éphémère ſuit de près l'un & l'autre état, (l'indigeſtion & la ſuppreſſion de la

transſpiration) comme on l'a vu au Paragraphe VII, & comme on le verra au Paragraphe X. Il n'eſt queſtion dans celui-ci, que du bouillonnement ou de l'effervesſcence, & de l'engorgement, qui naiſſent d'une boiſſon trop copieuſe. La fiévre en eſt l'effet naturel; & par ſon mouvement l'équilibre ſe rétablit facilement, en ce que, d'une part, la ſurabondance des fluides diminue par les évacuations qui ſurviennent, & que de l'autre, les molécules étrangeres & irritantes qui peuvent avoir paſſé dans la maſſe générale, ſont enfin broyées, aſſimilées, òu expulſées.

§. IX. *Les alimens chauds.* Leur abus & leur uſage habituel produiſent des maladies plus graves que l'éphémère; mais quand par haſard on en a fait excès, la fiévre qui ſurvient eſt l'effet de l'irritation

qu'ils causent : & elle dure (cette fiévre) tant que leur action continue. Cette cause est plus rare qu'aucune autre chez les Militaires ; & sur-tout chez les Soldats, qui en général n'usent guere d'alimens chauds.

§. X. *Les indigestions.* Elles donnent lieu à l'éphémère, parce que la grande quantité, ou la mauvaise qualité des alimens & de la boisson, fournissent un chyle crud & imparfait, que les forces ordinaires des organes de la digestion & de l'hématose ne peuvent assimiler. L'effort ou l'action des vaisseaux, est en raison de la quantité & de la qualité de ce chyle : de sorte que la fiévre qui survient, produit un effet salutaire. Cette cause a souvent lieu dans les Gens de Guerre, qui sont en général plus enclins à l'intempérance.

§. XI. *La grande chaleur, &c.* La chaleur raréfie ſingulierement les humeurs, & en augmente conſidérablement le volume ; de ſorte que les hommes & les animaux qui y ſont expoſés long-temps, éprouvent les effets de la pléthore. On en voit même périr ſubitement un grand nombre dans les pays chauds, pour avoir été pendant quelques momens à l'ardeur du ſoleil. Pour ſe convaincre des effets nuiſibles de cette chaleur, il n'y a qu'à examiner ceux qui ont très-chaud : ils ont le viſage rouge, les yeux étincelans, la reſpiration fréquente, &c. On peut donc regarder comme un état fébrile, celui des gens qui éprouvent l'action d'une grande chaleur, pendant un certain temps.

Mais il ne s'agit ici que de l'éphémère, qui en eſt la ſuite. Elle n'eſt que

trop commune parmi les Troupes, qui, dans leurs marches & pendant leurs exercices, ſont ſi long-temps & ſi ſouvent dans le cas de ſouffrir de cette chaleur. La raréfaction des humeurs a néceſſairement rompu l'équilibre entre les ſolides & les fluides; il s'eſt fait une grande diſſipation de la partie aqueuſe, & les particules ignées qui ont paſſé dans le ſang, ont épaiſſi, coagulé les humeurs lymphatiques, &c. de-là des embarras, des engorgemens, de l'irritation. La nature cherche à vaincre ces obſtacles, l'oſcillation des vaiſſeaux augmente, la fiévre ſurvient, & les accidens ceſſent avec elle.

§. XII. *Les exercices violens & le travail forcé.* Leur effet eſt de forcer l'action des ſolides, de produire une diſſipation conſidérable, & d'aug-

menter beaucoup le mouvement des liqueurs. A ces accidens, ſuccédent bientôt la ſoibleſſe, l'anéantiſſement, la langueur & les ſtaſes. Si la fiévre éphémère a lieu, c'eſt un moyen dont la nature ſe ſert pour détruire les embarras qui ſe ſont formés. Mais cette cauſe eſt preſque toujours compliquée, 1°. d'une mauvaiſe digeſtion; parce qu'après des travaux forcés on mange avec voracité, & qu'alors les agens de la digeſtion ſont plus foibles: 2°. d'une tranſpiration diminuée par les divers incidens, qui ſe rencontrent pendant & après les exercices, &c. (*Voyez* les Paragraphes VII & X.)

§. XIII. *Les veilles.* Elles appauvriſſent les humeurs, affoibliſſent la machine, échauffent ſinguliérement, & font naître de l'acrimonie. Il en dérive une multitude de maux. Mais

parmi ceux-là il ne faut point compter la fiévre éphémère, dans les Gens de Guerre ſur-tout, qui ne ſont attaqués de cette fiévre, après les veilles, que par les cauſes des Parag. VII & XII, qui agiſſent particulierement ſur eux, dans cette conjoncture.

§. XIV. *L'abus des liqueurs ſpiritueuſes.* On n'ignore pas que les Soldats font ſouvent des excès d'eau-de-vie & d'autres liqueurs, qui allument le ſang, portent le trouble dans l'économie animale, cauſent de la raréfaction, & ont fréquemment des effets funeſtes. (*Voyez* les Parag. VIII, XI & XIII.)

§. XV. Le pronoſtic de la fiévre éphémère eſt relatif aux différentes cauſes ci-deſſus: il eſt rarement dangereux, & il n'y a que la mauvaiſe conduite du malade & celle

du Médecin qui puiſſent le rendre ſérieux. L'éphémere cauſée par la pléthore eſt ſouvent ſuivie d'hémorrhagie par le nez ; ce qui eſt très-utile, & n'empêche pas que la ſueur ait lieu. Les ſueurs abondantes ſont la criſe eſſentielle, & preſque toujours unique, de celle qui vient de raréfaction, de tranſpiration ſupprimée, ou diminuée, & d'autres cauſes ſemblables ; celle au contraire qui eſt la ſuite des indigeſtions, eſt fréquemment terminée & par des évacuations par les ſelles, & par des ſueurs.

§. XVI. La durée de cette fiévre dépend de la nature de l'obſtacle qui ſe préſente à vaincre, & de la force du malade. Celle qui eſt cauſée par une indigeſtion eſt ordinairement la plus longue. Quand le mouvement fébrile eſt très-fort, ſouvent il dure moins de temps. Plus la criſe eſt

prompte & abondante, moins on a à craindre de mauvais effets, & *vice versâ*. Cette fiévre, qui ne seroit suivie d'aucune crise, se termineroit par une synoque simple ou putride.

§. XVII. Mais il faut convenir qu'on est souvent trompé sur la nature de cette maladie, qui, comme le dit *Sauvages*, est plutôt terminée que connue; les signes par lesquels on la peut présumer étant presque tous équivoques.

§. XVIII. Je serois tenté de regarder l'éphémère plutôt comme un remede, que comme une maladie; & ce remede me paroît d'autant plus utile, qu'il est celui de la nature. Il est en effet très-certain que c'est par elle que l'équilibre de la machine se rétablit très-promptement, & que sans elle il naîtroit souvent des maux rebelles & dangereux. On ne doit

cependant pas s'en rapporter toujours à la nature; car il y a plusieurs circonstances où l'on est obligé de modérer son mouvement, comme, par exemple, dans cet état de pléthore où il y a du délire, du transport, un pouls plein & très-fort, beaucoup de gêne dans la respiration. Il est sûr qu'alors on ne peut se dispenser de tirer du sang.

§. XIX. Toute espéce de remede est nuisible pendant l'éphémère, excepté la boisson qu'on peut varier à l'infini, en faisant diverses tisannes légeres. Le malade doit s'abstenir aussi de toute espéce de nourriture, être médiocrement couvért, & dans une situation tranquille.

§. XX. Ceux qui vomissent, doivent boire souvent de l'eau chaude, pour favoriser la sortie des matieres nuisibles contenues dans l'estomac.

§. XXI. Il est très-essentiel de ne

pas arrêter, par quelque moyen que ce ſoit, la ſueur qui ſurvient, puiſqu'elle eſt la criſe la plus favorable & la plus commune dans cette maladie; mais il ne faut pas non plus la provoquer, en couvrant exceſſivement les malades, comme cela ſe pratique trop malheureuſement, & trop ſouvent parmi les Soldats & les gens du peuple.

§. XXII. L'hémorrhagie étant pareillement une criſe utile, ſurtout dans les cas de pléthore, il ne faut point chercher à la diminuer, ni à l'arrêter, parce qu'elle ceſſe d'elle-même, & que d'ailleurs on riſqueroit de faire refluer le ſang qui s'eſt ouvert une route de décharge, ce qui pourroit cauſer quelques maladies graves.

§. XXIII. Lorſque la fiévre eſt finie, s'il reſte quelque accident au malade, on doit y remédier. Sou-

vent la pléthore peut être diminuée, mais elle ne l'eſt pas aſſez pour mettre le malade à l'abri d'une rechute quelquefois plus dangereuſe; il faut ſaigner. Souvent les premieres voies reſtent farcies de mauvais levains, comme dans les cas où l'indigeſtion a eu lieu; il faut purger, &c.

§. XXIV. Les convaleſcens ſeront très-modérés ſur le régime; car de quelque cauſe que la fiévre ſoit provenue, les premieres voies ſont fatiguées, & en mangeant un peu trop, on ſeroit dans le cas de l'indigeſtion & de la rechute.

§. XXV. Cette conduite, qui eſt en même temps la plus ſage & la plus ſûre, n'eſt pas celle qu'on tient toujours à l'égard des Gens de Guerre. Je n'ai vu que trop ſouvent médicamenter au premier indice de maladie; de ſorte qu'un

pauvre Soldat, pour une fiévre qui se feroit guérie elle-même en moins de vingt-quatre heures, est quelquefois saigné deux ou trois fois, émétisé, &c. Dans d'autres cas, & sur-tout à l'Armée, à peine le malade est-il surpris de la fiévre, qu'on le mene à l'Hôpital, de maniere que par le mauvais air, un cas léger devient très-grave, &c.

§. XXVI. En général, on ne risque rien d'attendre, pour commencer le traitement, que les vingt-quatre heures soient écoulées, à moins que le caractere de la maladie ne soit bien démontré, ou qu'il ne se présente d'abord quelque danger. Ce délai donne le temps de reconnoître la nature du mal, & souvent, dans l'éphémère, la guérison.

§. XXVII. En suivant mon projet d'un Hôpital par Régiment, (*V.* la

ſeconde Partie, Chap. IV) il ſeroit facile de mettre à profit ce conſeil ſalutaire; mais, ſelon la forme actuelle, les ſecours qu'on adminiſtre aux Gens de Guerre, ſont ſouvent plus pernicieux qu'utiles : il ſemble que les Soldats ſoient expoſés à être même les victimes des maladies les moins ſérieuſes.

§. XXVIII. Il ſeroit du moins néceſſaire que dans les Armées & dans les Garniſons, un Soldat qui ſe dit malade fût viſité par le Chirurgien-Major du Régiment, & que lorſque le cas n'eſt pas grave, il ne lui fût adminiſtré aucun remede pendant les premieres vingt-quatre heures; il faudroit auſſi qu'on attendît, pour l'envoyer à l'Hôpital, que ce temps fût écoulé. Souvent un peu de diete guérit les indiſpoſitions du Soldat.

§. XXIX. Ce que je viens de dire n'eſt point contradictoire avec ce que j'ai avancé dans la premiere Partie de cet Ouvrage, relativement aux caſernes & aux tentes, où je ne voudrois pas qu'on laiſsât des malades; parce que dans aucun cas, celui en qui on ne voit aucun ſigne dangereux, ne peut nuire à la ſanté de ſes camarades, en reſtant vingt-quatre heures parmi eux.

ARTICLE II.

Des Fiévres intermittentes.

§. XXX. LES fiévres intermittentes ſont très-communes parmi les Gens de Guerre, parce que les cauſes de ces maladies ont une action plus marquée ſur eux dans tous les temps & dans toutes les circonſtances.

§. XXXI. Ces fiévres ſont dites *intermittentes*, parce qu'elles laiſſent des intervalles marqués entre la fin d'un accès ou paroxiſme, & le commencement de l'autre : elles prennent différens noms, ſelon le temps que dure l'intermiſſion, & ſelon la maniere dont les paroxiſmes ſe répondent; de ſorte qu'on les appelle tierces, doubles tierces, triples tierces, quartes, doubles quartes, quotidiennes, erratiques.

§. XXXII. Comme il y a beaucoup de choſes à conſidérer ſur l'article de ces fiévres, je le diviſe en pluſieurs ſections. La premiere renferme le diagnoſtique général; la ſeconde, les cauſes générales; la troiſiéme, le pronoſtic général; la quatriéme, les principes généraux, relativement à la cure; la cinquiéme, la cure générale; la ſixiéme, les différentes eſpéces de fiévres in-

termittentes, avec des remarques ſur la cure de chacune; la ſeptiéme, des remarques ſur le caractere particulier de quelques-unes de ces fiévres; la huitiéme, le détail des précautions relatives à la poſition des malades, & au temps de la maladie; la neuviéme enfin, traite de la nature des fébrifuges, de leur maniere d'agir, & de leur abus, &c.

SECTION PREMIERE.

Diagnoſtique général des Fiévres intermittentes.

§. XXXIII. LEUR invaſion eſt le plus ſouvent annoncée par du mal-aiſe, du dégoût, des nauſées, de la conſtipation; par une douleur, ou ſimplement une peſanteur de tête, une chaleur mordicante à la paume des mains & à la plante des pieds,

un ſommeil lourd ou interrompu, des yeux peſans, de la triſteſſe; mais quelquefois pluſieurs de ces avant-coureurs manquent tout-à-fait, & plus rarement n'en reſſent-on aucun.

§. XXXIV. L'accès ſe déclare par des bâillemens, des douleurs dans les jointures, par l'extenſion des membres, & une envie de dormir preſque inſurmontable; les ongles deviennent pâles & livides, le bout du nez & l'extrémité des doigts ſont froids; ſuccéde un ſentiment de froid intérieur, enſuite celui des extrémités qu'on à peine à réchauffer; le friſſon, le tremblement général, les convulſions & le craquement des mâchoires ſont plus ou moins violens, ont quelquefois lieu tous enſemble, ou alternativement; mais le plus ſouvent de ces quatre accidens, il s'en trouve deux ou trois réunis, & jamais il n'arrive qu'il n'y

en ait au moins un, qui eſt ordinairement le friſſon. Le malade eſt pâle & défiguré ; il a une petite toux ſéche, une ſoif conſidérable, ou du moins la bouche ſéche, pâteuſe ou amere ; des envies fréquentes d'uriner, ou un flux d'urines pâles ; la reſpiration eſt plus ou moins gênée ; il y a des momens d'aſſoupiſſement ; la parole eſt brieve ou entrecoupée ; le ſous-délire eſt quelquefois joint à la douleur de tête ; il y a des nauſées ; enfin le pouls eſt petit, convulſif & fréquent.

§. XXXV. Les malades ſont très-impatiens, & cet état (celui du Paragraphe précédent) dure plus ou moins, ſelon la violence de la maladie, la diſpoſition du ſujet, & quelques autres circonſtances que je décrirai ci-après ; mais il diminue inſenſiblement : le friſſon, le tremblement & les mouvemens convul-

lifs deviennent plus rares, & les ſecouſſes du froid intérieur s'éloignent de plus en plus; en un mot le froid ceſſe, & le pouls commence à devenir plus fort, & à ſe développer. C'eſt alors que la ſyncope, les nauſées & le vomiſſement ont quelquefois lieu.

§. XXXVI. Ces ſymptômes font bientôt place à d'autres; la tête devient plus douloureuſe; on ſent le battement des arteres plus fort, & ſur-tout celui des temporales; la chaleur eſt très-vive, & l'haleine brûlante; la rougeur du viſage ſuccéde à la pâleur; les yeux ſont étincelans; la ſoif devient plus preſſante; la reſpiration, quoique moins gênée, eſt plus fréquente; la peau eſt ſéche; le délire & le tranſport ſe mettent de la partie; le pouls eſt plein, égal & fréquent.

§. XXXVII. Au bout de quel-

ques heures, ces mêmes accidens diminuent, & le pouls ſe ralentit un peu; la peau s'humecte; les urines deviennent foncées, troubles & abondantes; la ſueur ſe déclare, & l'accès qui s'étoit d'abord préſenté d'une maniere tragique, finit preſque toujours par une ſueur plus ou moins copieuſe, quelquefois par une ou pluſieurs ſelles bilieuſes, plus rarement ſans l'une de ces deux criſes.

§. XXXVIII. Les malades ſe trouvent aſſez bien après ce paroxiſme; il en eſt même qui ne reſſentent aucune incommodité pendant l'intermiſſion; mais il eſt très-rare que les ſymptômes décrits au Paragraphe XXXIII n'aient pas lieu, ſoit en partie, ſoit en totalité: le ſecond accès revient avec plus ou moins de violence, & plutôt ou plus tard, ſelon le caractere de la

fiévre. Le nombre de ses paroxismes est en raison de l'intensité de la cause, de la disposition du sujet, & de la maniere dont il se comporte, ou dont il est dirigé.

§. XXXIX. Lorsque la fiévre vient à manquer, il est ordinaire que les malades éprouvent pendant un certain temps, aux mêmes jours & heures des paroxismes, un malaise plus ou moins considérable, qu'on appelle *ressentiment*, dans lequel le pouls n'est pas dans son état naturel. Ce mal-aise, ou ressentiment a plus ou moins de durée, & est souvent marqué, sur-tout dans les premiers temps, par un peu de froid, auquel succede la chaleur, & ensuite un peu de sueur.

§. XL. Le diagnostique décrit depuis le Paragr. XXXIII jusqu'à celui-ci, se rapporte à toutes les

fiévres intermittentes, ſans que cependant tous les ſymptômes qu'il renferme, ſe trouvent toujours réunis dans chaque eſpéce; il en eſt qui ſont plus particuliers à l'une qu'à l'autre, comme on le verra ci-près.

§. XLI. On peut diſtinguer, d'après ce diagnoſtique, trois temps dans le paroxiſme; ſavoir, celui de l'invaſion, ou du friſſon, celui de l'état, ou de la chaleur, & celui du déclin.

§. XLII. Chacun de ces temps eſt marqué par des ſymptômes qui les caractériſent eſſentiellement. Le froid, le pouls petit, concentré & fréquent ſont toujours plus ou moins ſenſibles dans le premier temps: la chaleur & le développement du pouls, dans le ſecond: un relâchement général, ſuivi de la ceſſation de la fiévre, & de quelques criſes, dans le dernier.

§. XLIII. On peut enſuite diſtinguer le temps de l'intermiſſion, dit *apyrexie*, & celui de la fiévre, dit *paroxiſme*, *accès*, &c. qui ſont l'un & l'autre plus longs ou plus courts, & qui exigent des précautions eſſentiellement différentes.

SECTION II.

Des cauſes des Fiévres intermittentes.

§. XLIV. IL paroît que la conſtitution de l'air peut être regardée comme la premiere & la principale cauſe éloignée de cette maladie. Il ſemble, en effet, que le printemps & l'automne ſoient les ſaiſons marquées pour les fiévres intermittentes; & de plus, qu'il y ait dans l'air, pendant ce temps, tout ce qui peut contribuer à les faire naître (ces fiévres).

I. Dans la premiere de ces deux ſaiſons, (au printemps) l'air eſt d'autant plus propre à cauſer des maladies, que l'atmoſphère éprouve un très-grand changement : l'humidité & la chaleur qui ſuccedent à un froid rigoureux produiſent alors ſur les corps des effets plus ou moins nuiſibles, ſelon le degré dans lequel le changement s'eſt opéré, & ſelon la ſalubrité ou l'inſalubrité des lieux.

II. D'une part, les ſolides, dont le ton étoit augmenté par la continuité du froid de l'hiver, commencent à ſe relâcher par l'effet de la température plus douce ; & alors le cours des liqueurs eſt ralenti par le défaut d'équilibre entre les fluides & les ſolides : les ſecrétions ſont plus difficiles, les engorgemens prochains.

III. De l'autre part, la croûte

qui s'étoit formée ſur la ſurface de la terre, pendant l'hiver, ſe fond par l'action de la chaleur: ce qui donne lieu à des émanations plus ou moins pernicieuſes, qui rempliſſent l'athmoſphère, & qui agiſſent ſur les corps en raiſon de leur diſpoſition, & de la nature des circonſtances.

§. XLV. En automne, la conſtitution froide de l'air reſſerre les pores, & diminue conſéquemment l'excrétion de l'humeur, de la tranſpiration: les nuages que la chaleur du ſoleil avoit élevés pendant l'été, retombent, rempliſſent l'athmoſphère, & forment des brouillards, qui, ſelon la nature des lieux d'où ils ſe ſont élevés, la matiere dont ils ſont composés, & les circonſtances de la ſaiſon précédente, alterent plus ou moins la ſanté.

§. XLVI. Ce qui confirme, au reſte, que les cauſes ci-deſſus, (Pa-

ragraphe LXIV & XLV) ſont celles qui ont le plus de part à l'épidémie des fiévres intermittentes, c'eſt qu'on voit régner principalement ces maladies dans les lieux marécageux & voiſins de la mer, où il eſt naturel que les exhalaiſons de la terre ſoient plus abondantes pendant le printemps; & où, pendant l'automne, les brouillards ſe ſoutiennent plus long-temps, ſont très-épais, & plus communs que par-tout ailleurs.

Je puis rapporter en faveur de cette aſſertion deux obſervations qui me paroiſſent ſans réplique. La premiere concerne une Ville de garniſon en Artois, *Hesdin*, ſituée ſur un terrein marécageux. Les fiévres intermittentes y ſont ſi familieres au printemps & en automne, que preſque tous les Militaires en ſont attaqués ſucceſſivement. La ſeconde regarde la baſſe-Normandie, ſur-

tout vers le voiſinage de la mer, où cette conſtitution de l'air rend ces mêmes maladies endémiques.

§. XLVII. A ces cauſes générales, on doit joindre le défaut dans le régime, la mauvaiſe nourriture, l'intempérance, &c. qui rendent encore les Gens de Guerre plus ſujets à ces maladies : elles ſont le plus ſouvent épidémiques, & quelquefois contagieuſes, comme on l'obſerve dans les Armées.

§. XLVIII. Je ne ſerois pas éloigné de croire que la plupart de celles qui arrivent pendant l'hiver & l'été, ne ſont que le développement des cauſes qui ont agi pendant le printemps ou l'automne. Il faut pourtant convenir qu'il y en a quelques eſpéces qui paroiſſent avoir des cauſes différentes de celles-ci ; mais quoiqu'on les rapporte aux intermittentes ; comme elles n'en ont

pas le caractere essentiel, on doit en faire une classe particuliere.

§. XLIX. Quoi qu'il en soit, puisque la constitution particuliere de l'athmosphère, la mauvaise nourriture, le défaut de régime, l'intempérance & la contagion, sont les sources principales dont dérivent les fiévres ci-dessus, on ne doit pas être étonné qu'elles soient très-fréquentes parmi les Gens de Guerre, sur lesquels toutes ces causes ont une influence plus marquée, que sur les autres hommes.

§. L. Quant aux causes prochaines, elles se trouvent dans la mauvaise disposition des fluides & des solides, & dans le vice des premieres voies, qui sont farcies de sucs dépravés, & fournissent un chyle crud, tenace, imparfait & difficile à assimiler.

§. LI. Mais soit que la cause ma-

térielle réſide dans le chyle; ſoit qu'elle vienne du dehors, par contagion, ou autrement; ſoit enfin qu'elle provienne de quelque portion d'humeur devenue étrangere, par ſtagnation, dégénération ou autre cauſe; il eſt certain que la fiévre intermittente poſée, il faut admettre dans le ſang une humeur hétérogène quelconque, dont l'action ſur les ſolides & ſur les fluides eſt propre à cauſer cette fiévre.

§. LII. Cet hétérogène, autrement dit humeur fébrile, eſt plus ou moins actif, plus prompt ou plus lent à ſe développer, & paroît agir ſenſiblement ſur les ſyſtêmes nerveux & vaſculaire, dont l'irritation excite un mouvement tumultueux ou fébrile, par lequel la nature tend à ſe débarraſſer, en briſant & atténuant cette humeur, de

maniere qu'elle puiſſe être ou expulſée par les émonctoires divers, ou du moins être aſſimilée, (rendue homogène).

§. LIII. Quelle eſt la nature de cet hétérogène? quelle eſt la raiſon du retour & de la ceſſation des paroxiſmes? Pourquoi ſont-ils plus ou moins éloignés les uns des autres, pour produire les différentes eſpéces de fiévres intermittentes connues?

§. LIV. On ne peut haſarder que des conjectures ſur les deux dernieres queſtions, & je me garderai bien de chercher à les réſoudre, non-ſeulement parce qu'elles ſont inutiles à mon ſujet, mais parce qu'elles m'entraîneroient dans une diſcuſſion longue, qui finiroit par ne rien décider. Quant à la premiere, ſi on ne peut la développer d'une

maniere bien démonſtrative; il y a du moins pluſieurs faits par leſquels on peut parvenir à la vérité, & qu'il importe même de bien connoître, pour la cure de cette maladie.

§. LV. Pour peu qu'on veuille faire attention aux cauſes décrites dans les Paragraphes XLIV & ſuivans; à l'état des premieres voies de ceux qui ſont attaqués de fiévres intermittentes; aux différens effets qui en réſultent, ou qui ſont la ſuite d'un traitement peu méthodique; à la dégénération quelquefois ſpontanée de ces fiévres en ſynoques putrides; au caractere que celles-ci empruntent ſouvent de celles-là; enfin à la qualité particuliere des médicamens employés comme ſpécifiques dans la cure des fiévres intermittentes; en faiſant, dis-je, attention à toutes ces choſes, on

jugera facilement que la nature de cet hétérogène se rapproche beaucoup de celle des matieres putrescentes ou putrides. Si l'on vient ensuite à considérer que dans certaines constitutions épidémiques putrides, on reconnoît les mêmes causes que celle des Paragraphes XLIV & suivans, on se convaincra que c'est peut-être uniquement au degré d'intensité plus ou moins considérable des mêmes causes ou agens, qu'on doit attribuer la différence qui se rencontre entre les fiévres intermittentes & les putrides : en un mot, la cure des unes & des autres qui s'acheve par les mêmes moyens seulement modifiés, devient un argument incontestable en faveur de l'opinion, qui attribue à l'une & l'autre de ces maladies une même nature, putride ou putrescente.

SECTION III.

Pronostic général des Fiévres intermittentes.

§. LVI. LA plupart des Gens de Guerre sont indistinctement sujets à ces maladies ; mais on sait que les gens moins sains, les cacochymes, & ceux qui vivent dans une moindre aisance, y sont plus exposés. Ainsi, le Soldat qui loge dans des cazernes humides, qui n'a pas tous les moyens suffisans pour être à l'abri des effets des injures de l'air & des saisons, dont le régime est généralement mauvais, & qui se livre plus facilement aux excès en tout genre, sera plutôt attaqué de ces fiévres, que l'Officier, qui s'en préserve, par l'aisance, par

une nourriture ſaine, & parce qu'il eſt moins fatigué. Les gens obſtrués & crapuleux y ſont non-ſeulement plus ſujets que les autres hommes, mais ils en guériſſent auſſi plus difficilement. Il eſt d'ailleurs facile de juger que l'action plus vive & plus fréquente des différentes cauſes décrites dans la Section précédente, ſur les Gens de Guerre, rend le pronoſtic plus fâcheux & plus douteux, dans des ſujets qu'on doit ſuppoſer preſque toujours moins bien diſpoſés. Les intermittentes épidémiques & contagieuſes ont quelquefois un caractere de malignité qui les rend dangereuſes, ſur-tout dans les Armées, & dans les Hôpitaux. Celles dont les paroxiſmes ne ſe terminent pas par des criſes, dégénérent ſouvent en maladies aigues plus graves, ou en

chroniques. Il en eſt de même de celles qui attaquent les gens obſtrués & ceux qui ſont cacochymes. Il arrive quelquefois que les malades ſuccombent pendant le premier temps du paroxiſme, (le friſſon) parce que les forces de la nature ſont inſuffiſantes pour vaincre la réſiſtance que lui oppoſe l'humeur fébrile : les vieillards, les gens épuiſés par la débauche & par les excès quelconques, les ſujets foibles ou mal-ſains, ſont plus particulierement dans ce cas. On guérit d'autant plus difficilement les fiévres intermittentes, que le régime des malades eſt moins ſévere ; de ſorte que ceux qui mangent beaucoup pendant les intermiſſions, en fourniſſant toujours un nouveau foyer à l'humeur frébile, ſont non-ſeulement plus long-temps malades,

mais courent encore les riſques d'une maladie plus grave. Ainſi la faim, qui tourmente alors, eſt par cette raiſon, un ſymptôme fâcheux. Plus les paroxiſmes ſont éloignés, moins en général la maladie eſt dangereuſe. (Il y a cependant quelques exceptions à cette régle). Ainſi la fiévre double tierce, eſt plus grave que la tierce; la double quarte & la triple quarte, ſont plus ſérieuſes que la quarte; la quotidienne eſt quelquefois trompeuſe, en ce qu'elle change bientôt de caractere. Quant aux accès qui anticipent ſur les heures de leur retour; quelquefois ils annoncent un changement fâcheux, ſouvent on n'en peut tirer aucune induction; & dans d'autres cas, c'eſt à l'action d'un purgatif qu'on doit attribuer ce phénomène, que quelques-uns regardent mal-à-propos, à ce que

je penſe, comme d'un bon augure. Ce ſont plutôt les accidens qui accompagnent l'accès, & l'état où ſe trouve le malade pendant l'intermiſſion, qui annoncent l'eſpoir qu'on doit avoir, ou le danger dont on eſt menacé. Les fiévres printanieres ſont moins pernicieuſes & moins tenaces que les automnales : & celles-ci ont plus de rapport avec les maladies putrides, à l'exception peut-être de la fiévre quarte.

Je ferai voir dans la Section VI[e] qui traite des eſpéces, les différens degrés de dangers qui ſe rencontrent dans chacune.



SECTION IV.

Principes généraux relativement à la cure des Fiévres intermittentes.

§. LVII. On regarde le plus communément la cure de ces fiévres comme très-facile, & il y a peu de gens du monde qui n'aient une recette particuliere, avec laquelle ils prétendent qu'on guérit infailliblement. Que de maux suivent de près cette fausse prétention! Le Médecin seul connoît les difficultés; il ne voit dans ces recettes qu'un moyen propre à guérir, quand on l'emploie à propos; & un moyen destructeur, quand il est donné sans connoissance de cause.

§. LVIII. Pour traiter en effet cette maladie avec sureté, il faut peut-être plus de précautions, que pour

pour toute autre, & je croirois volontiers que c'eſt une de celles qui, ſur-tout à l'égard des Gens de Guerre, mérite le plus d'attention. Il ſera donc eſſentiel, avant de parler de la cure, d'établir ici quelques principes ou préceptes, dont on ne peut s'écarter ſans courir de grands riſques. Ce que je dirai ſe rapportera à la maniere dont il faut procéder dans toutes les maladies; & comme celles des Gens de Guerre ſont le ſujet de cet Ouvrage, j'entrerai ſur-tout dans les détails qui leur ſont propres; détails ſouvent trop négligés, par la maniere dont cette claſſe de malades eſt dirigée dans la plupart des circonſtances malheureuſes où elle ſe trouve.

§. LIX. Il eſt néceſſaire 1°. d'avoir égard aux cauſes; 2°. aux lieux; 3°. au temps de la maladie; 4°. à ſes circonſtances; 5°. à ſes divers

états ; 6°. à la diſpoſition du ſujet qu'on a à traiter ; 7°. aux indications qui ſe préſentent ; 8°. aux moyens curatifs ou palliatifs de la maladie ; 9°. enfin, on doit faire marcher l'expérience de pair avec le raiſonnement, pour ſe convaincre de l'efficacité des moyens qu'il faut employer contre les cauſes & contre la nature du mal.

§. LX. Faiſons d'abord une application de ces régles, par rapport aux cauſes. Pour procéder convenablement, il faut ſe rappeler ce qui a été dit aux Paragr. XLIV & ſuivans ; & pour juger de la nature & de l'intenſité de ces cauſes, on examinera 1°. ce qui a précédé la maladie ; comme les intempéries de l'air, le changement de ſaiſon, le régime, les travaux, &c. 2°. la conſtitution actuelle de l'air, l'épidémie régnante, &c.

§. LXI. Lorſque les Gens de

Guerre auront été très-expoſés aux intempéries de l'air ; que le changement de ſaiſon aura été marqué par un paſſage ſubit du chaud au froid, ou de celui-ci à l'autre ; quand la pluie & l'humidité auront ſuccédé rapidement à un temps conſtamment ſec, *& vice versâ* ; quand la diſette & les fatigues auront eu précédemment lieu, on jugera facilement que la cauſe eſt plus grave, & que les moyens doivent différer de ceux qu'on emploie dans les cas ordinaires. Or il arrive ſouvent, 1°. que les Troupes dérangées de leurs quartiers pendant l'hiver, ſont expoſées à la plupart des viciſſitudes que je viens de décrire, & qu'elles ſont enſuite attaquées au printemps ſuivant de beaucoup de fiévres intermittentes. C'eſt alors qu'on doit être plus réſervé ſur les ſaignées, ſur l'uſage des purgatifs forts, & qu'il

faut preſcrire une diete conſéquente & à l'état d'épuiſement, & à celui des humeurs. 2°. Dans d'autres cas, après un hiver rigoureux, pendant lequel les Troupes ont été tranquilles, quand ces ſiévres ont lieu, elles ſont plus inflammatoires, les corps ſont moins épuiſés; alors on ménage moins la ſaignée, les émétiques & les purgatifs; on emploie avec ſuccès la diete auſtere, délayante, & antiphlogiſtique. 3°. Si les Troupes ont été fatiguées pendant la Campagne, ſi les chaleurs ont été conſidérables, & que l'humidité ait eu lieu en même temps; ſi enfin le paſſage de l'été à l'automne a été marqué par un changement ſubit dans l'athmoſphère, la ſiévre automnale ſera plus tenace, plus facile à dégénérer en putride, plus compliquée, & plus généralement répandue. Alors les remedes anti-

putrides & les toniques feront fpécialement indiqués, les faignées feront fouvent nuifibles; on aura égard à la diete, qui devra être conféquente à la nature putrefcente des humeurs, & à l'épuifement des malades, &c. 4°. L'épidémie régnante fera l'effet des caufes ci-deffus, ou de la conftitution actuelle de l'air. (*Voyez* pour ce dernier les Paragraphes XLIV, XLV & XLI.) On prendra, felon l'exigence des cas, les précautions que je viens d'indiquer, en obfervant toutefois qu'il eft un mode fur lequel, dans la plupart des épidémies, on doit fe régler; favoir, qu'il y a toujours un moyen curatif plus particulier à l'une qu'à l'autre: c'eft l'obfervation qui fert de guide dans ces circonftances.

§. LXXII. *Les lieux.* On doit

ſur-tout porter la plus ſcrupuleuſe attention à l'état des lieux habités par les malades. Ils ſont en effet ſouvent plus ou moins nuiſibles, & propres à produire ou à entretenir les cauſes de cette maladie. J'ai parlé dans le Paragraphe XLVI des lieux marécageux & voiſins de la mer, où elle eſt preſque toujours endémique. Il paroît que l'humidité des habitations eſt entr'autres cauſes celle dont l'effet eſt le plus fréquent, non-ſeulement pour cauſer & entretenir les fiévres intermittentes, mais auſſi pour donner lieu à beaucoup d'autres maladies. Les convaleſcens de l'Hôpital de *Caſſel* avoient été envoyés dans des caſernes ſituées près de la riviere, & humides par la nature du ſol; la plupart revinrent à l'Hôpital au bout de quelque temps, attaqués de

fiévres malignes; de ſorte que pour éviter un écueil, (le mauvais air) ils tomberent dans un autre infiniment plus dangereux. Il faut donc avoir principalement cette cauſe en conſidération (l'humidité) dans le traitement des malades, ſoit qu'on les ſoigne ſous la tente, dans l'Hôpital, ou dans des maiſons particulieres. J'ajouterai que l'air humide & chaud eſt encore plus pernicieux. Les miaſmes putrides ont une action d'autant plus vive, qu'ils rencontrent cette derniere diſpoſition dans l'atmoſphère; diſpoſition fréquente dans les caſernes & dans les Hôpitaux, par le nombre des gens qui s'y trouvent réunis, & dont les malades ne ſont que trop ſouvent les victimes. Dans ce cas, on doit nonſeulement regarder l'humidité comme cauſe des maladies, mais auſſi

comme celle qui peut & doit même les entretenir; c'eſt pourquoi, lorſqu'on ne pourra en tirer les malades, il faudra du moins corriger la diſpoſition des lieux de la maniere que j'ai indiquée dans la ſeconde Partie de cet Ouvrage, à l'article de la ſalubrité des Hôpitaux. Au reſte, la cauſe dont je viens de parler n'eſt pas la ſeule; l'air renfermé, infect, les miaſmes &c. dont il a été queſtion dans le cours de cet Ouvrage, ne ſont pas moins nuiſibles; il faut appliquer les moyens que j'ai enſeignés, ſelon l'exigence des cas, &c.

§. LXIII. *Le temps de la maladie.* Il eſt impoſſible de mettre en uſage les mêmes moyens curatifs dans tous les temps d'une maladie. Dans le commencement les malades ſont moins épuiſés, & on peut employer

ſouvent les émétiques, les purgatiſs, qui, dans un temps plus reculé, ſont quelquefois plus dangereux, en ce que les forces ſont détruites en partie.

§. LXIV. *Les circonſtances.* Celles de la maladie & celles où ſe trouvent les malades varient à l'infini, En premier lieu, l'intermittente, qui n'eſt ni épidémique, ni contagieuſe, différe, quant au traitement, de celle qui eſt l'une ou l'autre; les accidens des unes ſont plus foibles ou plus violens que ceux des autres, & les progrès plus ou moins rapides. En ſecond lieu, le Soldat eſt ſurpris de cette maladie dans diverſes poſitions, traité dans divers lieux, plutôt ou plus tard ſecouru; ce qui change ſinguliérement non-ſeulement l'état de la maladie, mais auſſi les indications.

§. LXV. *Les divers états de la maladie.* Il faut toujours avoir égard, pour le traitement, au paroxiſme & à l'intermiſſion. En général, les ſecours dietétiques ſont les ſeuls qui appartiennent au premier état, les pharmaceutiques au ſecond. Dans l'un & l'autre on doit faire attention aux criſes, & en un mot à la marche de la nature. Il n'arrive que trop ſouvent que faute d'avoir eu égard à ces deux articles, on rend très-grave une maladie qui ne devoit avoir aucune ſuite fâcheuſe.

§. LXVI. *La diſpoſition du ſujet qu'on a à traiter.* Tout le monde ſait qu'il eſt très-utile de connoître le tempérament du ſujet qu'on doit diriger dans une maladie. Sa conduite précédente, & les habitudes qu'il a contractées, ſont auſſi deux points

importans dont il faudroit s'aſſurer. Enſuite, dans la fiévre dont il eſt ici queſtion, il eſt néceſſaire de ſavoir le nombre d'accès que le malade a éprouvés; ne pas ignorer même les remedes qui ont été mis en uſage. Malheureuſement on n'eſt presque jamais dans le cas d'avoir des notions poſitives ſur la plupart de ces objets, à l'égard des Soldats. Le nombre trop conſidérable de ceux qu'on a à traiter empêche de faire les queſtions relatives à ce qui vient d'être énoncé; il ſemble dailleurs que l'on regarde ces précautions comme inutiles. Heureux ſont les Médecins qui, d'un coup d'œil, peuvent s'aſſurer de la diſpoſition de leurs malades! mais plus heureux encore ceux qui ne ſont pas entre les mains de gens ſi habiles! Les difficultés dont je

viens de parler ne ſe rencontrent pas dans le projet d'un Hôpital par Régiment, parce que le petit nombre des malades, l'intérêt particulier que leur porte celui qui les traite, rendent les ſoins plus faciles, & engagent à ne rien oublier de ce qui peut concourir au bien de ces malades.

§. LXVII. *Les indications qui ſe préſentent.* Elles ſe tirent de toutes les particularités dont il a été fait mention depuis le Paragraphe LX juſqu'à celui-ci. On les diſtingue en générales & en particulieres : celles-ci ſeront plus amplement décrites dans les Sections ſuivantes ; mais en général, les unes & les autres ont pour but de détruire les cauſes de la maladie, d'écarter tous les accidens qui peuvent s'oppoſer à cet effet ; en un mot, de chan-

ger la diſpoſition des fluides & des ſolides, au point de remettre dans l'économie animale cet équilibre qui conſtitue eſſentiellement la ſanté. Pour parvenir à opérer ces changemens, il y a pluſieurs routes à ſuivre, & la meilleure eſt celle dans laquelle on prend l'obſervation pour guide, & où l'on ſuit les phénomenes de la maladie, & des choſes décrites dans les Paragr. précédens ; car il eſt très-poſitif que tel moyen qui conduit à la guériſon dans telle circonſtance, eſt dans une autre celui qui s'oppoſe à la cure, & qui même quelquefois produit des accidens graves, comme on le verra ci-après.

§. LXVIII. *Les moyens curatifs ou palliatifs.* Les premiers ſont ceux par leſquels on guérit radicalement la maladie, & les autres, ceux par leſquels on la diminue. Tout le

monde ſait qu'il eſt quelques maladies où ce dernier genre de cure eſt le ſeul qu'on puiſſe employer ; telles ſont la phtyſie pulmonaire, le cancer, &c. Les fiévres intermittentes ne ſont guère dans ce cas ; cependant il en eſt quelques-unes qu'on dit être utiles, & d'autres qu'on ne peut détruire, ſans riſquer la vie des malades ; d'autres enfin que tous les moyens les plus efficaces ne peuvent guérir. Telles ſont, pour la premiere eſpéce, celles qui ſurviennent à ceux qui ont des engorgemens dans quelques viſceres ; pour la ſeconde, ceux qui ont des complications qui s'oppoſent à ce qu'on emploie les remedes curatifs ou ſpécifiques ; enfin, pour la troiſiéme, celles qui ont une ſource inconnue, comme j'en ai vu quelques-unes, qui, malgré les ſecours les mieux indiqués,

ne finiſſoient qu'avec la vie des malades. En général, on parvient à guérir ſurement ces maladies, lorſqu'en ſuivant une méthode conforme aux vrais principes, on peut faire obſerver un régime convenable aux malades. Ce dernier article demande beaucoup de circonſpection & de ſévérité de la part des Médecins ; car il eſt preſqu'impoſſible de guérir une fiévre intermittente, ſans un régime exact. Les Soldats ſont ſujets aux rechutes, parce qu'on a non-ſeulement à vaincre les obſtacles dont il a été queſtion ci-deſſus, mais encore parce que rien n'eſt plus difficile que de les contenir ſur la diete, même dans les Hôpitaux, où ils ſe vendent mutuellement les portions qu'on leur diſtribue, malgré la punition qu'on leur inflige, quand on les y prend.

§. LXIX. *Faire marcher l'expérience de pair avec le raisonnement*, &c. L'expérience eſt le premier guide dans l'art de guérir ; c'eſt en vain qu'on veut la ſuppléer par des raiſonnemens ſubtils. La plus belle théorie n'eſt d'aucun ſecours, ſi elle n'eſt appuyée par les faits. Dans le ſiécle précédent, & au commencement de celui-ci, pluſieurs gens célebres voulant ſans doute s'épargner la peine d'obſerver, ou ſe laiſſant aller à la fougue de leur imagination, ont inventé des ſyſtêmes qui ne tendoient pas à moins qu'à aſſervir la nature ; (il falloit, diſoit l'un d'eux, accoutumer telle maladie à tel remede) & ils ont fait plus de mal au genre humain, que peut-être jamais la vraie Médecine ne lui a fait de bien. Aujourd'hui peu de gens donnent dans les ſyſtêmes ;

on s'en eſt corrigé par les maux que les erreurs ont cauſés, & par les lumieres de la Philoſophie. La Médecine hypocratique eſt celle qu'on ſuit preſque par-tout, la ſeule qu'on doive ſuivre, & il n'y a plus qu'un petit nombre de partiſans des *Paracelſe*, des *Vanhelmont* & autres. Le mépris des Savans & des hommes ſenſés eſt maintenant l'appanage des Ecrivains romanciers ſur la ſanté, & de tous les Sectaires. Laiſſons aux *Chinois* une ſcience futile, qui n'a pour fondement que l'erreur & le menſonge; & s'il arrive que parmi nous quelqu'un donne dans ce travers, ayons la hardieſſe de le confondre, afin que l'étranger ne nous juge pas tous aſſez crédules, ou aſſez ignorans, pour donner dans le piége. Mais revenons à notre ſujet. L'expérience a

démontré qu'il y a un remede qui peut paſſer pour ſpécifique contre les fiévres intermittentes, (le quinquina) ; mais elle a auſſi fait voir que ſon uſage eſt circonſcrit à certains cas qu'il eſt très-eſſentiel de connoître ; & c'eſt alors que le raiſonnement doit s'accorder avec elle. Quand un Médecin connoît la nature d'un remede, les effets qu'il produit, les cas où il eſt utile, & ceux où il eſt nuiſible, il fait marcher l'expérience de pair avec le raiſonnement, & il n'eſt pas ſujet à commettre des erreurs groſſieres dans ſa pratique. Si l'Empirique eſt un ignorant, & un homme dangereux, celui qui n'a que des connoiſſances théoriques n'eſt pas moins à craindre. Je ne ſais même ſi je ne préférerois pas des deux le premier. C'eſt l'empiriſme raiſonné qui fait le véritable Médecin.

SECTION V.

De la cure générale des Fiévres intermittentes.

§. LXX. JE reviens maintenant à la cure de ces maladies. On doit considérer de plusieurs manieres, les moyens par lesquels on y parvient: les uns ne sont que préparatoires, les autres sont simplement diététiques; il en est qui s'opposent aux accidens qui surviennent, ou qui existent, & d'autres qui sont propres à opérer la guérison; il en est enfin qu'on regarde comme spécifiques, dits fébrifuges. Je vais, dans le cours de cette Section & des suivantes, examiner les uns & les autres, en spécifiant les temps & les circonstances où ils doivent être mis en usage. Mais avant de commencer,

il eſt eſſentiel de ſe rappeler le diagnoſtique de cette maladie, & ſur tout ce qui a été dit au Paragr. XLI; ſavoir, que le paroxiſme de la fiévre intermittente eſt diviſé en trois temps; celui du friſſon, qui eſt le premier; celui de l'état ou de la chaleur juſqu'au plus haut degré de ſon aŭgmentation; & celui du déclin; chacun de ces temps exigeant différens moyens, ſelon les circonſtances, dont la plupart ont été rapportées dans les Sections précédentes. Je les paſſerai en revue les uns après les autres.

§. LXXI. *Pendant le friſſon.* Il eſt certain qu'il n'eſt pas d'état plus inſupportable & plus fâcheux que celui du friſſon. Quoiqu'en général il ne ſoit pas dangereux, il arrive pourtant quelquefois que les malades y ſuccombent, lorſque tous les

ſymptômes décrits au Paragraphe XXXIV ſe trouvent réunis, & ſont portés à un certain degré de violence. Les vieillards, les gens d'un tempérament foible, & le Soldat épuiſé de fatigues, ou mal-ſain, ſont plus ſujets à ce malheur, parce que la nature n'a pas alors la force de ſurmonter l'obſtacle que préſente l'humeur fébrile. Ceux qui éprouvent de longs friſſons, des convulſions fréquentes, ne ſont pas à l'abri du danger. On obſerve d'ailleurs que preſque toujours la tenacité de la cauſe, la longueur du paroxiſme & celle de la maladie répondent à la violence & à la longueur de ce premier état.

§. LXXII. Dans tous les cas de friſſon, les malades exigent des ſoins plus ou moins conſidérables, ſelon la nature des ſymptômes qu'ils

éprouvent. En général, il faut les faire coucher & les couvrir un peu, parce que le froid eſt le plus grand tourment qu'ils reſſentent. Si la ſoif eſt inſupportable, on peut leur donner de temps à autre quelques boiſſons tiédes; mais il ſeroit préférable de leur faire des fumigations d'eau bouillante, ou du moins qu'ils ſe gargariſaſſent ſimplement avec de l'eau tiéde; car ſouvent la boiſſon les excite à vomir; ce qui devient une gêne de plus dans cet état; non que le vomiſſement ſoit dangereux alors; mais parce que c'eſt un tourment ajouté aux autres.

§. LXXIII. Mais lorſque le friſſon eſt long, accompagné d'un froid conſidérable, de convulſions, &c. il eſt eſſentiel de donner au malade des boiſſons aromatiques,

telles que du thé, de l'eau de camomille, de mélilot, &c. & même d'y joindre quelques gouttes d'éther, de lilium, &c. on mettra à la plante des pieds des briques chaudes enveloppées de linges, en un mot on réchauffera le malade de quelque maniere que ce soit.

§. LXXIV. Lorsque vers la fin du frisson les malades se trouvent mal, comme cela arrive assez souvent, sur-tout lorsque le tremblement a été considérable, & a duré long-temps, il faut leur faire sentir des odeurs spiritueuses, & même leur faire avaler quelques gouttes d'eau de mélisse, d'éther, leur faire prendre l'air, &c. car enfin il est possible qu'ils succombent dans ce moment.

§. LXXV. *Pendant l'état.* La chaleur, l'ardeur & la violence des

ſymptômes décrits au Paragraphe XXXVI, ſont ordinairement d'autant plus violens, que le friſſon a été plus fort ; l'état dure d'autant plus, que le premier temps a été plus long. Lorſque la fiévre eſt modérée, & qu'il n'y a point d'accidens urgens, on doit s'en tenir à la boiſſon; l'eau panée & la tiſanne commune, rendues aigrelettes avec quelques gouttes d'eſprit de ſoufre ou de vitriol, ſont celles qui conviennent le mieux. Au reſte, pour boiſſon ordinaire des Soldats malades, je donnerois volontiers toujours, de l'oxycrat ou de l'hydromel, parce que la diſpoſition de leurs humeurs eſt plus ou moins putreſcente, dans tous les temps.

§. LXXVI. Mais lorſque le pouls eſt très-fort & très-plein, que la tête eſt

eſt embarraſſée, que la face & les yeux ſont rouges & enflammés, qu'il y a du tranſport, en un mot, que tous les ſignes qui annoncent un engorgement inflammatoire prochain, ſe trouvent réunis; il ne faut pas héſiter de ſaigner du bras ou du pied, & on doit réitérer juſqu'à ce que les accidens ſoient diminués, au point de ne plus rien craindre.

§, LXXVII. On ne doit pas confondre avec l'état précédent, celui qui eſt l'effet d'une grande raréfaction des liqueurs, & qui eſt accompagné de la plupart des ſymptômes ci-deſſus. Car s'il eſt vrai que les mêmes accidens peuvent réſulter de l'un & l'autre état, celui-ci (la raréfaction) exige moins de ſaignées, & il ſe diſſipe plus aiſément par l'uſage des tempérans, On diſtingue

ces deux états par le pouls, qui eſt infiniment moins dur & moins rempli dans celui de raréfaction, que dans celui de pléthore. Au reſte, ce qui a précédé, & la nature des accidens pendant l'*apyrexie*, donnent de nouveaux indices.

§. LXXVIII. Il y a beaucoup de malades qui ont du délire & du tranſport dans leurs accès, ſans que les accidens de la fiévre y répondent par leur violence. Ces ſymptômes dépendent ſouvent d'une diſpoſition particuliere dans le genre nerveux, & ils ne ſont point dangereux.

§. LXXIX. Au reſte, en général les Militaires éprouvent rarement les ſymptômes du Par. LXXVI; & ils ont quelquefois ceux des Paragrap. LXXVII & LXXVIII; d'où il réſulte qu'ils ont moins beſoin de ſaignées, ſur-tout à la Guerre, où

l'épuiſement des forces, & l'appauvriſſement des liqueurs font ſouvent très-conſidérables.

§. LXXX. On pourroit donc poſer pour régle générale que, dans cette fiévre, la ſaignée eſt ordinairement au moins inutile, en tant que moyen curatif; & que c'eſt plutôt à la cure palliative qu'elle appartient; mais comme il n'y a point de régle ſans exception, les Paragraphes LXXVI & LXXVII auront ici leur utilité.

§. LXXXI. *Pendant le déclin.* C'eſt le moment où tous les accidens diminuent, & où la criſe ſe prépare. Quoique la ſueur ſoit la criſe ordinaire de cette maladie, elle n'a pas toujours lieu dans les Gens de Guerre, en qui, dans la plupart des circonſtances, elle trouve des empêchemens; de ſorte que la

nature ſouvent ſupplée cette évation par les urines plus abondantes, & par quelques déjections par les ſelles.

§. LXXXII. Ces obſtacles à la criſe par les ſueurs dérivent des poſitions, du peu de ſoin, & quelquefois de la ſécchereſſe de la peau. Si l'on ſe rappelle la ſituation des malades, dans le plus grand nombre des cas, on verra qu'ils ſont ſi peu à l'abri des injures de l'air, que la ſueur auroit peine à avoir ſon effet; ſi l'on fait enſuite attention que dans les Hôpitaux on peut difficilement veiller à ce qu'ils ſoient exactement ſoignés dans les momens de criſes; on verra que ſouvent la plus grande diſpoſition à la ſueur ne peut être tout au plus ſuivie que d'une légere moëteur. Eſt-ce un mal? Je ne le crois pas. Il arrive

donc que cette humeur excrémentitielle qui doit former la crise, se porte du côté des entrailles & de la vessie, où elle produit son effet. Aux deux obstacles ci-dessus se joint assez ordinairement celui de la dureté & de la sécheresse de la peau, qu'on sait être familieres aux Soldats.

§. LXXXIII. Il ne faut pas croire que les paroxismes soient suivis de crises, dans tous les sujets; il y a plusieurs malades en qui on n'en observe aucune; alors ils ne sont pas exemps de danger, comme je l'ai dit au Parag. LVI; & leur état mérite la plus grande circonspection pour ce qui concerne la cure. Mais à moins que le Soldat ne soit traité séparément, ou que du moins, les régles prescrites par l'Art. II du premier Chap. de la IIe Partie t. II, ne soient en vigueur; comment pourra-t'on

être inſtruit à cet égard ! le médecin, à la vérité, peut faire des queſtions; mais le Soldat eſt rarement en état de rendre compte de ce qu'il éprouve dans ſes maladies; il exprime même aſſez mal le ſiége de ſa douleur.

§. LXXXIV. La cure radicale eſt principalement fondée ſur les indications, comme celles-ci le ſont ſur les cauſes & la nature de la maladie. C'eſt pendant les intermiſſions qu'on emploie les moyens curatifs. Il ne s'agit donc plus que d'examiner ici cette fiévre hors des paroxiſmes, & de faire l'application des moyens, ſelon ces principes poſés.

§. LXXXV. Il eſt aſſez rare que les malades aient été traités dès le premier paroxiſme, parce que l'on veut attendre, pour décider quelle eſt l'eſpéce de maladie. En cela on ſuit la route la plus ſure,

& il n'y a qu'un ignorant qui, après un premier accès, lorſque rien ne périclite, commence ſon traitement radical, à moins qu'il n'y ait des raiſons poſitives pour opérer, telles que celle de l'épidémie régnante; encore faudroit-il alors être ſûr que la fiévre qu'on croit tierce, par exemple, ne ſera pas double tierce, ce qu'il eſt impoſſible de déterminer. La diete & la boiſſon ſont les ſeuls moyens utiles à employer dans cette expectative.

§. LXXXVI. Ce n'eſt donc qu'après le ſecond paroxiſme qu'on commence le traitement. Or ce traitement étant relatif; on examinera 1°. quel eſt l'état du malade, 2°. on s'aſſurera des cauſes des Paragraphes XLIV & ſuivans, 3°. de la nature de l'humeur morbifique, *Voyez* le Paragr. LV : enſuite on

y appliquera les principes établis aux Paragr. LVII & ſuivans, pour ſe diſpoſer à l'uſage des moyens curatifs.

§. LXXXVII. La diete, les ſaignées, les émétiques, les purgatifs & les fébrifuges ſont les différens moyens connus pour guérir les fiévres intermittentes, & nommément la tierce. L'état préſent du malade décide de ce qu'on doit d'abord faire.

§. LXXXVIII. La diete ſera plus ou moins ſévere, ſelon les circonſtances déduites au Paragraphe LXI. Ainſi dans l'apyrexie, aux uns on défendra toute eſpéce d'alimens, tandis qu'aux autres on en permettra; mais, quelque ſoit celui dont ils feront uſage, il eſt certain qu'il faut qu'il ſoit de facile digeſtion, & non tel que ceux qu'on

donne dans les Hôpitaux. J'ai fait voir ailleurs que la nourriture y eſt non-ſeulement peſante, mais qu'elle eſt auſſi très-propre à entretenir les cauſes des maladies, ſur-tout dans les cas de putridité. La tiſanne des Anciens, le biſcuit (*biſcoctum*) & un peu de vin détrempé, me paroiſſent former la nourriture la plus convenable dans le cas préſent; l'hydromel, ou une tiſanne de chiendent, rendue aigrelette par le moyen de l'eſprit de vitriol ou de ſoufre, comme je l'ai dit au Paragraphe LXXV, ſont les meilleures boiſſons.

§. LXXXIX. La ſaignée qu'on emploie communément dans le traitement de cette fiévre, eſt, comme je l'ai dit, moins utile aux Gens de Guerre, dont on doit épargner le ſang. Au reſte, comme il eſt quel ques circonſtances où elle eſt né-

cessaire, & que les Auteurs ne sont d'accord ni sur son effet, ni sur le temps auquel on doit la faire, je vais tâcher de rendre raison de l'un & l'autre, relativement à mon sujet.

§. XC. Je ne crois pas que, hors les cas de pléthore, & d'une grande raréfaction, la saignée puisse être jamais très-utile dans les fiévres intermittentes; & il est certain que dans toute autre circonstance souvent elle nuit prodigieusement, en ce qu'elle ôte à la nature les forces suffisantes pour agir sur l'humeur morbifique. Mais en supposant l'utilité de la saignée, il faut, pour la pratiquer à propos, savoir que son objet & ses effets varient, selon le temps où on l'a fait : pendant le paroxisme, elle s'oppose aux accidens qui naîtroient d'une grande effervescence; & dans l'apyrexie, elle est em-

ployée comme un moyen auxiliaire, propre non-ſeulement à modérer l'ardeur des paroxiſmes ſuivans, mais encore à diminuer la pléthore, & conſéquemment à favoriſer l'effet des autres moyens curatifs. Il y a des malades qui, quoique n'ayant aucun ſigne pléthore, pendant l'intermiſſion, ſont cependant dans le cas d'être ſaignés pendant l'accès; & d'autres dont les paroxiſmes ne ſont pas très-violens, qui, pendant l'apyrexie, ont des ſymptômes pour leſquels la ſaignée convient.

§. XCI. Ce que je ne conçois pas, c'eſt qu'on l'ait conſeillée & même pratiquée dans le temps du friſſon. Cette méthode eſt d'autant plus pernicieuſe, qu'il y a lieu de craindre qu'elle ne ſuſpende l'action de la fiévre, & ne donne

lieu au dépôt de l'humeur morbifique *.

§. XCII. Lorſque pendant l'apyrexie le pouls du malade eſt plein, que les fonctions ſont gênées, que le mal-aiſe eſt conſidérable, je ſuis d'avis que l'on ſaigne; & même, quand il n'y auroit aucun ſigne de pléthore, ſi ceux-ci ſe rencontroient joints au mal de tête, & à la difficulté de reſpirer; à moins que je ne fuſſe ſûr de l'épuiſement du malade, je n'héſiterois pas de faire la ſaignée. Le temps le plus commode pour cette opération, eſt celui qui eſt intermédiaire entre la fin d'un paroxiſme & le commencement du ſui-

* Ceux qui veulent que l'on purge avant de ſaigner, n'ont par plus de raiſon: les purgatifs agiſſent d'autant mieux, qu'il y a moins de gêne dans la circulation.

vant. Ce n'eſt pas que je regarde tout autre temps comme peu propre pour la ſaignée, mais c'eſt que dans celui-là les effets du paroxiſme précédent ſont déja éloignés, & que les accidens du ſuivant n'ont pas encore lieu. Au reſte, quand on eſt preſſé, on peut paſſer outre; & ſaigner deux heures après le paroxiſme, pour avoir la facilité d'employer d'autres remedes, le lendemain, ou du moins avant l'accès ſuivant.

§. XCIII. Après la ſaignée, la premiere indication qui ſe préſente, eſt celle de vuider les premieres voies, qui ſont ordinairement farcies de mauvais levains, comme il eſt aiſé de s'en convaincre par le dégoût, les nauſées & même les vomiſſemens. Sans ce préliminaire, on ne parviendroit point à faire agir ſurement les remedes fébrifuges.

§. XCIV. L'usage est de faire d'abord vomir les malades ; ce qui convient principalement aux Gens de Guerre, & en général à tous les sujets capables de soutenir l'effet d'un émétique ; parce qu'il n'y a pas de moyen plus sûr pour vuider l'estomac, qui est le foyer principal de l'humeur fébrile. Au reste, on peut tellement modifier l'action d'un vomitif, que presque tous les malades soient dans le cas d'en faire usage, comme on le verra au Paragraphe XCVI.

§. XCV. Le tartre stibié est l'émétique le plus généralement employé, le plus sûr, & celui dont les effets sont les plus salutaires. Il est le plus sûr, parce qu'il provoque presque toujours le vomissement, au point où on le désire. Il est le plus salutaire, parce qu'il excite des secousses utiles, & souvent la

diaphoreſe, par le moyen deſquelles l'humeur fébrile eſt également broyée & évacuée, du moins en partie.

§. XCVI. La maniere la plus ſûre de le faire prendre, c'eſt de le donner par grains, dans un verre de tiſanne, juſqu'à ce qu'il ait produit l'effet déſiré. Les Soldats ſont-ils dans le cas de profiter de cet avantage? Pluſieurs malades avoient des convulſions par l'effet du tartre ſtibié employé comme ci-deſſus; il le ſupporterent ſans accidens, lorſqu'on le leur donna une demi-heure après avoir mangé une ſoupe. D'autres ſoutenoient mieux ſon effet, lorſqu'on en mêloit un grain avec vingt-cinq d'ipécacuanha; mais il eſt de fait que dans ce dernier cas le vomiſſement n'eſt pas toujours complet, & qu'il n'eſt pas

aussi salutaire que dans les deux premiers.

§. XCVII. Il faut suspendre le remede, quand les malades ont rendu beaucoup de matieres jaunes & bilieuses ; ce qui n'arrive ordinairement que vers le quatriéme ou cinquiéme vomissement. Plus on donne à boire à ces malades , moins ils sont fatigués. Outre le vomissement, il y a ordinairement des selles qui tiennent en quelque maniere lieu de purgatif ; il est du moins certain que l'émétique nettoye un peu alors les entrailles.

§. XCVIII. Le temps le plus favorable pour faire vomir les malades, est celui qui suit le paroxisme ; parce que , bien que la crise se fasse principalement par la peau & par les urines, il est de fait qu'une

portion de l'humeur morbifique ſe porte vers les entrailles ; & que le vomitif diminue les embarras qu'elle y pourroit laiſſer. Au reſte, moins il y a de criſes apparentes, plus les émétiques ſont utiles, parce qu'ils en provoquent, & qu'ils déblayent en même temps les premieres voies.

§. XCIX. On voit aſſez fréquemment l'accès qui ſuit l'effet d'un émétique, être plus violent ; mais cette violence tombe principalement ſur le temps de la chaleur ou état de la fiévre. Le friſſon eſt alors moins long & moins fort, l'accès plus court. Il ſemble que cet effet dépende de l'action plus libre des vaiſſeaux ſur l'humeur morbifique.

§. C. Il y a quelques Médecins qui, après une ſaignée & une émétique, reſtent dans l'eſpectative,

en laiſſant paſſer pluſieurs paroxiſmes, & en tenant leurs malades à la diete & à une boiſſon copieuſe; mais cette pratique, qui peut être utile en certains cas, ne l'eſt pas ici par les raiſons que j'alléguerai au Par. CXXV. Je ſerois plutôt d'avis de réitérer le vomitif, après un autre paroxiſme, ſur-tout ſi la criſe n'a pas été ſenſible, ou même abondante. Au reſte, les forces du malade doivent diriger à cet égard; ce qu'il y a de poſitif, c'eſt que dans les épidémies, ce remede réitéré eſt le plus efficace.

§. CI. Quoi qu'il en ſoit, il faut du moins profiter des intermiſſions pour placer des purgatifs; & on doit les réitérer juſqu'à ce que, par l'état des premieres voies & par la diminution des ſymptômes, on s'apperçoive que le foyer de l'humeur

fébrile eſt preſque détruit. Alors on a recours au ſouverain remede, qu'on emploie de diverſes manieres, ſelon les circonſtances, & qu'on donne en plus grande ou en moindre quantité, ſelon les indications.

§. CII. On a lieu de croire qu'il exiſte peu d'humeur fébrile, lorſque les accès ſont très-courts & très-modérés, que le friſſon ſur-tout eſt à peine ſenſible, & que les malades, pendant les intermiſſions, n'ont plus de mal-aiſe ni de dégoût; lorſque l'appétit commence à revenir, que le ſommeil eſt plus tranquille, que la langue n'eſt plus chargée, & que les malades ſont dans une moëteur continuelle; enfin, après pluſieurs évacuations, des criſes ſuffiſantes, & un certain nombre d'accès.

§. CIII. Quelquefois alors, après

ſept accès, la fiévre ſe termine, ſans qu'on ſoit obligé de recourir aux fébrifuges; mais le plus ſouvent il faut en faire uſage, parce que la cauſe eſt en général plus tenace dans les Gens de Guerre, & que leur régime eſt moins bon.

§. CIV. On donne les fébrifuges de différentes manieres. Dans certains cas on les allie aux purgatifs, dans d'autres on donne le quinquina ſeul, ou mêlé avec d'autres amers; enfin on le preſcrit en poudre, en décoction, en opiat; & quelquefois on eſt obligé d'y joindre l'uſage des apéritifs, & entr'autres celui des martiaux.

§. CV. On allie le quinquina aux purgatifs, dans les cas où les premieres voies ne ſont pas encore tout-à-fait nettes, malgré l'uſage précédent de pluſieurs émétiques

ou évacuans ; lorſque la fiévre eſt déja ancienne, ou bien lorſque l'état de foibleſſe du malade ne permet pas de continuer les purgatifs, ſans y joindre quelque tonique, qui en faſſe ſoutenir l'effet.

§. CVI. On donne le quinquina ſeul, lorſque l'état des premieres voies le permet, & qu'on ne craint pas que ce remede employé de cette maniere, devienne trop incendiaire. On le joint au contraire avec d'autres amers, qui en général ſont un peu ſavoneux, & conſéquemment apéritifs, pour modifier ſon effet.

§. CVII. La meilleure maniere de le prendre, pour arrêter promptement la fiévre, c'eſt d'en délayer un gros en poudre dans un peu d'eau ou de vin, ou bien de l'avaler dans du pain à chanter, & de répéter trois ou quatre fois cette

dose dans le jour. Il est moins sûr & moins actif en décoction. Lorsqu'on le donne en opiat mêlé avec d'autres amers, comme on en prend une moindre quantité, il agit aussi plus foiblement. Les apéritifs & les martiaux se prescrivent dans les cas où l'on craint les obstructions, & où il faut fortifier les malades.

§. CVIII. Mes observations m'ont appris qu'il est rare qu'on n'ait pas besoin de donner, même après que la fiévre est dissipée, des fébrifuges, des toniques ou des apéritifs, aux Gens de Guerre; parce que leurs digestions sont alors très-languissantes, que souvent ils abusent du bon état où ils sont, & qu'ils retombent facilement.

§. CIX. Ainsi, soit qu'on ait employé le quinquina ou d'autres fé-

brifuges pour arrêter la fiévre ; soit qu'elle se soit passée sans secours, je voudrois qu'on leur prescrivît le régime ci-dessus. Au reste, cette observation me conduit à une autre ; c'est que j'ai toujours vu que la fiévre guérie sans l'usage des fébrifuges, est moins sujette à récidive.

§. CX. Il résulte de ce que je viens de dire, que le quinquina & les autres fébrifuges sont employés à deux fins pour la fiévre en question. Dans le premier cas, on les prescrit comme spécifiques contre cette maladie, & c'est alors qu'il n'en faut pas ménager la dose ; dans le second, on les donne comme toniques & préservatifs, & c'est alors qu'on doit les prescrire à plus petite dose.

§. CXI. Il est assez naturel de penser que les malades doivent être

très-réſervés ſur la nature & ſur la quantité d'alimens, après avoir eſſuyé pluſieurs accès de fiévre ; mais c'eſt ce qui manque le plus ordinairement aux Gens de Guerre, pour plus d'une raiſon. Quoi qu'il en ſoit, en continuant l'uſage du quinquina pendant long-temps les forces de la digeſtion ſe rétabliſſent, & elle revient dans ſon état naturel.



SECTION VI.

Des Différentes espéces des Fiévre intermittentes, avec des remarques sur la cure de chacune.

§. CXII. ON distingue les fiévres intermittentes en trois espéces particulieres, relativement à l'ordre que suivent leurs paroxismes; savoir, en quotidienne, en tierce & en quarte, & chacune de ces espéces est encore subdivisée.

§. CXIII. La fiévre quotidienne est celle dont les paroxismes reviennent tous les jours à la même heure, & durent plus ou moins, sans cependant s'étendre au-delà de dix-huit heures. Cette fiévre régne surtout au printemps; mais en général elle est très-rare parmi les Gens

de Guerre : elle eſt plus familiere aux enfans, & à ceux qui ſont d'une conſtitution foible. Le friſſon & la chaleur ſont moindres que dans les autres eſpéces de fiévre ; la criſe eſt la même ; elle reconnoît auſſi les cauſes des Paragraphes XLIV & ſuivans ; mais il paroît qu'elle peut faire exception à la régle, quant aux ſaiſons : le mauvais régime, ou la conſtitution foible, ſuffiſent pour y donner lieu.

§. CXIV. Au reſte, cette fiévre a quelquefois deux paroxiſmes dans le même jour, & alors elle prend le nom de double quotidienne. Je l'ai obſervée une fois : il eſt plus ordinaire que dans les cas où il ſe trouve deux accès, elle ſoit rémittente.

§. CXV. La quotidienne, qui s'étend au-delà de dix-huit heures,

devient ſubintrante ; en général il eſt toujours à craindre que cette fiévre ne devienne continue. Moins les paroxiſmes ſont longs, moins il y a de danger, & *vice versâ.* La double quotidienne eſt plus ſérieuſe que la quotidienne, & elle devient ſouvent rémittente putride.

§. CXVI. Comme cette fiévre a des paroxiſmes moins violens, elle exige moins de ſaignées, ſur-tout lorſqu'elle a lieu dans les gens d'une conſtitution foible ; mais en revanche, il faut inſiſter ſur les émétiques, les laxatifs, & les antiſeptiques ; en un mot la traiter à-peu-près comme une fiévre continue, & ordonner la diete la plus ſévere, parce que les intermiſſions ne ſont pas aſſez longues, pour donner le temps à la digeſtion de s'achever.

§. CXVII. C'eſt pendant l'intermiſſion, comme dans toutes les autres, qu'on emploie les remedes curatifs; mais comme elle eſt de peu de durée, il faut, autant que faire ſe peut, ne donner que des évacuans, dont l'effet ſoit prompt. C'eſt pourquoi les émétiques ſont plus utiles; je crois qu'en les donnant en lavage, ils peuvent être continués long-temps, & être la baſe du traitement. Du reſte, les fébrifuges ne doivent être mis en uſage que très-tard, ou du moins avec circonſpection; il faut ſur-tout les donner à petite doſe, & commencer par les allier aux laxatifs. Quant aux ſuites de cette maladie, *voyez* les Paragr. CIX & ſuivans.

§. CXVIII. La fiévre tierce eſt celle dont les accès reviennent tous les deux jours, à-peu-près à la mê-

me heure, & de la même maniere, laiſſant entr'eux plus ou moins d'intervalles. On la diviſe en tierce réguliere ou légitime, & en irréguliere. La premiere eſt plus égale dans ſa marche, revient toujours à la même heure, & dure ordinairement depuis ſix juſqu'à douze heures; l'irréguliere, au contraire, a des paroxiſmes plus inégaux, de ſorte qu'ils retardent ou avancent; leur durée eſt auſſi plus indéterminée, mais ſouvent ils paſſent les douze heures.

§. CIX. La premiere eſt plus rare que la ſeconde; celle-ci eſt très-commune parmi les Gens de Guerre, au printemps & en automne; quelquefois elle eſt épidémique, & de mauvaiſe qualité dans les Armées, & dans les garniſons.

§. CXX. Les malades éprou-

vent conſtamment le friſſon plus ou moins violent, qui dure quelquefois pluſieurs heures, & eſt accompagné de la plupart des ſymptômes décrits au Paragr. XXXIII, mais entr'autres, d'un déſir extrême de boire de l'eau froide, d'une bouche pâteuſe & amere, avec la langue chargée, ſur-tout après quelques accès; d'un limon épais & tirant ſur le jaune. Les ſecond & troiſiéme temps ſe rapportent à ceux des Paragraphes XXXIV & XXXV; les urines ſont ordinairement briquetées, ou fort troubles, à la fin de l'accès.

§. CXXI. Cette fiévre eſt encore diviſée en double tierce, triple tierce, &c. mais je crois qu'au-delà de la triple tierce, elle doit plutôt être appellée *erratique*. Au reſte, cette triple tierce eſt très-

rare, & je ne l'ai jamais obſervée. Je dirai donc avec les Auteurs, tels que *Brendel* & *Schenckius*, que c'eſt une fiévre dans laquelle il y a deux paroxiſmes, le premier & le troiſiéme jour, & un ſeul, le ſecond & le quatriéme, ainſi de ſuite.

§. CXXII. Quant à la double tierce, c'eſt de toutes les fiévres intermittentes la plus fréquente; elle ſuit l'ordre ci-après dans ſes paroxiſmes: tous les jours il en vient un à des heures inégales, de ſorte que l'heure de l'invaſion du premier répond toujours à celle du troiſiéme; celle du ſecond, à celle du quatriéme, & ainſi de ſuite; en quoi elle differe de la quotidienne, dont les accès reviennent toujours à la même heure.

§. CXXIII. Cette fiévre eſt de

la nature de la tierce, tant par ses ſymptômes, que par ſes cauſes, & ſur-tout par la dégénération fréquente de l'une en l'autre. On ne voit point en effet la quotidienne ou la quarte devenir tierce, ni la double tierce devenir quarte ou quotidienne.

§. CXXIV. Elle commence par le friſſon & l'envie de vomir; le tremblement & le mal de tête ſurviennent ainſi que la ſoif; la chaleur, la ſueur, &c. ſe ſuccédent &c. Dans celle-ci, comme dans la tierce, les malades éprouvent ſouvent, avant & pendant les paroxiſmes, des douleurs dans les articulations, & un certain mal-aiſe pendant l'intermiſſion, qui ſe rapporte aux ſymptômes décrits aux Parag. XXXIII & XXXVIII. On obſerve entr'autres dans la tierce,

que la nuit qui ſuit le paroxiſme eſt très-bonne ; mais celle qui le précéde, eſt très-agitée, & alors les malades, en ſe réveillant, ont la langue plus chargée, ils ſentent plus de chaleur, en un mot, ils ont preſque la certitude l'accès ſuivant.

§. CXXV. Si la fiévre tierce légitime ou réguliere ſe guérit quelquefois d'elle-même, comme l'ont obſervé les Auteurs après *Hypocrate*, *tertiana exquiſita ſeptenis ad ſummum circuitibus judicatur*, *Aph.* 49, *Sect. IV*; il n'en eſt pas de même de la fauſſe ou irréguliere, ſur-tout à l'égard des Gens de Guerre. On courroit en effet le riſque de la faire dégénérer en remittente ou en continue putride, ſi on l'abandonnoit à la nature : la double tierce eſt encore moins dans le cas de ſe guérir d'elle-même.

§. CXXVI. La tierce ſe change ſouvent en double tierce, comme je l'ai dit au Paragraphe CXXIII, & celle-ci en celle-là. On ſent parfaitement quel eſt le changement le plus favorable. Les printanieres ſont beaucoup moins rebelles que les automnales.

§. CXXVII. Quant à la cure, elle eſt en général la même pour l'une & l'autre eſpéce; mais la faignée eſt plus indiquée pour la double tierce, qui exige d'ailleurs une diete plus ſévere & plus délayante. On doit beaucoup inſiſter, dans ces deux eſpéces de fiévre, ſur les émétiques & les purgatifs; enſuite recourir aux fébrifuges qu'on emploie de la même maniere qu'il a été dit au Parag. CIV juſqu'au CXII.

§. CXXVIII. De toutes les intermittentes, ce ſont les plus

familieres aux Gens de Guerre; après la quarte, ce sont les plus sujettes aux récidives; elles ont, comme la quotidienne, beaucoup de propension à dégénérer, de sorte qu'il faut être très-circonspect sur le régime, mais encore davantage sur l'usage des fébrifuges, & surtout du kina. Ces remedes employés trop promptement, ou ne suspendent la fiévre que pour un temps, ou la font dégénérer, comme on le verra dans la neuviéme Section de cet Article.

§. CXXIX. J'ai parlé au Paragr. XXXVIII des ressentimens des fiévres intermittentes. La tierce est celle qui en est le plus communément & le plus long-temps suivie. La crise de cette maladie se fait, comme on l'a vu, pendant le paroxisme, par la sueur, ou par quelques

ſelles bilieuſes. Il eſt à remarquer que, même ſans que les malades éprouvent des reſſentimens, l'une & l'autre évacuation ont lieu dans la convaleſcence; la ſueur ſur-tout arrive pendant la nuit du jour où le paroxiſme venoit.

§. CXXX. Il eſt rare qu'après cette fiévre on ne ſoit pas obligé de purger les malades, malgré le préjugé qui prévaut encore contre cette méthode. On ſent parfaitement qu'il faut s'en rapporter uniquement à l'état des premieres voies, pour l'uſage des purgations, & il eſt inutile de prouver que leur uſage n'eſt pas dans le cas de faire revenir la fiévre, à moins qu'en effet le foyer ne ſoit pas détruit.

§. CXXXI. La fiévre quarte eſt celle dont les accès reviennent tous les quatre jours, c'eſt-à-dire,

celle qui a deux jours entiers d'intermiſſion entre le premier & le ſecond accès; de ſorte que le paroxiſme arrive, par exemple, à un jour donné, & ne revient que le quatriéme après celui-là.

§. CXXXII. C'eſt de toutes les intermittentes la plus réguliere, l'invaſion du paroxiſme ſe fait preſque toujours à la même heure, & ordinairement entre la troiſiéme & quatriéme de l'après-midi. J'ai pourtant vu pluſieurs fiévres quartes, dont les accès ne ſe répondoient pas régulierement, quant aux heures.

§. CXXXIII. Le friſſon eſt moins violent que dans la tierce, mais ſouvent il eſt plus long, ſur-tout que celui de la tierce légitime, & il s'étend au-delà de deux heures, il eſt très-rarement accompagné de vomiſſe-

ment. La chaleur dure assez long-temps, & la crise est moins considérable, souvent même elle manque tout-à-fait, au grand détriment des malades.

§. CXXXIV. On subdivise cette espèce en double & triple quarte; dans la premiere, il y a un accès le premier & le second jour, le quatriéme & le cinquiéme, &c. tandis que les troisiéme & sixiéme, il n'y en a point; alors le premier paroxisme répond au troisiéme, le second au quatriéme, ainsi de suite; ou bien tous les quatriémes jours, il y a deux accès, & on a deux jours entiers d'intermission. C'est la fiévre quarte, dont l'accès est double le même jour. Dans la triple quarte au contraire les accès reviennent tous les jours, comme dans la quotidienne; mais le premier répond au quatriéme, le second au

cinquiéme, le troiſiéme au ſixiéme.

§. CXXXV. Cette derniere fiévre eſt plus rare que l'autre, & toutes deux le ſont beaucoup plus que la quarte ſimple. Celle-ci eſt la plus tenace de toutes les intermittentes, mais en même temps celle qu'on obſerve le moins, ſur-tout parmi les Gens de Guerre : elle eſt d'ailleurs plus fréquente en automne, qu'au printemps.

§. CXXXVI. Cette maladie attaque principalement les gens obſtrués, les hypocondriaques, ceux qui ſont foibles & âgés ; elle eſt plus ſujette à récidive, & plus difficile à guérir, mais en même temps elle ne dégénere preſque jamais en continue, &c. comme les précédentes : ceux qui en ſont attaqués, ont ordinairement le teint pâle & livide.

§. CXXXVII. Il paroît que

l'humeur morbifique eſt plus tenace, plus viſqueuſe & moins putreſcente; qu'elle eſt plus propre à former des engorgemens, & en un mot que ſes cauſes ſont encore plus étendues que celles des autres intermittentes.

§. CXXXVIII. La ſaignée y eſt rarement indiquée; les émétiques y réuſſiſſent très-bien; les purgatifs doivent être réitérés, & leur force proportionnée au genre des cauſes qui dominent. (On ſait que les mélancoliques exigent des précautions à cet égard.) Il ne faut pas ſe preſſer d'employer les fébrifuges, & on les allie avec ſuccès aux martiaux, ainſi qu'aux différentes eſpéces d'apéritifs. J'ai quelquefois laiſſé quatorze ou quinze accès, ſans employer d'autres moyens curatifs qu'un émétique & deux ou trois purgations; au bout de ce temps, trois

ou quatre gros de quinquina guériſſoient la fiévre. Il eſt vrai qu'alors je preſcrivois un régime très-ſévere, dont peu de malades pourroient s'accommoder.

§. CXXIX. Moins les malades ont de criſes dans leurs paroxiſmes, plus il faut inſiſter ſur les évacuans, les apéritifs & les délayans; moins il faut employer de fébrifuges. L'examen des viſceres du bas-ventre eſt ici une condition néceſſaire, pour mieux juger de l'état du malade, des cauſes de la maladie, & des moyens qu'on doit mettre en uſage. Cette fiévre eſt dans le cas des autres intermittentes, quant au mauvais air & à l'humidité: l'un & l'autre ſont des obſtacles eſſentiels à la guériſon. Un Soldat qui eſt attaqué de cette maladie, en guérit rarement dans les Hôpitaux.

§. CXL. On donne le nom d'*erratiques* à toutes les autres intermittentes, dont les paroxiſmes ſont plus éloignés que ceux de la quarte. J'avouerai que je n'en ai jamais vues ; mais des Auteurs, qu'on ne peut ſoupçonner de nous en impoſer, en ont laiſſé pluſieurs relations, qui du moins en démontrent la poſſibilité : leur rareté me diſpenſe de les rappeller ici.

§. CXLI. Il y a une eſpèce de fiévre qui tient beaucoup des intermittentes par l'ordre de ſes paroxiſmes, & qui s'approche beaucoup des remittentes par leur durée. (*La ſubintrante.*) Dans cette fiévre, l'accès revient chaque jour, à-peu-près aux mêmes heures ; mais à peine eſt-il fini, que l'autre recommence, de ſorte que l'intermiſſion eſt preſqu'idéale.

§. CXLII. Cette maladie a les mêmes symptômes que la double tierce, ou la quotidienne, selon que l'ordre de ses paroxismes tient plus à l'une qu'à l'autre ; ses accidens sont cependant moins violens, mais il est rare qu'elle ne dégénere pas ; de sorte que son traitement se rapporte à celui des remittentes & continues ; elle n'est pas très-fréquente, mais on l'observe quelquefois parmi les Gens de Guerre : je l'ai vu régner à Patis en 1770.



SECTION VII.

Remarques ſur le caractere particulier de certaines Fiévres intermittentes.

§. CXLIII. PLUSIEURS Auteurs, tels que *Piſon*, *Morton*, *Torti*, *Werlof*, &c. ont fait mention de fiévres intermittentes, carotiques, comateuſes, apoplectiques, dans leſquelles les malades éprouvoient tous les ſymptômes du coma, de l'apoplexie. J'ai obſervé quelquefois cette même eſpéce de fiévres dans les Gens de Guerre & autres, & j'ai cru devoir en parler ici, parce que ſon traitement doit être différent de celui des intermittentes ordinaires.

§. CXLIV. Les mêmes Auteurs ci-deſſus ont obſervé cette diſpoſi-

tion & cet état comateux dans la quotidienne, la tierce, double tierce & la quarte : pour moi, je ne l'ai vue que dans la double tierce ; & voici l'ordre des ſymptômes qui accompagnoient cette fiévre.

§. CXLV. Le friſſon a lieu comme dans la double tierce ordinaire ; mais le malade eſt plus accablé, plus changé, ſa tête eſt moins préſente & plus douloureuſe, l'envie de vomir beaucoup plus grande. Lorſque la chaleur commence, les accidens du coma arrivent, & ils diminuent à meſure que le déclin s'approche : le paroxiſme ſe termine par une ſueur aſſez abondante, après laquelle il y a quelquefois des ſelles bilieuſes. Pendant l'apyrexie, la douleur de tête & ſa peſanteur continuent, la bouche eſt mauvaiſe, le dégoût conſidérable, la

chaleur de la peau aſſez vive.

§. CXLVI. Le ſecond accès eſt plus violent que le premier, & ainſi de ſuite ; l'affection comateuſe augmente, les malades périſſent au cinquiéme accès, s'ils ne ſont pas ſecourus à propos. C'eſt ainſi qu'eſt mort un Officier Général Allemand, de la plus grande réputation *.

§. CXLVII. Les vieux goutteux, les ivrognes & les gourmands ſont plus ſujets à cette maladie, ſur-tout ſi leur ſtature eſt apoplectique.

§. CXLVIII. Je me ſuis comporté de la maniere ſuivante pour la cure. J'ai fait tirer du ſang pendant le premier paroxiſme, & l'affection comateuſe a diminué ſur le

* M. de *Clauſen.*

champ. Entre le premier & le ſecond accès, j'ai preſcrit l'émétique pour faire vomir abondamment. Entre le ſecond & le troiſiéme, j'ai purgé les malades avec des cathartiques moyens & un grain de tartre ſtibié ; & après le troiſiéme, j'ai donné le quinquina purgatif ; après le quatriéme, j'ai répété ce fébrifuge à forte doſe, ſans l'allier à aucun autre remede : le cinquiéme n'eſt pas arrivé.

§. CXLIX. Pendant le cours de la maladie, le petit lait & la limonade ont ſervi de boiſſon ; les bouillons & toute eſpéce de nourriture ont été interdits aux malades. Aucun de ceux que j'ai traités n'eſt mort de la maladie ; mais aucun d'eux n'en a été quitte pour ce traitement, parce qu'il eſt reſté quelques incommodités qui ont exigé

des ſoins ultérieurs. Ces incommodités étoient la colique, des indigeſtions fréquentes, la bouche mauvaiſe; la langue chargée & jaunâtre, pour leſquelles j'ai été obligé de purger à différentes repriſes, & enſuite de preſcrire l'uſage des toniques.

§. CL. Il paroît que ſi l'on n'employoit pas dans cette maladie les fébrifuges, ou plutôt le quinquina, après les deux ou trois premiers accès, l'accident comateux emporteroit les malades. Il vaut donc mieux ici s'écarter de la régle ordinaire, ſauf à remédier enſuite aux déſordres que l'uſage prématuré de ces remedes peut cauſer. Ce qu'il y a de conſtant, c'eſt que malgré les ſaignées, les émétiques & les purgatifs, les accès ſont toujours plus comateux à meſure que la maladie avance.

§. CLI.

§. CLI. J'avouerai que j'avois lu quelques obſervations ſur cette eſpéce de fiévre, quand je me ſuis déterminé à ſuivre la méthode dont je viens de parler; ainſi elle ne m'appartient, que parce que j'en ai vu de bons effets.

§. CLII. Il eſt une ſeconde eſpéce de tierce & de double tierce, qui prend ſouvent un caractere malin. Pendant les premiers jours, les accès ſont bien diſtincts les uns des autres, mais leur durée eſt aſſez longue, & leur retour très-irrégulier; le mal-aiſe continue d'être très-grand dans l'apyrexie; la chaleur eſt mordicante, la langue ſéche, le ſommeil agité. Quoiqu'il n'y ait dans le commencement aucun ſymptôme grave pendant les paroxiſmes, vers le quatriéme, il en ſurvient; le pouls eſt

dur dans l'état de la fiévre, & elle devient enfin remittente, & souvent putride maligne. Cette fiévre a ordinairement lieu vers la fin de l'été, & au commencement de l'automne : les Gens de Guerre y sont sujets, tant à l'Armée, que pendant la Paix, sur-tout dans les Hôpitaux, où probablement les causes de la maladie acquierent par la contagion, une plus grande intensité.

§. CLIII. J'ai observé que les gens bilieux y sont plus exposés, & qu'elle dégénere plus facilement quand on a employé des purgatifs entre les premiers paroxismes. Les signes par lesquels j'ai ordinairement prévu la malignité & la dégénération, sont quelques soubresauts dans les tendons, pendant les paroxismes, une langue très-séche, une grande soif, & peu ou point de crise, à la fin de l'accès.

§. CLIV. La ſaignée eſt ſouvent néceſſaire dans les premiers paroxiſmes, & l'émétique eſt toujours indiqué. Lorſque le malade a bien vomi, il faut s'en tenir là, & ne point purger tout de ſuite, mais donner au malade, pour boiſſon ordinaire, continuée pendant l'intermiſſion, comme pendant la fiévre, (excepté le temps du friſſon) le petit lait, ou la limonade aiguiſée avec un grain de tartre ſtibié, par pinte : le reſte de la cure appartient à la fiévre remittente, dont je parlerai ci-après.

§. CLV. Il y a quelques intermittentes, où les malades rendent des vers : elles ſont dites *vermineuſes*. Cet accident n'eſt pas rare parmi les Soldats, dont les premieres voies ſont le plus ſouvent en très-mauvais état, & ſont dans cette diſpoſition qui eſt propre à faire

éclore les vers ; mais il n'eſt pas ordinairement dangereux. Il arrive auſſi quelquefois des accidens par la préſence de ces vers, ſans que les malades en aient rendus ; mais l'état de ceux-ci annonce facilement cette cauſe, & l'on ſe conduit en conſéquence, comme on le verra dans l'article ſuivant, & à la Section IV. de l'Article II du Chapitre IV : les purgatifs & les émétiques ſont très-indiqués dans cette maladie, &c.

§. CLVI. Les Auteurs font mention d'un très-grand nombre d'autres fiévres intermittentes, dont les accidens variés à l'infini indiquent la nature & l'eſpéce. Je n'en parlerai pas ici, parce que ce détail eſt peu utile, & que les trois eſpéces précédentes ſont celles qu'on obſerve le plus ordinairement parmi les Gens de Guerre. On peut con-

ſulter *Morton* & *Torty* pour les autres.

§. CLVII. Mais je ne dois pas oublier ici un accident très-familier dans ces fiévres ; ſavoir, la faim, dont les malades ſont tourmentés, & qui les met ſouvent dans un très-fâcheux état, parce qu'ils ne peuvent réſiſter au déſir de manger beaucoup, ce qui augmente la violence & la durée de la fiévre, ou la fait dégénérer.

§. CLVIII. On obſerve plus communément cette faim dans la fiévre quarte, que dans les autres. Seroit-ce parce que la viſcoſité des humeurs eſt plus grande dans celle-là ? Dans ce cas, on pourroit croire que ce ſont les ſucs gaſtriques & autres matieres tenaces, qui, étant plus fortement attachées au parois de l'eſtomac, en irritent davantage les houpes nerveuſes. Ce ſentiment

eſt le plus probable ; car ſi c'étoit l'âcreté des humeurs qui produisìt la faim, celle-ci ſeroit plus grande dans les autres intermittentes, que dans la quarte, qui, comme on l'a dit au Paragraphe CXXXVII, eſt produite par une cauſe plus tenace, plus viſqueuſe, & moins ſeptique. Je ne ſerois pourtant pas éloigné de croire que l'acrimonie cauſe, dans les autres intermittentes, l'effet que la viſcoſité produit dans celle-ci ; parce que de fait il y a mille circonſtances où l'on reconnoît cette acrimonie comme la cauſe de la faim ; ſouvent auſſi les aigres font le même effet.

§. CLIX. Il réſulte de cette différence dans les cauſes de la faim, que les moyens doivent varier. Lorſque l'humeur eſt trop viſqueuſe, il faut que les malades boivent beaucoup, & que leur boiſſon

ſoit inciſive, apéritive: l'eau rouillée eſt ce qui eſt le plus propre à diminuer cette viſcoſité, parce que le ton de l'eſtomac ſe rétablit par l'action du fer, & que l'eau détache les matieres adhérentes. Je crois cependant les purgations, & ſurtout les émétiques, bien plus convenables encore dans ce cas. Pour l'acrimonie & la putreſcence, les boiſſons acidules; pour l'aigre, les abſorbans ſont ce qu'il y a de meilleur.

§. CLX. Au reſte, comme ces moyens n'operent pas promptement & que les malades ſe déſeſperent, il faut leur conſeiller les alimens les plus nourriſſans, dans un moindre volume: les gelées, le vin, le biſcuit, ſont la nourriture la plus favorable dans ces circonſtances.

§. VIII.

Des précautions relatives à la position des malades, & au temps de la maladie, pour la cure des fiévres intermittentes.

§. CLXI. TOUTES ces fiévres ont un degré d'intensité plus grand dans les Armées, parce que l'action des causes est plus vive & plus marquée; dans les Hôpitaux des Armées, elles sont d'autant plus difficiles à guérir, que la contagion est plus grande, que les soins sont moindres, & les moyens moins efficaces. Dans les Hôpitaux du Royaume, la guérison est plus facile, mais elle est lente, parce que la salubrité y est trop négligée. Les malades, dans des lieux isolés (sur-tout les Soldats) manquent souvent des se-

cours convenables : cependant ce ſont là toutes les poſitions où ils peuvent ſe rencontrer.

§. CLXII. Indépendamment des obſtacles ci-deſſus, j'ai toujours vu que les Soldats étoient plus gravement attaqués, même des fiévres intermittentes, parce qu'il ſemble que dans toutes leurs maladies les efforts de la nature ſont impuiſſans ou empêchés, de ſorte qu'on pourroit en quelque ſorte faire une claſſe particuliere de leurs maladies, qui ne reſſemblent preſque jamais à celles, qui, dans d'autres individus, portent le même nom.

§. CLXIII. En effet, ſoit dans le camp, le cantonnement, le quartier, la chambrée, l'hôpital, ou la marche, les criſes ſi néceſſaires, ſi marquées dans les maladies aiguës, ſont retardées, précipitées, arrêtées, changées ou nulles, ſoit par

le défaut, la difficulté ou l'impoſſibilité des ſoins, ſoit par l'effet de l'air, ſoit enfin par la négligence ou l'impéritie de ceux qui doivent les traiter. (*Voyez* dans les deux premieres Parties de cet Ouvrage la cauſe de ces obſtacles.)

§. CLXIV. Il eſt donc néceſſaire que l'art ſupplée à la nature dans la plupart des cas, & j'ai cru devoir avertir ici les Médecins qui ne ſont pas dans l'uſage de traiter les Gens de Guerre, qu'il ſeroit très-nuiſible qu'ils reſtaſſent dans cette expectative ſi recommandée dans les maladies aiguës, & qu'il ne faut pas qu'ils comptent ſur les criſes, dans les fiévres intermittentes.

§. CLXV. Quel eſt donc le traitement qui peut ainſi ſuppléer à la nature, & vaincre les obſtacles conſidérables dont il vient d'être fait mention? J'avoue qu'il n'eſt au-

cun moyen qui agiſſe auſſi puiſſamment qu'elle dans les maladies; mais enfin, puiſqu'on ne doit pas compter ſur ſes efforts, & que les obſtacles ci-deſſus exiſtent preſque toujours, il faut remplacer les criſes par des évacuations plus fréquentes, corriger les effets de l'air par la diete & le régime, & par la poſition la plus favorable, ou les correctifs ordinaires du mauvais air; & enfin, après les maladies, employer les moyens les plus convenables pour réparer l'effet de ce traitement forcé.

§. CLXVI. Ainſi en général, on évacuera les malades par les émétiques & les purgatifs, autant de fois qu'il y aura d'intermiſſions, dans les premiers temps de la maladie, (avec quelques exceptions) ſans avoir autant d'égards aux cas particuliers, qu'on en a dans toute autre circonſtance, parce que l'hu-

meur morbifique ne pouvant presque jamais être expulsée d'une maniere utile, à la fin de chaque paroxisme, & sa qualité étant toujours plus mauvaise, il faut, par l'action des émétiques & des purgatifs, provoquer des évacuations qui suppléent en quelque maniere aux crises, sans quoi la maladie dégénere.

§. CLXVII. La diete & le régime doivent être antiseptiques, parce que l'air que les malades respirent est presque toujours plein de miasmes putrides, que l'humeur morbifique est aussi de cette nature. On corrige l'air par des fumigations, &c. On verra plus bas que l'air libre est le moins défavorable, même pendant les mauvais temps.

§. CLXVIII. Et comme cette méthode du Paragr. CLXVI est

ſujette à pluſieurs inconvéniens, ſavoir, 1°. à affoiblir beaucoup les malades, 2°. à laiſſer quelques maux chroniques, tels que des engorgemens, des obſtructions, &c. il faut inſiſter beaucoup, après la fiévre, ſur l'uſage des martiaux, des apéritifs, des toniques, ſur-tout alliés aux fébrifuges; & ſur un régime également ſain & nourriſſant.

§. CLXIX. L'expérience a appris que ce traitement étoit le meilleur pour les Gens de Guerre; & l'on voit, par ce que j'ai dit plus haut, que la raiſon le confirme. Il eſt en effet certain que les accidens que les Soldats éprouvent dans cette maladie, (les fiévres intermittentes) ſont non-ſeulement plus violens, mais auſſi très-ſouvent différens de ceux qu'on éprouve ordinairement, parce que les cauſes des Paragraphes CLXI, CLXII & CLXIII

ont toujours lieu. On obſerve d'ailleurs que rien n'eſt plus rare que la guériſon des fiévres quartes dans les Hôpitaux : le ſeul moyen pour y parvenir, c'eſt de faire changer d'air aux malades, ou de les envoyer aux eaux minérales, telles que celles de Bourbonnes, &c.

§. CLXX. Quant au temps de la maladie, il exige pluſieurs précautions, relativement à la cure; 1°. la ſaignée, qui eſt quelquefois néceſſaire dans le commencement, devient ou inutile, ou nuiſible, quand la maladie eſt avancée, à moins que les ſignes de pléthore ne ſubſiſtent, ce qui eſt rare, & que les accidens du paroxiſme ne ſoient aſſez graves pour la faire; 2°. les forces du malade étant diminuées par le nombre des paroxiſmes, on ne peut plus employer des remedes évacuans auſſi forts

que dans les commencemens; 3°. si les premiers temps de la maladie ont été négligés, non-seulement la maladie est plus grave, mais l'action des moyens est moins efficace.

§. CLXXI. Il ne faut donc se déterminer à la saignée, quand la maladie est avancée, que par des motifs urgens; modifier l'action des émétiques & des purgatifs, & pour empêcher la dégénération, qui est fréquente, lorsqu'on a négligé d'employer les remedes les plus efficaces dans les premiers temps, après un vomitif & une purgation, je préférerois l'usage du quinquina purgatif à la continuité des moyens ci-dessus.

§. CLXXII. Cette méthode est la plus convenable, & j'ose dire la seule qui empêche la maladie de dégénérer en remittente, ou continue. J'espere qu'on voudra bien me

pardonner ces longueurs & quelques répétitions, en faveur des circonſtances, & qu'on verra qu'il eſt préférable d'étendre ſon ſujet, lorſque les détails ſont eſſentiels. *Brevis fio, obſcurus fio.*

---

§. IX.

De la nature des fébrifuges, de leur maniere d'agir, & de leur abus dans pluſieurs circonſtances.

§. CLXXIII. DEPUIS la découverte du quinquina, qui mérite à tous égards la premiere place dans la claſſe des fébrifuges, on a, à ce qu'il me ſemble, trop négligé pluſieurs de ceux qu'on employoit auparavant, & qui, s'ils n'ont pas autant d'efficacité que l'écorce du *Pérou*, ſont, du moins, dans beau-

coup de cas, plus aiſés à adminiſtrer, & moins nuiſibles.

§. CLXXIV. Si on vouloit comprendre dans la claſſe des fébrifuges tous les remedes qui peuvent guérir la fiévre intermittente, on feroit obligé de faire le dénombrement de tous ceux que renferme la matiere médicale; mais il n'eſt queſtion ici que de ceux qui, employés après les moyens préliminaires, & décrits aux Paragraphes LXX & ſuivans, ont une vertu particuliere, par laquelle les paroxiſmes ſont arrêtés, & la fiévre guérie.

§. CLXXV. De ce nombre ſont le quinquina & pluſieurs amers que l'expérience a fait connoître plus propres à l'effet ci-deſſus, Paragr. CLXXIV, tels que l'abſinthe, la petite centaurée, la germandrée, la gentiane, la caſcarille, &c.

§. CLXXVI. Le quinquina eſt une écorce qui vient du *Pérou*, & qu'on regarde aujourd'hui comme le fébrifuge par excellence: outre cette propriété, l'expérience a démontré qu'il eſt tonique, ſtomachique, antiſpaſmodique & antiſeptique; de ſorte qu'il fortifie l'eſtomac, rétablit les digeſtions, s'oppoſe à la gangrene, &c. Sa doſe en ſubſtance eſt depuis un ſcrupule juſqu'à un gros; en décoction, elle eſt double. On le donne ſouvent dans du vin, après l'avoir fait infuſer, à la doſe d'une once, dans une pinte de cette liqueur, dont les malades boivent pluſieurs verres dans la journée. Il y a d'ailleurs pluſieurs préparations de ce remede, tels que l'extrait *Sec* dit *de la Garaye*, & l'extrait en forme d'électuaire. Et comme je l'ai dit aux Paragraphes CV & ſuivans, on

l'allie à différens autres médicamens, ſelon l'exigence des cas.

§. CLXXVII. L'abſinthe eſt une plante amere très-connue, qui eſt ſtomachique, antivermineuſe & fébrifuge. Il y a beaucoup de préparations de ce remede, tels que le ſel eſſentiel, le ſel lixiviel, le vin, la conſerve, le ſirop, la teinture, la quinteſſence, l'extrait, &c. Quand on emploie la plante verte, on en met depuis une juſqu'à deux pincées, (ce ſont les ſommités) pour une livre d'apozème, &c. on la prend en guiſe de thé, lorſqu'elle eſt ſéche; en ſubſtance, depuis un ſcrupule juſqu'à une dragme, &c.

§. CLXXVIII. La germandrée eſt une plante amere, recommandable ſur-tout dans la fiévre quarte. Elle eſt tonique, apéritive & antiſeptique: doſe comme au Paragragraphe ſuivant.

§. CLXXIX. La petite centaurée eſt, après le quinquina, le meilleur fébrifuge, & elle ne lui céde guère; elle eſt, outre cela, tonique & apéritive : on n'emploie que ſes ſommités. On les donne en ſubſtance depuis un demi-gros juſqu'à un gros; le double en infuſion, ou en décoction dans le vin & l'eau; lorſqu'elles ſont récentes, on en met juſqu'à une demi-poignée dans une livre de décoction. Au reſte, il y a un extrait, un ſel eſſentiel & un ſel lixiviel de cette plante.

§. CLXXX. La gentiane eſt une racine très-amere, très-connue pour fébrifuge, ſtomachique, anthelmintique, apéritive, diurétique, &c. On l'ordonne en ſubſtance depuis un ſcrupule juſqu'à deux, & en infuſion depuis un gros juſqu'à deux. Son extrait ſe donne depuis un ſcrupule juſqu'à un demi-gros.

§. CLXXXI. La cascarille, ou chacril, est une écorce qui nous vient d'*Amérique :* elle est amere & aromatique. On la regarde comme un spécifique contre les fiévres intermittentes, & sur-tout contre les quartes & autres malignes, dans lesquelles le quinquina échoue souvent. Cette écorce est d'ailleurs tonique, antispasmodique, apéritive & diaphorétique. On l'ordonne en substance jusqu'à un demi-gros, & en infusion jusqu'à un gros.

§. CLXXXII. Les autres amers ou fébrifuges approchent plus ou moins de la nature de ceux-ci ; & il suffit d'avoir donné une idée des principaux, pour juger de la maniere dont cette espéce de remede agit pour la cure des fiévres intermittentes.

§. CLXXXIII. Les fébrifuges suspendent souvent la fiévre pour

un temps, après lequel elle revient quelquefois pire qu'elle n'étoit auparavant, ou il ſurvient une autre maladie plus grave. Donc ces remedes n'ont pas ſur l'humeur fébrile une action immédiate, qui en change la nature.

§. CLXXXIV. Les fébrifuges employés à propos & convenablement, arrêtent & guériſſent parfaitement la fiévre. Donc ces remedes agiſſent ſur l'économie animale de maniere à produire la diminution, l'expulſion, ou l'aſſimilation de l'humeur fébrile.

§. CLXXXV. Ces remedes ſont plus ou moins toniques; pluſieurs d'entr'eux, & ſur-tout le quinquina, ſont antiſeptiques, d'autres ſont apéritifs, antiſpaſmodiques, &c. N'en pourroit-on pas inférer qu'ils ne produiſent aucun changement favorable, que lorſqu'il y a dans

l'économie animale une diſpoſition par laquelle leur action n'eſt gênée en aucune maniere ? Alors le ton ſe rétablira, l'humeur fébrile ſera corrigée, ou évacuée, l'équilibre renaîtra entre les ſolides & les fluides, les ſtaſes & la lenteur du cours des liqueurs n'auront plus lieu, la putreſcence diminuera en même temps, &c.

§. CLXXXVI. Quelle eſt cette diſpoſition favorable ? C'eſt celle qui a lieu quand par des évacuations préliminaires on a diminué la quantité des matieres putreſcibles, ou putrides ; quand par des boiſſons délayantes & par des ſaignées, on a donné plus de ſoupleſſe aux vaiſſeaux.

§. CLXXXVII. Sans cela, les fébriſuges, en augmentant le ton des vaiſſeaux, augmentent l'éré-

tisme; ils suspendent en effet la fiévre, mais ils produisent des stases; la circulation est gênée; il n'y a point d'évacuation, la fiévre revient, ou dégénere.

§. CLXXXVIII. Rien n'est mieux fondé que cette conséquence. Les fébrifuges ne sont pas les seuls remedes qui suspendent la fiévre; car les astringens un peu forts produisent le même effet *, mais ils ne la guérissent pas, parce qu'ils n'ont pas toutes les propriétés de ceux-là.

§. CLXXXIX. C'est ainsi qu'on explique la raison pour laquelle on ordonne d'allier ces sortes de remedes (les fébrifuges) aux toniques, aux purgatifs, aux apéritifs. On voit que c'est pour empêcher l'effet qui résulteroit de cette astriction, ou

* La noix de galles, l'alun, &c.

ou ſuſpenſion nuiſibles. *Voyez* les Paragr. CLXXXVII & CLXXXVIII.

§. CXC. Il eſt aiſé de comprendre pourquoi l'on commence par ſaigner, émétiſer, purger, détremper, & corriger les humeurs : C'eſt pour donner une action plus libre & plus ſûre aux fébrifuges.

§. CXCI. On voit pourquoi dans certaines circonſtances il faut ordonner plus tôt ou plus tard l'uſage des fébrifuges: C'eſt que, ſelon la diſpoſition où ſe trouvent les malades, ou ſelon l'état de la maladie, leur effet eſt ſalutaire ou ſuſpect.

§. CXCII. Il eſt facile de juger par ce qui a été dit aux Paragr. CLXXXIII & ſuivans, quels ſont les mauvais effets & l'abus des fébrifuges. Les malades à qui on en fait prendre inconſidérément,

deviennent jaunes, bouffis, mélancoliques : il leur ſurvient des douleurs dans les hypocondres, &c. ils ont une chaleur mordicante, un mauvais ſommeil : quelque temps après la fiévre revient, & elle change ſouvent de caractere, ou bien il ſe forme des obſtructions, l'hydropiſie ſuccéde, &c.

ARTICLE III.

Des fiévres rémittentes & continues, putrides malignes, d'Hôpital ou de Priſons, des Camps ou de Hongrie.

§. CXCIII. JE paſſe ſous ſilence les fiévres ſynoques ſimples, qui ont rarement lieu parmi les Gens de Guerre; & je me renferme dans l'expoſition des putrides & des malignes, qui au contraire leur ſont fa-

milieres, & qui même ſont beaucoup de ravages parmi eux.

§. CXCIV. Mais avant d'entrer dans les détails, il ne ſera pas hors de propos d'expliquer ce qu'on entend par *putridité* & *malignité*, deux mots vagues employés par divers Auteurs en differens ſens, d'où naiſſent l'obſcurité & la confuſion, qu'il eſt ſi néceſſaire d'éviter en matiere de maladie.

§. CXCV. *Putridité.* Les mots putréſiant, ſeptique, putreſcent, putride, putridité, putréfaction, alkali, alkaleſcens, ſi ſouvent uſités pour exprimer les cauſes & la nature des maladies, ont preſque tous des ſignifications différentes, qui ſont très-eſſentielles à connoître, pour éviter l'erreur; & il ſemble que ces grands mots ne ſoient indiſtinctement employés dans beau-

coup d'Ouvrages, & par certaines gens, que comme les *qualités occultes* l'étoient par les anciens Philosophes & Médecins.

§. CXCVI. On entend 1°. par une ſubſtance putréfiante ou ſeptique, celle qui eſt propre à hâter la putréfaction ; de ſorte qu'en l'ajoutant à un autre corps putreſcible, cette fermentation a plutôt lieu, en ſuppoſant toutefois que les conditions requiſes ſe rencontrent ; 2°. par ſubſtance putreſcible, celle qui eſt propre à ſubir cette opération ; telles ſont les parties végétales & fermenteſcibles ; 3°. par ſubſtance putreſcente, celle qui approche le plus de l'état de putridité ; 4°. une matiere putride eſt celle qui contient tous les principes développés par la putréfaction ; 5°. putridité, eſt la propriété d'un corps putride ;

6°. la putréfaction ou fermentation putride eſt une opération naturelle ou artificielle, par laquelle il s'excite un mouvement inteſtin entre les principes prochains de tous les végétaux & animaux, dont il réſulte une décompoſition & un changement total dans la nature de ces principes, & qui donne un caractere d'alkali aux principes ſalins des corps compoſés qui l'éprouvent. Elle eſt le but, le terme & le dernier degré de toute fermentation. Les ſubſtances parfaitement animaliſées ne ſont ſuſceptibles que de ce dernier degré, ou plutôt de la troiſiéme eſpéce de fermentation; (la putréfaction) 7°. les ſubſtances alkalines ſont de deux ſortes, ou fixes ou volatiles: ces dernieres ſont la combinaiſon d'une terre calcaire, de l'eau & d'une grande quan-

tité d'huile ou de principe inflammable; elles different des fixes par leur volatilité, par leur phlogiſtique plus abondant, & par les corps dont elles ſont tirées; leur ſaveur à l'une & à l'autre eſt piquante & brûlante : l'odeur des volatiles eſt pénétrante & déſagréable ; 8°. les ſubſtances alkaleſcentes ſont celles qui, quoique neutraliſées, ſont dans une diſpoſition particuliere & prochaine de perdre cette propriété, pour garder uniquement celle des alkalis.

§. CXCVII. Examinons maintenant quelle eſt l'application qu'on peut faire de ces définitions aux maladies dites putrides. Il paroît d'abord très-ſenſiblement que la putridité dans le ſens que je viens d'expliquer, ne peut avoir lieu dans le corps vivant non plus que la fermentation putride dans ſon entier;

car il s'ensuivroit, avant qu'elles y aient lieu, une destruction totale de la machine, puisque par la désunion des principes des humeurs, il résulteroit que toutes les secrétions seroient troublées, changées, interrompues & anéanties.

§. CXCVIII. En effet, dans cette supposition, ce qui par exemple doit être lymphe, sang, esprit animal, &c. pour la conservation de la vie, ne le seroit plus; d'ailleurs l'action d'une pareille transformation produiroit aussi la destruction des solides, & la gangrene, le sphacele, la mort. On voit ce dernier effet, lorsque la putréfaction s'empare d'une partie du corps moins essentielle à la vie; elle se sépare du tronc par une ligne de circonvallation, & on y observe tous les phénomènes d'une destruc-

tion complette, tant des ſolides, que des fluides, &c.

§. CXCIX. Quel eſt donc l'état des humeurs dans les maladies putrides? Voici ce qu'on peut en dire de plus plauſible. Les liqueurs du corps vivant, dans leur état naturel, ne contiennent que des ſubſtances neutraliſées, les excremens même, peu de temps après leur ſortie, ne fourniſſent point d'alkali volatil, à moins que dans l'analyſe on n'emploie le feu; mais ces humeurs ſont très-diſpoſées à l'alkaleſcence, de ſorte que la moindre cauſe les y conduit. Ainſi, lorſque de nouveaux agens propres à produire ou hâter la putréfaction, ſeront introduits dans le corps, la putreſcence aura lieu, & enfin la déſunion des principes, la diſſolution, qui ſera le terme de la vie.

§. CC. Ces agens ſont toutes les ſubſtances ſeptiques, ou introduites dans le corps par différentes voies, ou devenues telles par leur ſtagnation. Ainſi les miaſmes répandus dans l'atmoſphere, les excrétions arrêtées, les humeurs croupiſſantes dans quelque partie, & enſuite portées dans le torrent de la circulation, les matieres impures qui des premieres voies paſſent dans le ſang, ſont autant de ſubſtances qui alterent la nature des liqueurs, & les menent à cet état, ou la déſunion de leurs principes eſt prochaine, & ou le corps éprouve diverſes léſions apparentes, plus ou moins conſidérables, ſelon l'intenſité de la cauſe; leſquelles léſions caractériſent la maladie putride par leurs ſymptômes.

§. CCI. *Malignité.* Cette épi-

théte eſt donnée à un grand nombre de maladies, & ſur-tout à pluſieurs fiévres, d'une maniere ſi vague, qu'on ſait encore à peine quelles ſont celles qui la méritent avec raiſon. Les ſynopes putrides ſont ſouvent appelées malignes; les fiévres éruptives le ſont de même, & cependant les unes & les autres différent beaucoup entr'elles; enfin ces deux dernieres eſpéces différent encore davantage de celles où la fiévre eſt à peine ſenſible, où il y a proſtration de forces, avec des accidens graves, & qui ſe termine au-delà du vingt-uniéme jour.

§. CCII. Faut-il ſe borner à appeller maligne cette derniere fiévre? Je ne le crois pas. J'appliquerois le nom de maligne à toutes celles dont les phénomènes ſont troublés par des accidens étran-

gers, violens & extraordinaires; & je conſerverois le premier nom de la fiévre, en y ajoutant celui de maligne; enſuite j'appellerois ſimplement maligne, ou plutôt, eſſentiellement maligne, celle qui a des ſignes trompeurs, qui ſe termine au-delà du vingt-uniéme jour, & dans laquelle l'état du pouls ne répond pas aux accidens, &c. comme on le verra dans la troiſiéme Section.

§. CCIII. C'eſt ce plan que je vais ſuivre ici. Ainſi je diviſerai cet Article en trois Sections. La premiere traitera des fiévres rémittentes & continues, putrides; la ſeconde, des fiévres remittentes & continues, putrides, malignes; la troiſiéme, des fiévres eſſentiellement malignes.

SECTION PREMIERE.

Des Fiévres rétormittentes & continues putrides.

§. CCIV. LA fiévre rémittente, celle qui depuis le commencement de la maladie jusqu'à la fin ne quitte pas le malade, quoique chaque jour il y ait un paroxisme nouveau, qui prend quelquefois par le frisson & autres accidens qui lui appartiennent, suivis de chaleur; enfin la fiévre décline comme dans l'intermittente, le plus souvent par de la sueur; ensuite il y a du mieux jusqu'au paroxisme suivant, sans néanmoins qu'il y ait de l'apyrexie. Cet intervalle entre le déclin & le nouveau paroxisme se nomme *rémission*; de sorte que le période est

composé d'un accès & d'une rémission.

§. CCV. La fiévre continue au contraire augmente jusqu'à l'état de la maladie, d'une maniere sensible, & diminue de même, depuis celui-ci jusqu'à la fin, sans qu'il y ait de rémission, ni même d'augmentation sensible chaque jour, que celle qui arrive très-ordinairement le soir, mais qui tient moins à la maladie qu'à l'action de l'air, qui produit pendant la nuit cet effet d'augmenter alors dans tous les hommes la vélocité du pouls, & sur-tout dans les malades : les autres changemens dépendent de l'action des remedes, des boissons, des alimens, des affections de l'ame, & ils sont conséquemment très-irréguliers.

§. CCVI. L'une & l'autre espéce de fiévre se décident putrides par

les ſymptômes dont elles ſont accompagnées; elles régnent plus particulierement dans les Armées; elles ſont contagieuſes, & le plus ſouvent épidémiques: la rémittente eſt beaucoup plus fréquente que la continue.

§. CCVII. La fiévre rémittente putride, bilieuſe, décrite par *Pringle*, ainſi dénommée par ſes rémiſſions, par les ſymptômes de pourriture, les vomiſſemens bilieux, ou la couleur jaune de la peau des malades, ſe déclare ordinairement vers le milieu d'Août; & l'épidémie augmente ſenſiblement tous les jours.

§. CCVIII. L'invaſion du premier paroxiſme eſt ſouvent annoncée par les ſymptômes décrits au Paragr. XXXIV. Il commence par de la laſſitude & du froid; & les ſuivans ſont accompagnés de chaleur, du moins le

plus ordinairement. C'eſt vers le ſoir qu'il arrive, mais les heures de ſon retour ne ſont pas toujours régulieres. La chaleur ſuit de près le friſſon, & elle eſt très-conſidérable; la ſoif eſt ardente; la tête très-douloureuſe; il y a ſouvent du délire. Cet état dure pendant toute la nuit, & vers le matin la violence des ſymptômes diminue après une ſueur, des ſelles, ou une hémorrhagie.

§. CCIX. dans les commencemens de la maladie, les nauſées, les vomiſſement bilieux, les déjections putrides ſont très-ſenſibles; vers la fin, ces ſymptômes diſparoiſſent; il faut pour cela qu'elle prenne une tournure favorable, ſinon les remiſſions diminuent chaque jour, la continue & maligne ſuccedent.

§. CCX. Le pouls eſt toujours

plein & fréquent dans l'état, & relativement au temps de la maladie: pendant la rémiſſion, il eſt plus ſouple & bat moins vîte. On obſerve ſouvent, ou pour mieux dire preſque toujours, des ſoubreſauts dans les tendons; la langue eſt chargée d'un limon épais & jaune, qui augménte chaque jour; enſuite elle ſe ſéche, ſe ſillonne, & devient noire. Le météoriſme du ventre eſt plus ou moins conſidérable dans l'état; les urines ſont plutôt troubles que lympides, mais elles ſont fétides; la ſueur eſt putride & gluante; le ſang eſt ferme & d'un rouge foncé, ſa ſéroſité aſſez abondante. Cette qualité de ſang n'eſt pas toujours la même.

§. CCXI. C'eſt à cette fiévre que ſe rapportent celles qui régnent ordinairement dans les Armées, à la fin de la Campagne; & quoique ſou-

vent celles-ci différent de celles-là, par quelques ſymptômes; il n'eſt pas moins vrai que le fond de la maladie eſt le même, les caracteres, & les cauſes étant les mêmes.

§. CCXII. Au reſte, je dois avertir que je ne me borne pas ici à la deſcription des ſymptômes obſervés dans quelques épidémies; mais que mon deſſein eſt d'établir un genre auquel ſe rapportent toutes les eſpéces; ainſi mon diagnoſtique renferme tout ce qui appartient à la fiévre putride quelconque, ſoit qu'elle ait plus ou moins de violence; parce que mon objet ne ſeroit pas rempli, ſi je n'indiquois toutes les formes que peut prendre cette maladie.

§. CCXIII. Ainſi généralement toute fiévre rémittente a 1°. chaque jour un paroxiſme qui eſt composé

de trois temps, l'invaſion, l'état & le déclin; 2°. chaque jour une rémiſſion plus ou moins longue, qui remplit l'intervalle qui ſe trouve entre le déclin d'un paroxiſme & l'invaſion d'un autre; 3°. il arrive chaque jour une criſe plus ou moins ſenſible dans le déclin du paroxiſme.

§. CCXIV. Son caractere putride ſe connoît par les ſignes ſuivans, 1°. par l'odeur infecte des excrémens, de la ſueur & du malade; 2°. par la chaleur âcre qui, dans tous les temps eſt plus ou moins ſenſible; 3°. par les vomiſſemens de bile verte, porracée, fétide; 4°. par l'état de la langue qui eſt plus ou moins chargée d'un limon épais & ſale, dont la ſéchereſſe & la couleur, à meſure que la maladie ſe prolonge, ſont différens, ſelon le

bon ou mauvais état du malade. (*Voyez* le Paragraphe CCX.) 5°. Par le goût déteſtable de la bouche; 6°. par les ſoubreſauts plus ou moins violens des tendons; 7°. par le météoriſme du ventre, &c.

§. CCXV. Cette fiévre eſt ſporadique ou épidémique, & elle dure plus ou moins de temps; mais à moins qu'elle ne dégénere en intermittente, ou en continue maligne; elle ne s'étend pas au-delà du vingt-uniéme jour.

§. CCXVI. Les ſignes pathognomoniques de la continue ſont ceux qui ſont décrits aux Paragraphes CCV, qui, joints à ceux du Paragraphe CCXIV, la caractériſent putride. Elle commence par un friſſon & un tremblement, & elle a les mêmes ſymptômes que la rémittente putride; mais ils ſont

plus conſtamment violens ; le pouls eſt plus fort, la tête plus embarraſſée, le délire plus ordinaire & plus long.

§. CCXVII. Malgré la marche différente de ces fiévres, elles ont non-ſeulement des ſignes communs, mais leurs cauſes & leurs effets le ſont auſſi. On remarque particulierement dans celles qui ſont ſporadiques les jours quartenaires, & les ſeptenaires, qui indiquent les criſes ; mais dans celles qui ſont épidémiques, & ſur-tout parmi les Gens de Guerre, cette obſervation eſt plus rare, & en même temps plus difficile à faire : cependant on peut dire que dans tous les cas ces deux fiévres ont leur temps de crudité & de coction, plus ou moins marqués ; que lorſque vers le ſeptiéme jour il ne ſe rencontre au-

cun ſigne de coction, la maladie ſe prolonge, au moins juſqu'au quatorziéme, & ainſi de ſuite.

§. CCXVIII. Les cauſes de ces maladies, dans toutes les poſitions de l'Homme de Guerre, ſont en premier lieu celles qui ſont décrites aux Paragraphes XLIV & ſuivans, avec un degré d'intenſité plus grande, c'eſt-à-dire, que les miaſmes répandus dans l'air agiſſent alors plus vivement ſur l'économie animale, qui eſt auſſi plus dérangée par l'abus des ſix choſes non naturelles. 2°. Pendant la Guerre, ces cauſes ſe multipliant davantage, les Troupes y ſont plus ſujettes, ſelon la ſaiſon, les poſitions & les travaux. Ces fiévres ſont conſéquemment épidémiques à la fin de l'été, lorſque l'Armée s'eſt trouvée dans des lieux humides & marécageux, lorſ-

que la Campagne a été pénible; & que la ſaiſon, de concert avec la poſition, eſt favorable à l'action des miaſmes putrides. 3°. Le défaut des précautions indiquées dans le troiſiéme Chapitre de la premiere Partie de cet Ouvrage, augmentera l'effet de ces cauſes. 4°. Les marches & les retraites d'hiver propageront ces maladies pendant cette ſaiſon, ſi le temps eſt ſur-tout humide & pluvieux, mais elles ſeront plus inflammatoires.

§. CCXIX. Il n'eſt pas douteux que la cauſe prochaine des fiévres putrides conſiſte dans la putreſcence des humeurs occaſionnées par les agens ci-deſſus, c'eſt-à-dire, par la quantité de miaſmes qui agiſſent ſur elles. L'odeur fétide des malades & de leurs déjections, l'odeur cadavereuſe des moribons, & la

prompte putréfaction des cadavres, ſont des ſignes non équivoques de la nature putreſcente ou putride des humeurs dans ces fiévres.

§. CCXX. Les fiévres putrides ont différentes terminaiſons, qu'il eſt très-important de connoître. On obſerve ordinairement, 1°. que les évacuations par les ſelles ſont la terminaiſon la plus heureuſe & la plus ſûre, lorſque toutes les conditions favorables s'y trouvent réunies. Comme la couleur jaune, l'odeur moins putride, la conſiſtance un peu épaiſſe; que le temps où elles arrivent, eſt celui où la coction peut avoir lieu; que le nombre d'évacuations n'eſt pas trop conſidérable; que le malade n'eſt pas trop affoibli, & enfin qu'il en eſt ſoulagé; 2°. que les ſueurs ſont également utiles, mais jamais ſuffiſan-

tes pour terminer la maladie. Je ne parle pas ici de ces ſueurs qui arrivent à la fin de chaque redoublement, mais de celles qui, dans les derniers temps de la maladie, ſont copieuſes, peu fétides, & ſuivies du meilleur état des malades : ce n'eſt pas que dans les rémittentes la ſueur quotidienne n'emporte une portion de l'hétérogène ; mais quoique étant quelquefois très-conſidérable, elle eſt ſouvent, avant l'état de la maladie, de mauvaiſe qualité, & juge plutôt le paroxiſme que la maladie ; de ſorte que malgré le bien qui en réſulte alors, & même malgré le mal que ſon abſence produiroit, elle ne doit pas être regardée comme critique ; 3°. les urines le ſont quelquefois ; mais on doit peu compter ſur elles : elles varient infiniment dans le cours de la maladie, étant

étant plus ou moins lympides, bourbeuſes, briquetées, troubles, ſelon la chaleur, l'érètiſme, la boiſſon. Lorſqu'elles dépoſent beaucoup dans le temps où la coction peut avoir lieu; ſi elles ſont copieuſes & moins fétides, & qu'il y ait en même temps d'autres évacuations qui ſoulagent les malades; on peut juger que les urines ſont vraiment critiques. 4°. Les hémorrhagies: il n'y a que celles qui arrivent ſur le déclin de la maladie qu'on puiſſe regarder comme utiles, encore faut-il examiner la nature du ſang, & le lieu dont il découle, ainſi que la quantité qu'on en perd. Au reſte, cette criſe ſeule n'a jamais guéri une fiévre putride: je l'ai vue arriver au ſoulagement du malade, parce que le ſang qui couloit du nez, étoit de bonne conſiſtance,

& étoit peu abondant ; mais les crises précédentes avoient déja eu lieu. Au reste, l'hémorragie qui arrive dans les commencemens de la maladie, n'est jamais critique ; cependant elle soulage, si elle a les conditions ci-dessus. 5°. Les crachats : la nature prend quelquefois cette voie pour opérer la crise de la maladie ; mais on se flatteroit en vain qu'elle fût suffisante, si les selles, les sueurs n'avoient pas déja présenté des signes de coction. J'ai vu aussi cette crise avoir lieu d'une maniere très-sensible : les déjections avoient été copieuses, les urines avoient déposé, les sueurs avoient été abondantes, & le malade, dans son quatorziéme, se trouvoit beaucoup mieux. Il survient un peu de gêne dans la respiration, suivi d'une toux séche & de douleur à la poi-

trine; au bout de vingt-quatre heures l'expectoration arrive & devient abondante; les crachats ſont puriformes pendant ſix ou ſept jours; enfin le malade eſt guéri le vingt-uniéme de la fiévre. 6°. Les dépôts: cette terminaiſon n'eſt pas rare, ſur-tout dans les maladies qui ont été mal traitées; quand les forces de la nature ont été opprimées, ou lorſque l'humeur morbifique eſt très-conſidérable, & qu'il n'y a que peu ou point d'évacuations; il s'en ſuit des engorgemens, & la ſuppuration s'établit. Il faut, pour que ces dépôts jugent la maladie, qu'ils arrivent au temps marqué pour la coction; que la partie où ils ſe ſont faits, ſoit peu eſſentielle à la vie, & que l'iſſue au-dehors en ſoit facile, &c.

§. CCXXI. La criſe eſt partiale

ou complette. Il eſt plus ordinaire qu'elle ſoit partiale ; parce que la maniere dont on eſt obligé de traiter les malades, s'oppoſe ſouvent à ce qu'elle ſoit complette; & parce que l'humeur morbifique enfile les routes qui lui ſont les plus favorables, ſelon l'état de diviſion dans lequel elle ſe trouve, & ſelon les forces de la nature : mille obſtacles enfin empêchent la criſe complette, ſurtout dans les Gens de Guerre.

§. CCXXII. Il réſulte delà que la rémittente dégénere ſouvent en intermittente, parce qu'il reſte encore un levain morbifique : les récidives ſont à craindre. Enfin, à celle-ci, comme aux continues, ſuccédent la fiévre lente, les obſtructions, le maraſme, &c. J'ai quelquefois vu dans les maladies, qu'après le terme des criſes, qui n'avoient pas été

suffisantes, la nature faisoit un dernier effort pour expulser l'humeur morbifique, en excitant un ou deux accès de fiévre quotidienne, qui terminoient la maladie.

§. CCXXIII. Après avoir parlé des terminaisons, il est nécessaire que j'entre dans le détail des accidens les plus considérables, qui se rencontrent quelquefois dans ces maladies, sans en changer cependant le caractere essentiel. De ce nombre sont, 1°. les vers qu'on rend, ce qui fait appeler la maladie *fiévre putride vermineuse*; 2°. des points de côté qui la font appeler *pleurésie putride*; 3°. des douleurs vagues, comme celles des rhumatismes; 4°. la surdité; 5°. des affections soporeuses, &c.

§. CCXXIV. On connoît la disposition particuliere qui fait éclore

les œufs des vers au milieu des ſubſtances corrompues. Dans les fiévres putrides, elle exiſte par la préſence des ſucs impurs & putreſcens, même putrides, dans les premieres voies; ainſi rien de moins étonnant que la préſence des vers dans ces maladies. Il ſemble que les fruits qui n'ont pas acquis leur maturité la rendent plus commune en automne, où les Soldats en mangent beaucoup. Les malades rendent ces vers par haut & bas. Souvent même il en réſulte des accidens, quoiqu'on n'en rende pas; mais le prurit des narines, le teint blafard, le ſommeil avec les yeux à moitié ouverts, les maux de cœur continuels, un certain picotement qui reſſemble au déchirement qu'on reſſent dans les entrailles, ſont les ſignes par leſquels on reconnoît alors leur exiſtence.

§. CCXXV. La pleuréfie putride pourroit être regardée comme une maladie qui n'appartient pas à cette section ; mais comme le point de côté n'eſt qu'un accident ; c'eſt la putridité qu'il faut confidérer. Cependant il paroît que cette maladie arrive principalement à ceux qui ayant déja une difpofition à la putrefcence, éprouvent une fuppreſſion fubite de la tranfpiration ; ainfi elle exige quelque précaution : je les indiquerai plus bas.

§. CCXXVI. Les douleurs vagues fe trouvent fouvent jointes aux fiévres putrides, & elles font quelquefois fi infupportables, que les malades s'en plaignent amérement. J'en ai vu fe déplacer vingt fois dans une journée, & produire dans chaque lieu où elles fe portoient, les fenfations les plus vives. Il paroît que ces douleurs font caufées

par une humeur très-âcre & très-mobile, qui fait partie de celle qui constitue essentiellement la maladie.

§. CCXXVII. Quant à la surdité : ce symptome n'est pas en général fâcheux, & on voit rarement périr les malades qui l'éprouvent. Seroit-ce parce qu'il se fait un dépôt de l'humeur morbifique sur l'oreille extérieure ? Je ne le déciderai pas.

§. CCXXVIII. Les affections soporeuses accompagnent fréquemment la fiévre putride, & la rendent plus grave. Elles sont causées, ou par la violence de la fiévre, qui met le trouble dans la circulation des liqueurs dans le cerveau, ou par l'irritation qu'y excite l'acrimonie des humeurs.

§. CCXXIX. Je ne dissimulerai pas ici, que les fiévres putrides, tant rémittentes que continues, sont

le plus ſouvent malignes dans les Troupes, ſur-tout à la Guerre & dans les Hôpitaux; parce que, comme on le verra dans la ſection ſuivante, il y a mille cauſes qui concourent alors à produire des *épiphénomènes* qui s'oppoſent à la marche naturelle de ces maladies. Cependant j'ai pluſieurs fois obſervé que dans les Quartiers d'hiver, & en France ſur-tout, lorſque les malades étoient traités en particulier, il ne ſe joignoit aucun ſigne de malignité à cette fiévre. Le Cavalier, le Dragon, le Soldat de Troupes légeres, y ſont moins ſujets que le Fantaſſin des Troupes réglées.

§. CCXXX. Le prognoſtic des fiévres putrides eſt toujours douteux: les rémittentes ſont en général moins dangereuſes que les continues, & celles-ci infiniment moins fréquentes que les autres. Les ſpo-

radiques ſont moins pernicieuſes que celles qui ſont épidémiques. Les Gens de Guerre y ſont plus ſujets que les autres hommes, en campagne, ſur-tout où l'épidémie eſt annuelle, & où les cauſes ont plus d'intenſité. Ceux qui ſont dans les Hôpitaux nombreux courrent plus de riſques, que ceux qui ſont traités en particulier; plus les fatigues ont été grandes, & plus la ſaiſon eſt mal ſaine, plus auſſi la maladie eſt grave. L'epidémie ceſſe ordinairement au commencement de l'hiver : quand elle continue dans cette ſaiſon, elle eſt moins à redouter, & eſt plus inflammatoire.

§. CCXXXI. Plus les forces de la fiévre ſont égales, moins il y a à craindre, & *vice verſâ ;* moins il y a de criſes à la fin des paroxiſmes de la rémittente, plus la maladie eſt dangereuſe : on doit eſpérer

davantage des rémiſſions longues. Les déjections fétides, putrides, vertes, ſéreuſes; les urines très-crues, le défaut d'évacuation, le météoriſme conſidérable du ventre, la ſoif trop ardente, les fréquens ſoubreſauts des tendons, le délire continuel, le tranſport, ſont de mauvais augure. Le pouls intermittent, & intercadent, accompagné de froid aux extrémités, le hoquet, annoncent une mort prochaine, &c. &c.

§. CCXXXII. Les déjections bilieuſes, peu fétides; les urines qui dépoſent, & ne ſont pas très-puantes; la langue humectée ſur les côtés, quoique noire & ſeche ſur le milieu; les abcès extérieurs; les boutons ſur les lévres; le teint d'un jaune clair; le ventre mollet; la reſpiration facile; & les autres effets de cette nature, ſont d'un heureux préſage.

§. CCXXXIII. On doit ſe flatter d'un ſuccès plus complet, lorſqu'après les accidens les plus graves du Paragraphe CCXXXI, ceux du précédent arrivent, & que vers le temps du déclin de la maladie, la croûte noire & ſéche qui étoit ſur la langue, ſe fend & s'humecte, tombe enſuite, & laiſſe appercevoir une teinte blanchâtre, puis d'un rouge pâle; quand la foibleſſe du pouls & la maigreur ſont rélatives au temps de la maladie, & à la quantité des évacuations; quand il ne reſte plus de douleurs, que les idées ſont nettes, la ſoif modérée, la peau humectée, la déglutition facile, la ſurdité & le dégoût diminués; lorſqu'enfin il y a eu des criſes de toute eſpéce, & des ſignes poſitifs de coction; en un mot, quand de continue ou rémittente, la ſiévre devient intermittente.

§. CCXXXIV. La cure des fiévres putrides consiste, 1°. à diminuer la violence de la fiévre, pour empêcher les accidens qui pourroient en naître; 2°. à vuider la grande quantité de matieres putrescentes & putrides contenues dans les premieres voies; 3°. à corriger la disposition des humeurs à la putridité; 4°. à provoquer une dépuration continuelle & douce, qui débarrasse le corps des matieres hétérogènes qui y portent le trouble; 5°. enfin, à écarter les accidens contraires aux phénomènes de la maladie, & à favoriser l'effort de la nature pour l'expulsion de l'humeur morbifique.

§. CCXXXV. Premiere indication: la fiévre est un moyen dont la nature se sert dans la plûpart des maladies, pour opérer la guérison.

La marche conſtante des fiévres putrides, les jours de criſes qu'on y obſerve être aſſez réguliers, lorſqu'on ne les trouble par aucun empêchement, font regarder dans cette maladie ſur-tout, le mouvement fébrile, comme le plus utile, & le plus ſalutaire des moyens pour ſa guériſon; mais le juſte milieu qu'il ſeroit néceſſaire que tint ce mouvement, eſt la condition, ſans laquelle on n'en doit obtenir aucun bon effet. Ainſi, lorſque la fiévre eſt trop forte, le déſordre augmente; il ſe forme des engorgemens, à la tête principalement, ce qui dérange la marche de la maladie, & s'oppoſe aux criſes favorables.

§. CCXXXVI. L'état du pouls eſt alors la bouſſole du Médecin: les accidens qui ſe rencontrent viennent à l'appui, pour confirmer ſon

jugement : lorſque le pouls eſt plein & fort, que la fiévre eſt très-conſidérable, & que la tête, ainſi que la reſpiration ſont gênées, le moyen le plus efficace eſt celui de tirer du ſang. Or dans les rémittentes & continues putrides, tous ces effets ſont ordinaires pendant les premiers jours; d'où je conclus que la ſaignée eſt preſque toujours néceſſaire. On la réitere ſelon le beſoin; & ce ſont la diminution des accidens, la ſoupleſſe du pouls, & la moindre violence de la fiévre, qui annoncent qu'on doit s'arrêter, comme c'eſt la nature des accidens pour leſquels on ſaigne, qui détermine ſur le choix du lieu d'où l'on doit tirer du ſang.

§. CCXXXVII. Il eſt ordinaire que dans les fiévres putrides, qui ne ſont point accompagnées de malignité, le pouls ſoutienne plu-

ſieurs ſaignées dans les commencemens : j'en ai faites juſqu'à ſept, tant du bras que du pied, dans les ſix premiers jours. Cependant il faut obſerver, que dans la rémittente putride, chaque paroxiſme fait renaître pendant ſon état, une certaine violence dans les accidens, & dans le mouvement de la fiévre ; & que cette violence tombe quelques heures après, lorſque la rémiſſion commence ; de ſorte que pour bien juger, il faut comparer l'état du pouls & des accidens pendant cette rémiſſion, & pendant l'état du paroxiſme.

§. CCXXXVIII. Dans les épidémies, à la fin des Campagnes, lorſque les travaux Militaires ont été très-pénibles, la ſaiſon très-mal ſaine, &c. il eſt rare que deux ou trois ſaignées ne ſuffiſent pas. Mais au commencement de l'hiver & pendant cette ſaiſon ; ou

lorſque la maladie eſt ſporadique, & le ſujet pléthorique, on eſt obligé d'en faire davantage.

§. CCXXXIX. Au reſte, la qualité du ſang indique quelquefois la quantité qu'on en peut tirer; de ſorte que s'il eſt coëneux, ferme, & que la partie rouge ſoit abondante, il y a moins de riſque d'inſiſter ſur le nombre des ſaignées, que lorſqu'il eſt putride, diſſou, & peu riche en partie rouge.

§. CCXL. Quoique les ſaignées ſoient principalement indiquées dans les premiers jours de la fiévre, pour en diminuer la violence; il eſt pluſieurs circonſtances où on eſt obligé de recourir à ce moyen dans l'état de la maladie, & même après ce temps; parce que les accidens augmentent, & que ſouvent la raréfaction des humeurs produit l'effet de la plénitude. Mais alors il faut être

très-réservé sur la quantité de sang que l'on tire.

§. CCXLI. En effet, il succéde à cette raréfaction, par l'effet de la saignée, un affaissement subit qui est souvent très-pernicieux, & qui fait dégénérer la maladie en putride maligne; de sorte qu'il seroit préférable dans ces cas d'employer d'autres moyens propres à calmer l'effervescence des liqueurs, tels que ceux que j'indiquerai plus bas.

§. CCXLII. La boisson abondante est encore utile pour calmer la violence de la fiévre, sur-tout quand on y joint le nitre, qui est tempérant & antiputride, comme on le verra ci-après. Les délayans diminuent l'acrimonie des humeurs, assoupissent & détendent les solides; d'où il résulte que d'un côté l'agent irrite moins, & que de l'autre les parties ont moins de dis-

position à recevoir cette impression.

§. CCXLIII. Seconde indication : rien n'est plus pressé dans ces maladies que de vuider les premieres voyes qui souvent sont l'unique foyer de la fiévre. Les nausées, les vomissemens, les déjections putrides, le dégoût des malades, &c. indiquent assez le mauvais état du canal alimentaire, & la nécessité de le débarrasser des sucs impurs qu'il contient.

§. CCXLIV. On ne sauroit mieux remplir ces vues que par les vomitifs, qui produisent des évacuations copieuses, par haut & bas. *Voyez*, pour la maniere dont il faut les employer, & pour le choix de ces remedes, depuis le Paragraphe XCIV. jusqu'au XCVI. inclusivement. On insiste plus ou moins sur la répétition, selon les forces, ou l'état du malade, selon

la nature des déjections, & l'effet qui résulte de l'action du médicament.

§. CCXLV. Souvent, par un préjugé fatal, on veut faire précéder les émétiques & les purgatifs aux saignées, dans les maladies humorales, parce que, dit-on, la saignée fait rentrer les humeurs dans le sang : langage puéril, absurde & dangereux; on sent assez que la déplétion produite par les saignées, donne plus de jeu, & que dans un état de plénitude, les efforts du vomissement donnent lieu de craindre qu'il ne se fasse quelque rupture de vaisseau.

§. CCXLVI. Dans la rémittente, le tems le plus propre pour faire vomir, est celui de la rémission; dans la continue, celui où il y a moins de fiévre & d'accidens. Au

reſte, quand une fois on a donné deux vomitifs, on peut avoir recours aux purgatifs; mais la meilleure maniere, ſur-tout dans les continues, eſt de rendre toutes les boiſſons laxatives, par le moyen d'un grain de tartre ſtibié par pinte. J'ai fait uſage dans la plupart des fiévres putrides que j'ai eues à traiter, d'une eau de tamarin, ou du petit lait, ainſi aiguiſés & rendus ſalins par l'addition d'un ſel purgatif. Ces remedes ont plus de ſuccès, que n'en ont vulgairement les apozemes laxatifs chargés de beaucoup de drogues.

§. CCXLVII. Ces apozemes peſent ſur l'eſtomac, & ſont communément faits avec des purgatifs, dont l'action eſt ou trop vive, ou trop lente; de ſorte qu'on n'obtient que des évacuations ou trop con-

ſidérables, ou trop peu abondantes; mais il eſt plus ordinaire que même ceux qui ſont très-violens, loin de purger, cauſent un érethiſme dangereux.

§. CCXLVIII. Cet érethiſme, qui exiſte quelquefois même avant l'uſage des purgatifs & des émetiques, exige la plus grande circonſpection, & il oblige de s'abſtenir au moins des premiers. Les émétiques peuvent être preſque toujours employés, pourvu qu'ils ſoient donnés en grand lavage. J'ai cependant quelquefois été obligé de ſuſpendre les uns & les autres, quoique donnés avec précaution; & la boiſſon copieuſe, aigrelette, aidée de quantité de lavemens, procura des évacuations, que l'uſage des laxatifs arrêtoit.

§. CCXLIX. J'ai vu quelques

Médecins conseiller en pareil cas (d'éréthisme) l'usage des bains, qui en effet lâchoit le ventre, mais il augmentoit le météorisme. Au reste, cette méthode n'est jamais praticable pour les Soldats.

§. CCL. Les évacuations dont je viens de parler, regardent principalement les premiers temps de la maladie, où il est essentiel de débarrasser les premieres voies des sucs impurs qu'elles contiennent. Je ferai connoître dans la quatrieme indication quelle est la voie la plus sûre pour produire cet effet dans le cours de la maladie.

§. CCLI. Troisiéme indication: corriger la disposition des humeurs à la putridité. Il ne faut pas perdre de vue cette disposition en aucun temps de la maladie; de maniere que tous les moyens qu'on emploie doivent être des correctifs. Ainsi la

boiſſon ſera toujours aigrelette & acidule: le petit lait, la limonade, l'hydromel, dans leſquels on met pluſieurs gouttes d'eſprit de vitriol, &c. l'eau de tamarins & de caſſe ſont les plus uſitées, ſoit comme boiſſons ſimples, ſoit comme véhicules des autres remedes.

§. CCLII. On vante pluſieurs remedes, comme des antiſeptiques principalement indiqués dans cette maladie : tels ſont le quinquina, le camphre, le nitre, l'eſprit de *minderer*, les mixtures ſalines faites avec les alkalis fixes & volatils, l'eſprit de cornes de cerf, &c. chacun de ces médicamens a des vertus particulieres, pour leſquelles il peut être employé avec avantage dans les fiévres putrides; mais l'application en doit être très-circonſpecte, parce que la plupart produiſent des effets nuiſibles, lorſqu'ils ſont donnés

nés mal-à-propos. Je vais les paſſer en revue.

§. CCLIII. Le quinquina eſt ſur-tout préconiſé par les Médecins des Armées ; & c'eſt avec raiſon qu'ils le regardent comme un excellent antiputride. J'ai déja parlé de ſa nature & de ſes propriétés au Paragraphe CLXXVI, de ſes effets dans les fiévres intermittentes, aux Paragraphes CLXXXIII. & ſuivans. Il reſte maintenant à examiner comment il agit en qualité d'antiſeptique, & quels ſont les cas où il faut le donner dans les fiévres putrides, pour qu'il produiſe les effets ſalutaires qui dépendent de cette propriété.

§. CCLIV. Ce n'eſt certainement pas par l'analyſe Chymique qu'on découvre les qualités antiſeptiques du quinquina. Il n'a point le goût acide, & il ne contient que

l'acide commun à toutes les productions végétales. C'eſt donc par l'expérience qu'il eſt démontré antiſeptique, & cette expérience a pluſieurs chefs. 1°. Le mêlange de cette écorce avec des ſubſtances animales, empêche qu'elles ſe corrompent, & même il diminue ou détruit leur corruption. *Pringle*, Traité ſur les ſubſtances ſeptiques & antiſeptiques, pag. 171, 183, 188. 2°. La décoction de cette écorce appliquée ſur les parties attaquées de gangrene, les rétablit ſouvent dans leur état naturel. 3°. Enfin, ſon efficacité eſt conſtatée dans pluſieurs maladies reconnues putrides.

§. CCLV. Il ſembleroit après ces preuves, qu'il ſuffit de l'employer, pour corriger la putridité des humeurs; mais ſi l'on ſe rappelle qu'il eſt amer & tonique, qu'il arrête même

les paroxiſmes des fiévres intermittentes, on verra que ſon uſage doit être borné à certaines circonſtances qui le permettent. Il eſt, en effet, conſtant qu'il ne peut convenir dans tous les cas d'éréthiſme; dans ceux ou la fiévre eſt très-violente; dans l'état de plethore & de raréfaction conſidérable; lorſque les premieres voies ſont encore farcies de ſucs impurs; lorſque les évacuations ſont ſuſpendues, & que le météoriſme eſt accompagné de douleur.

§. CCLVI. J'ai vu qu'il produiſoit des effets très-nuiſibles dans tous ces cas. Mais lorſque les forces languiſſent, que les ſtaſes ſont à craindre, & qu'on a employé les émétiques & les laxatifs dans le commencement de la maladie, il rétablit le ton des ſolides, & provoque les criſes; mais ce que j'ai reconnu de plus merveilleux, c'eſt qu'il

change en peu de temps les évacuations séreuses & fétides en matieres non crues, & non fétides; preuve certaine que par sa qualité antiseptique il agit sur les humeurs.

§. CCLVII. C'est donc principalement vers la fin de la maladie qu'il convient mieux de l'employer. On l'ordonne communément en décoction avec quelques sels cathartiques, & avec quelques plantes nitreuses, pour former un apozeme, dont le malade boit plusieurs verres dans la journée.

§. CCLVIII. Le *camphre* est une espece de résine blanchâtre & transparente, d'une odeur forte, & d'une saveur un peu amere, très-piquante, laissant une certaine impression de fraîcheur dans la bouche. Il est très-inflammable, & encore plus volatil; de sorte qu'on peut à peine le conserver dans des bou-

teilles hermétiquement bouchées. Il paſſe parmi les plus célebres Praticiens, pour antiſpaſmodique, diaphorétique, alexipharmaque; mais ſur-tout pour antiputride. Sa vertu antiſeptique, ſelon les expériences du Docteur *Pringle*, ſurpaſſe de beaucoup celle des autres ſubſtances de ce genre. Mémoire premier, expér. VII. pag. 170. tom. II. *lib. cit.* Il n'eſt, comme les autres réſines, ſoluble que dans les ſpiritueux & dans les huiles. Sa doſe eſt depuis quatre grains juſqu'à vingt par jour. Je l'ai cependant donné avec ſuccès en plus grande quantité. Il y a des gens qui n'en peuvent pas ſupporter l'uſage, ſoit parce qu'il appéſantit la tête, ſoit parce qu'il a une odeur trop forte; mais le nitre eſt ſon correctif.

§. CCLIX. Ce remede eſt d'autant plus utile dans les fiévres pu-

trides, qu'il remplit plusieurs indications à la fois, & qu'il supplée d'autres médicamens, dont l'usage seroit nuisible, & entr'autres les narcotiques, qui produisent généralement de mauvais effets dans cette maladie. Je ne vois aucun cas ou celui-ci ne puisse être employé, après les premieres évacuations. Cependant comme il est très-volatil, son premier effet est d'exciter un mouvement plus grand dans la circulation; ainsi on doit s'en abstenir dans le temps ou la siévre est très-violente. J'expliquerai plus bas ses vertus particulieres, & la maniere de l'employer.

§. CCLX. Le *nitre.* Tout le monde connoît ce sel & ses vertus tempérantes & diurétiques. *Pringle* a démontré dans sa table des vertus rélatives des sels, pour résister à la putréfaction, expér. IX, p. 177, que

ce ſel eſt antiſeptique. Ce remede eſt du genre de ceux qui n'ayant aucune qualité nuiſible, en ont beaucoup qui ſont très-utiles; de ſorte qu'il eſt généralement employé dans les maladies aigues. Ainſi la boiſſon des malades ſera d'autant plus efficace, qu'elle ſera nitrée. J'ai dit dans le Paragraphe précédent qu'on l'allie au camphre, dont il eſt le correctif. Tous les temps de la maladie admettent l'uſage du nitre; on en met depuis vingt grains, juſqu'à un gros, dans une pinte de boiſſon.

§. CCLXI. *L'eſprit de minderer*, eſt un compoſé d'alkali volatil avec l'eſprit de vinaigre : le produit de ce mêlange, par le moyen de la fermentation, eſt un ſel neutre très-ſoluble. *Pringle* a démontré que cette mixture, non-ſeulement eſt très-antiſeptique, mais de plus, qu'elle l'eſt

moins par ſon acide, que par ſon alkali; ce qui paroît d'abord très-extraordinaire, vu l'idée qu'on s'eſt formée de la putridité. Je tâcherai de rendre compte de cet effet, dans les Paragraphes ſuivans. L'eſprit de minderer eſt diurétique, apéritif, diaphorétique, & il peut être employé dans les fiévres putrides depuis un gros juſqu'à quatre: on le mêle avec quelque ſyrop, ou on l'étend dans la boiſſon, en répétant cette doſe pluſieurs fois dans le jour. On peut en faire uſage dans tous les temps de la maladie. Il convient, ſur-tout dans les cas où les déjections ſont très-fétides, d'en réitérer les doſes.

§. CCLXII. Les autres mixtures ſalines faites avec une liqueur acide & un ſel volatil quelconque, ont les mêmes propriétés que la précédente. Quant à celle qui eſt faite

avec les alkalis fixes & une liqueur acide, telle que celle qui eſt décrite par *Pringle*, pag. 177. l. c. & qui eſt compoſée de ſuc de limon ſaoulé de ſel d'abſynthe; elle eſt encore plus antiſeptique, ſelon ſes expériences, & elle s'emploie de la même maniere, que la précédente.

§. CCXLIII. L'eſprit & le ſel de corne de cerf ſont de même antiſeptiques, ſelon les expériences de cet Auteur, pag. 164. l. c. En un mot, la plupart des ſubſtances alkalines ont cette propriété. Mais doit-on inférer de ces épreuves faites ſur des corps inanimés, que le même effet a lieu dans l'économie animale? On s'égare lorſqu'on veut pouſſer ſes recherches plus loin; & je ſerois d'avis, en fait de maladie, qu'on s'en tînt, pour la cure, à ſavoir que tel moyen réuſſit en tel cas; & que tel autre y eſt nuiſible; au

lieu d'en expliquer les effets ſur les ſolides & ſur les fluides ; car on peut dire en général, que cette action eſt un myſtere pour nous. Ce qu'on peut aſſurer de plus poſitif, c'eſt que, de même que les fluides agiſſent ſur les ſolides, de maniere à les affecter de diverſes impreſſions, & ceux-ci ſur ceux-là, de façon à en changer la contexture & la marche ; les remedes agiſſent auſſi ſur les uns & les autres, & n'ont d'action utile ou nuiſible, qu'autant qu'ils rétabliſſent ou dérangent leur économie. Ainſi leur effet eſt relatif aux circonſtances de la maladie.

§. CCLXIV. Quatriéme indication : procurer une dépuration continuelle & douce, qui débarraſſe le corps des matieres hétérogenes qui y portent le trouble. Il ſemble que la nature choiſiſſe principalement la voie des inteſtins, pour

former un égout pour les matieres dont elle cherche à se débarrasser, dans les fiévres putrides. Je n'en ai jamais vu guérir sans des évacuations plus ou moins fréquentes par les selles. C'est par elles qu'on juge de la maladie; leur coction ou leur crudité, leur fétidité ou leur bonne qualité, étant les signes par lesquels on s'assure de l'état des humeurs. Seroit-ce une raison pour qu'on cherchât à provoquer des évacuations par les selles, dans les fiévres putrides? Et n'est ce pas déranger la nature dans ses opérations?

§. CCLXV. La nature est souvent insuffisante pour opérer les effets salutaires qu'on sait qu'elle produit dans les maladies. Ainsi on peut l'aider par des moyens doux, qui ne troublent point sa marche, & qu'on ne puisse même accuser

d'être contraires à la doctrine des crises, aujourd'hui très-préconisée, qui a toujours été apperçue & suivie par les plus célebres Praticiens; mais dont je crois qu'on fait quelquefois abus.

§. CCLXVI. L'usage des boissons acidules, nitrées, & aiguisées avec le tartre stibié, paroît être précisément le remede qui remplit l'indication présente, sans avoir les inconvéniens de retarder, ni de troubler la nature dans son opération. C'est pourquoi je crois que pendant l'augmentation, l'état, & même le déclin de la maladie, il faut insister sur ces boissons; à moins que l'érethisme, dont j'ai parlé au Paragraphe CCXLVIII. n'ait lieu; mais en ce cas, il est nécessaire de travailler à faire cesser cet état le plutôt possible, parce qu'on ne suspend

pas, ſans danger, pendant quelque temps, l'uſage des laxatifs dans cette maladie.

§. CCLXVII. Les boiſſons décrites au Paragraphe CCLI ſont celles qu'il eſt convenable d'employer; on y ajoute un demi-grain ou un grain de tartre ſtibié par pinte, & ſouvent un ou deux gros de ſel de Glaubert, ce qui compoſe une eau minérale acidule laxative, dont on fait prendre une pinte par jour au malade, & quelquefois davantage, ſelon l'effet qu'elle produit, & ſelon l'état de la maladie.

§. CCLXVIII. Ce remede eſt doux, & il provoque quelques ſelles. En ranimant le ton des inteſtins, il détache de leurs parois les matieres tenaces qui y tiennent trop fortement, & il balaie celles que le méchaniſme de la fiévre y a conduites; mais on eſt quelquefois obligé

de donner aux malades des lavemens émolliens, pour déterminer ces évacuations.

§. CCLXIX. Au reste, le tartre stibié fait l'office d'un fondant léger, lorsqu'il est ainsi dissous en petite quantité; il est d'ailleurs un peu diaphorétique: de sorte qu'il est propre à favoriser toutes les crises des fiévres putrides, lorsque sur-tout il est joint avec le sel de Glaubert, qui est lui-même fondant & diurétique.

§. CCLXX. Plusieurs Praticiens célebres conseillent & ordonnent aussi, pour remplir à-peu-près les mêmes vues, des apozemes legers, nitreux, & cathartiques, en y ajoutant le tartre stibié; mais comme la boisson ci-dessus est plus légere, plus facile à prendre, & moins dégoûtante, je n'hésite pas à lui donner la préférence.

§. CCLXXI. Cependant, vers les

déclin de la maladie, lorſque tous les ſignes de coction ont paru, on peut ſuivre l'aphoriſme d'Hyppocrate, *concocta purgare*, &c. & ajouter dans le premier verre de la boiſſon deux onces de manne, & quelquefois un gros de ſel cathartique. En répétant ce remede trois ou quatre fois de deux jours l'un, & en augmentant ſa force, ſelon le beſoin, avec un peu de follicules, on parvient à conduire la maladie à ſa fin, d'une maniere ſûre, & exempte de tout inconvénient.

§. CCLXXII. Cinquiéme indication : écarter les accidens contraires aux phénoménes de la maladie, & favoriſer l'effort de la nature pour l'expulſion de l'humeur morbifique. C'eſt ici le lieu de parler des criſes, dont les jours ſont plus marqués dans cette maladie, que

dans la plupart des autres aigues ; selon l'obſervation des Auteurs.

§. CCLXXIII. On entend par criſe, dans les maladies, l'excrétion ſpontanée du levain morbifique, précédée ordinairement d'un mouvement & d'un trouble plus ou moins violens dans l'économie animale. Cette criſe arrive à certains jours qu'on nomme critiques.

§. CCLIV. Ces criſes ou excrétions ſpontanées, ſe font de diverſes manieres : les unes forment des éruptions ou des dépôts ſur les différentes parties du corps ; les autres ſont des évacuations par les divers émonctoires. Ainſi, les abſcès, les bubons, les boutons, &c. les crachats, les hémorrhagies, les ſueurs, les vomiſſemens, le flux de ventre, les urines qui dépoſent, ſont regardés comme des criſes, lorſqu'ils

arrivent au temps marqué, & qu'ils jugent la maladie ſoit partiallement, ſoit complettement, ſoit en bien, ſoit en mal.

§. CCLXXV. Les jours critiques, ſont le quatre, ſept, onze, quatorze, dix-ſept, vingt-un, ſelon Hyppocrate, & le grand nombre d'Obſervateurs. En effet, la plupart des fiévres ſont jugées l'un de ces jours; la péripneumonie, & autres maladies inflammatoires, ſe jugent le quatre par réſolution ou par ſuppuration, &c. &c.

§. CCLXXVI. Il paroît cependant que cette loi n'eſt pas abſolument conſtante, & qu'il y a pluſieurs cas, où la maladie ſe juge en bien ou en mal, dans d'autres jours, que ceux dont je viens de parler. M. *Aimen*, dans ſa Diſſertation ſur les jours critiques, fait l'énumération de pluſieurs maladies obſer-

vées, tant par les anciens, que par les modernes, ou le jugement s'est fait indistinctement le trois, le cinq, six, huit, treize, &c. J'en ai vu quelques-unes qui confirment la vérité de cette assertion; mais la marche avoit été troublée par des accidens étrangers à la maladie, & par des rémedes donnés mal-à-propos; d'où je conclus qu'il pourroit bien se faire que plusieurs des citations du Docteur *Aimen* fussent dans le même cas.

§. CCLXXVII. Au reste, on appelle jours indicatifs, ceux qui annoncent la crise, & ces jours sont distingués par l'augmentation des symptômes, jointe à quelque signe de coction, dans une ou plusieurs évacuations. Quand une fois ces signes ont paru, on peut être plus tranquille sur l'état du malade; mais il faut cependant qu'une certaine

force, jointe au soulagement, concoure à faire distinguer ces symptômes des autres accidens nuisibles.

§. CCLXXVIII. Plusieurs Médecins ont prétendu annoncer les crises par l'état du pouls des malades, & déterminer leur espéce & le jour où elles doivent arriver. *Solano*, *Nihell*, *Cox*, & autres, nous ont laissé l'histoire de certains pouls qui sont toujours suivis des crises, qu'ils ont observées leurs être particulieres. Il seroit à souhaiter que cette doctrine fût mise dans un plus grand jour, sur-tout quant aux pouls composés & compliqués qui sont les plus fréquents dans les maladies. Mais je doute, avec le plus grand nombre des Médecins, que dans les aigues, on parvienne jamais à indiquer le jour, l'heure, le genre ou l'espéce

de crises qui doivent arriver, de maniere à rester dans l'inaction, & dans cette expectative recommandées par les Sectateurs du nouveau systême. Au reste, je ne prétends pas nier que l'on puisse tirer de l'état du pouls beaucoup d'indices favorables pour le traitement des maladies. De tous temps, les Médecins se sont réunis sur ce point, & on peut voir dans les Ouvrages de *Galien*, que les différentes modifications de l'artere lui servoient dans le pronostic: il a fait une division du pouls, qui semble annoncer que la doctrine actuelle réduite à ses vrais & à ses premiers principes, n'a pas fait autant de progrès qu'on le dit. L'Auteur d'un Dictionnaire considérable semble être le partisan zélé des Sectateurs vivans de cette doctrine, & craindre peu

l'animadverſion de ceux qui ne ſont plus dans le cas de lui répondre. Il annonce en effet, que *Solano* & *Nihell* n'ont traité cet article, que d'une maniere très-obſcure, & il fait l'éloge le plus pompeux de l'un de leurs ſucceſſeurs, à qui il attribue preſque toute la gloire de l'invention. J'avoue que *Solano* & *Nihell* ont décrit moins d'eſpéces de pouls, qu'on n'en trouve dans les nouveaux Ouvrages; mais ces deux Auteurs n'ont dit que ce qu'ils ont obſervé, ils l'ont dit clairement; il y a même apparence qu'ils ont dit tout ce qu'il y a de poſitif en ce genre : de ſorte qu'on peut croire qu'il y a peu de diſcernement dans le jugement du Médecin qui a fait cette critique.

Il y a de la juſtice à relever le mérite d'un contemporain; mais il

ne faut pas ravaler celui des Auteurs qui ont droit à notre reconnoiſſance.

Quoiqu'il en ſoit, je vois que l'expectative tant recommandée n'exiſte que dans les Livres : je ne vois autre choſe que des gens qui crient contre les remedes, & qui en donnent prodigieuſement. J'en vois qui ne purgent jamais, diſent-ils ; mais les bols, les potions, les mixtures, qu'ils ordonnent, font aller à la garderobe une vingtaine de fois par jour. Peut-on leurer ainſi le Public ? Mais revenons au fait.

§. CCLXXIX. Il paroît démontré que toute maladie a ſes phénomènes particuliers, qui tendent à débaraſſer le corps de l'hétérogène qui lui nuit, de l'embarras & de la gêne dans leſquels il ſe trouve.

Ces phénomènes ne ſont autre choſe que le mouvement libre & accéléré de la circulation, & une réaction plus forte des ſolides & des fluides, par leſquels la Nature s'efforce à broyer, atténuer, changer, évacuer, aſſimiler, les parties hétérogènes qui cauſent la maladie. Mais ce travail, ces efforts ſont ſouvent impuiſſans, par le nombre & l'eſpéce d'accidens étrangers qui arrivent dans la maladie. Ces accidens ſont dits *épiphénomènes*, & ce ſont ceux dont j'ai maintenant à parler, quant aux fiévres putrides : ils forment le premier membre de l'indication préſente.

§. CCLXXX. La plupart des épiphénomènes, dans les fiévres putrides, y ajoutent de la malignité; de ſorte que ceux dont il ne ſera pas fait mention dans cette

ſection, ſe trouveront décrits dans la ſuivante.

§. CCLXXXI. Les véritables obſtacles qui s'oppoſent dans les fiévres putrides à leurs criſes favorables, ſont, 1°. la violence de la fiévre; 2°. l'éréthiſme conſidérable; 3°. la foibleſſe du malade & du pouls; 4°. des évacuations trop grandes ou de mauvaiſe qualité; 5°. l'affection ſoporeuſe, 6°. la tenſion & le météoriſme du ventre; 7°. la ſuppreſſion des évacuations, &c. &c.

§. CCLXXII. La fiévre violente trouble entierement l'économie animale; le ſang pouſſé avec rapidité vers les parties parenchymateuſes, ou dans les tuyaux capillaires, force ſes digues naturelles, & il produit des engorgemens inflammatoires, des ruptures de vaiſſeaux,

ſeaux. Les ſécrétions ſont interrompues, & celle des eſprits animaux ſe trouve alors tellement dérangée, que le délire, le tranſport, les convulſions, &c. s'enſuivent. Il faut examiner avec attention quelle eſt la cauſe de cette violence. Si c'eſt la pléthore, on inſiſte beaucoup ſur les ſaignées du bras & du pied. (*Voyez* la premiere indication.) & ſur les boiſſons délayantes & tempérantes. Si elle eſt l'effet du bouillonnement des liqueurs, ſans ſe déſiſter de la ſaignée, il faut du moins épargner le ſang, & avoir recours aux remedes anodins & calmans, propres à tempérer cette effervefcence. Le camphre eſt le meilleur moyen qu'on puiſſe alors employer; on le donnera comme il a été dit aux Paragr. CCLVIII & CCLIX. Au reſte, juſqu'à l'état de la maladie,

la fiévre eſt ordinairement violente, & on ne doit pas attendre des criſes avant ce terme; ainſi il faut conſidérer le temps où l'accident arrive, pour diriger les moyens; car dans les commencemens on travaille à modérer l'ardeur de la fiévre par des moyens plus forts, afin de donner à la nature la facilité de faire la coction; & après l'état, on doit être circonſpect ſur les ſaignées.

§. CCLXXXIII. L'éréthiſme conſidérable, ſe connoît par la chaleur mordicante; par la ſéchereſſe de la peau, de la langue, & de la bouche; par les ſoubreſaults fréquents; par le pouls dur & ſerré; par le défaut d'évacuations en tout genre. Il eſt toujours cauſé par l'acrimonie des humeurs, qui agit ſur les ſolides, de maniere à les criſper, les reſſerrer, & produire

des douleurs violentes. Les tuyaux excréteurs étant ainſi rétrecis, les diverſes ſecrétions & excrétions ſont empêchées, & la putridité fait d'autant plus de ravages, que les liqueurs qui en ſont le plus ſuſceptibles, ne peuvent être évacuées. Dans ce cas, il faut s'abſtenir de tout remede ſtimulant; les laxatifs augmentent ordinairement l'éréthiſme: au contraire, les délayans, la boiſſon abondante, les lavemens émolliens, le camphre allié au nitre, & répété pluſieurs fois dans la journée, relâchent, détendent les parties, & diminuent cet état d'éréthiſme.

§. CCLXXXIV. La foibleſſe du pouls & des malades dans le commencement de la maladie peuvent en impoſer; parce que ſouvent le pouls n'étant pas développé, il

paroît être foible, ou parce qu'il y a de la malignité. Si l'on se rappelle les signes pathognomoniques décrits au Paragraphe CCXIV, & qu'on n'en voie point d'autres, on pourra être rassuré sur la malignité, jusqu'à un certain point; on le sera davantage, si les symptômes que je décrirai dans les deux Sections suivantes, ne se font pas appercevoir. Au reste, la saignée développe bientôt le pouls, dans les fiévres putrides simples ; au lieu que dans les malignes, elle l'affoiblit.

§. CCLXXXV. Mais lorsque le pouls est misérable, & que les forces languissent dans l'état de la maladie, la nature paroît insuffisante pour faire la coction de l'humeur morbifique, & alors elle a besoin de secours. C'est certainement le cas d'employer le quinquina,

qui, comme je l'ai dit au Paragraphe CCLVI, ranime l'oſcillation & le jeu des vaiſſeaux, & agit d'ailleurs par ſa qualité antiſeptique. On le fait prendre en décoction trois ou quatre fois dans le jour, depuis une demi-once juſqu'à une once ſur la doſe entiere à prendre. Le camphre & les cordiaux ne ſont pas moins utiles dans cet état; & lorſqu'on a beſoin d'évacuations, comme cela eſt ordinaire, on peut mettre ſur quatre onces d'eau de méliſſe ſimple diſtillée, un grain de tartre ſtibié, & donner ces remedes par cuillerées aux malades. Au reſte, les alkalis volatils & les teintures ou mixtures, décrites aux Paragraphes CCLXI & ſuivans, ſont ici très-utiles.

§. CCLXXXVI. Des évacuations trop conſidérables ou de mauvaiſe qualité. Dans le premier cas

elles abattent les ſorces, & produiſent l'effet dont je viens de parler au Paragraphe précédent. Dans le ſecond, elles annoncent le mauvais état des humeurs, & que les criſes favorables ſont éloignées. J'ai dit au Paragraphe CCLVI, combien le quinquina eſt utile pour changer la mauvaiſe qualité des déjections. Il faut donc en faire uſage dans cette circonſtance, de la même maniere, & même à plus forte doſe, que ci-deſſus.

§. CCLXXXVII. Les affections ſoporeuſes ſont l'effet de l'éréthiſme & de l'engorgement : rien n'eſt plus preſſant que de les faire ceſſer, ſinon les dépôts dans la tête s'enſuivent, & il n'y a plus de moyen de guériſon. Dans le commencement & dans le temps de l'augmentation de la maladie, les ſaignées ſont ſou-

vent ſuffiſantes pour faire ceſſer cet accident; mais après l'état, elles ſont moins utiles. Au reſte, le pouls décide dans tous les temps, ſur leur uſage. Mais un moyen très-efficace, généralement reconnu & employé, c'eſt l'application des véſicatoires, ou aux jambes, ou aux cuiſſes, ou à la nuque. L'action de ce topique réveille l'oſcillation des vaiſſeaux, & produit très-ſouvent une revulſion favorable. Il eſt rare que dans les fiévres putrides on ne ſe trouve pas dans le cas d'en faire uſage, & je croirois même qu'il ſeroit prudent, après l'application des remedes généraux, de faire celle-ci. Il eſt cependant quelques circonſtances où on doit le différer, telles que celles où il y a beaucoup d'inflammation, & où la fiévre eſt très-violente.

§. CCLXXXVIII. Pour obtenir un bon effet de ce remede, il faut entretenir la suppuration qu'il a commencée : on panse le plus souvent les plaies avec du digestif animé de quelques grains de poudre de cantharides, comme par exemple douze grains sur quatre onces d'onguent. Il est quelque cas où le beurre frais suffit, & où même on doit s'en contenter, tels que ceux de la douleur véhémente, ou du grand éréthisme.

§. CCLXXXIX La tension & le météorisme du ventre. Le premier accident est plus dangereux que l'autre. Il annonce une disposition inflammatoire, qui fait une complication très-grave. Les évacuations sont alors supprimées, & il n'y a pas moyen de les provoquer par les remedes laxatifs, qui aug-

menteroient encore l'accident. Il faut donc alors ſuſpendre tout médicament actif, faire boire copieuſement, ſur-tout des délayans nitrés, donner beaucoup de lavemens. Mais la ſaignée eſt toujours indiquée juſqu'à l'état de la maladie, & quelquefois même après ce temps. Quant au météoriſme, qui arrive preſque toujours, plutôt ou plus tard, il paroît être l'effet de la putridité; l'air ſe dégage des matieres, & ſe développe dans les inteſtins, dont le ton eſt alors affoibli : cette diſtenſion qu'il cauſe, empêche les évacuations, ou s'il y en a, les matieres ſont ordinairement ſéreuſes. Le météoriſme eſt ſouvent auſſi accompagné de tenſion, & alors l'état ſe rapproche du précédent. Mais lorſque le ventre eſt mollet, & qu'il n'y a aucun ſigne d'inflammation,

il faut insister sur l'usage de la boisson émétisée, donner du quinquina, & appliquer des fomentations un peu aromatiques sur le bas-ventre.

§. CCXC. La suppression des évacuations est un des accidens le plus fâcheux; les matieres putrides font des ravages étonnans, & c'en est bientôt fait des malades, si on ne rappelle les déjections. Mais il faut considérer les causes de cette suppression, & le temps de la maladie où elle a lieu. Dans les commencemens, comme l'érétisme est considérable, il n'est pas rare qu'il n'y ait point d'évacuations. Les moyens que j'ai indiqués au Paragr. CCLXXXIII sont ceux qu'il faut employer alors; mais après l'état, cet érétisme céde plus difficilement, & la suppression est plus dangéreuse. Le quinquina est utile dans le cas où

l'inertie eſt la cauſe de cet accident. On doit, dans l'une & l'autre circonſtance, donner beaucoup de lavemens, & faire boire abondamment. Dans le grand éréthiſme, on s'abſtient des remedes évacuans, & dans le ſecond cas on les réitere.

§. CCXCI. Le ſecond membre de l'indication préſente conſiſte à favoriſer l'effort de la nature, pour l'expulſion de l'humeur morbifique. On favoriſe l'effort de la nature, lorſqu'on écarte tous les obſtacles qui s'oppoſent à ſa fin, lorſqu'on l'aide dans ſon travail, & qu'on ne trouble point indiſcrétement ſes opérations. Je viens de faire voir quels ſont les obſtacles qui dérangent ſa marche. Il ne reſte donc plus à parler ici que de la maniere dont elle opere pour la guériſon, & à faire connoître les inconvé-

niens qui résultent d'un traitement peu méthodique, qui empêche ses effets salutaires.

§. CCXCII. L'expulsion, l'assimilation, ou le changement de l'humeur morbifique, sont les effets ordinaires du travail de la nature dans les maladies aigues. C'est par le moyen de la fiévre qu'elle parvient à ce but, & elle y emploie souvent plus ou moins de temps, selon la nature de l'humeur qu'elle a à dompter, & selon les obstacles qu'elle rencontre. L'observation nous a appris quelles sont les crises favorables qu'elle procure dans les différentes maladies, quels sont les signes qui les annoncent, & quel est le temps à-peu-près où elles arrivent. Ainsi, l'on sait que la pleurésie ou la péripneumonie se jugent le quatre par la résolution, & qu'a-

lors la ſueur & une expectoration abondantes ſurviennent, &c. Que ſi la réſolution n'arrive pas à ce terme, la ſuppuration s'établit, &c.

On ſait quelle eſt la marche invariable de la petite vérole, de la rougeole, &c. &c. Enfin, que les fiévres putrides ſe terminent par des évacuations bilieuſes, par des ſueurs abondantes, des dépots extérieurs, des urines copieuſes, &c. &c. dans des jours marqués, & que toutes les criſes ſont plus ou moins ſenſiblement annoncées.

§. CCXCIII. Ce ſeroit en vain qu'on voudroit, dans la plupart des maladies aigues, provoquer l'expulſion de l'humeur morbifique, avant que la fiévre ait produit ſon effet ſur ſur elle. C'eſt pourquoi, lorſque dans certaines maladies, on a trop promptement & trop ſouvent purgé,

il reſte une fiévre lente, & des maux chroniques, qui dépendent du mauvais traitement. Il ſemble au contraire que cette humeur a beſoin d'une coction pour pouvoir être évacuée, & être rendue propre à paſſer par les différens émonctoires. Mais pour que cette coction ait lieu, il faut que les phénomenes de la fiévre ne ſoient point troublés, & c'eſt ce qui arrive, lorſque la vélocité de la circulation n'eſt ni trop grande, ni trop affoiblie; lorſqu'il ne ſe rencontre point d'accidens graves, tels que ceux qui ſont décrits au Paragr. CCLXXXI & ſemblables. Tout l'art conſiſte donc dans ce cas à connoître ſi la fiévre eſt telle qu'elle doit être, à ranimer ou affoiblir ſon action, & à écarter les épiphénomènes. Si la fiévre eſt telle qu'elle doit être, on doit reſter dans l'ex-

pectative : mais se trouve-t'on jamais dans ce cas ? Oui, sans doute, dans les synoques simples. Cependant on pourroit dire que ce juste milieu est très-rare, & qu'en conséquence on a toujours quelques remedes à employer. Quant aux fiévres putrides, & sur-tout celles des Gens de Guerre, jamais on ne resteroit, sans danger, dans cette expectative ; mais il faut du moins avoir égard aux principes que j'établis ici, & la conduite du Médecin doit aller de concert avec celle de la nature. Or, la plupart des moyens que j'ai conseillés, & dont j'ai fixé l'application, remplissent ces vues. Pour écarter les épiphénomènes, j'ai proposé l'évacuation des premieres voies, les saignées & les boissons tempérantes nitrées dans les commencemens de la maladie. J'ai indiqué les remedes les plus con-

venables pour arrèter les progrés de la putréfaction ; j'ai fait voir quels ſont les accidens auxquels il faut un prompt ſecours ; enfin, j'ai conduit mon malade dans les différens périodes, d'une maniere qui ne puiſſe pas troubler, ni empêcher la coction ; & en parlant des criſes, j'ai tâché de montrer quelles ſont celles qu'il eſt eſſentiel d'arrêter ou de changer. Voyons maintenant quelle eſt cette coction de l'humeur morbifique qui conduit à la guériſon.

§. CCXCIV. L'ordre des ſecrétions, dans l'économie animale, préſente divers tuyaux abouchés les uns aux autres, & dont chacun eſt propre à contenir ou recevoir diverſes liqueurs. C'eſt de la maſſe générale que ſe ſéparent les humeurs particulieres, & elles enfilent cha-

cune la route qui leur eſt preſcrite par les loix de la nature, la graiſſe dans l'état ſain, n'entre point dans les tuyaux deſtinés à la lymphe, ni celle-ci dans les tuyaux de celle-là. Je ſuppoſe donc un ferment putride, une matiere hétérogène, confondue dans la maſſe générale. Je vois d'abord deux effets : le premier eſt d'infecter cette maſſe ; chaque humeur qui doit en être ſéparée, en retient le caractere ; d'où il réſulte que les diverſes ſecrétions & excrétions changent de nature ; mais ce ferment, cet hétérogène n'étant point propre à paſſer par toutes les filieres deſtinées à ces humeurs, il en reſte une très-grande partie dans la maſſe, & la fiévre s'allume en raiſon des qualités plus ou moins nuiſibles de cet agent. Cette fiévre, en augmentant l'oſcillation des vaiſſeaux, briſe, atténue, enveloppe le

ferment nuiſible, & elle le change enfin en une matiere qui puiſſe paſſer par les différentes routes ouvertes aux ſecrétions, & aux excrétions : voilà la coction. S'il arrive des accidens, c'eſt parce qu'elle eſt troublée de pluſieurs manieres. En effet, la trop grande violence de la fiévre produira des engorgemens, & des dépôts nuiſibles ; s'il n'y a pas aſſez de fiévre, la coction ne pourra ſe faire, & le ferment produira tous les ravages poſſibles. Si les évacuations ſont ſuſpendues après l'état de la maladie, il réſultera que les humeurs infectées croupiront, ſe pourriront, cauſeront la gangrene, &c. Si pendant le cours de la maladie on n'a pas attention de corriger par des antiſeptiques la mauvaiſe qualité de ces humeurs putreſcentes, toute la maſſe prendra la même nature ; ſi enfin la quantité de l'humeur

morbifique est trop considérable, ou sa qualité trop nuisible, il résultera que les forces de la nature & de l'art ne suffiront pas pour opérer sa destruction.

§. CCXCV. Lorsque la coction est faite, les crises arrivent, & elles sont annoncées par un certain trouble, qui n'est que l'effet d'un effort de la nature, pour l'expulsion de l'humeur cuite. *V.* le Parag. CCLXXVII. Il survient des évacuations, qui lorsque toute l'humeur a subi ce degré de coction, jugent la maladie. On voit en effet par le changement de nature dans les évacuations, & par le soulagement du malade, qu'elles sont salutaires. Les selles deviennent moins fétides; elles commencent à jaunir, puis sont tout-à-fait jaunes. La sueur abondante n'a plus la même odeur, les urines sont

chargées, & ont un ſédiment maqueux, qui ne pue pas, &c.

§. CCXCVI. Mais il faut convenir que la plupart des criſes ne terminent pas toujours la maladie: elles ſont partiales, de maniere que l'humeur qui a été briſée le plûtot ſortira dans le premier ſeptenaire, & enſuite, celle qui reſte ſubira une nouvelle coction, juſqu'à ce qu'elle ſoit en état d'être évacuée. J'ai donné au Paragraphe CCXX une obſervation frappante de ces criſes partiales, & j'ai fait voir toutes les voies que la nature choiſit pour les opérer.

§. CCXCVII. Tous les moyens que j'ai indiqués dans les cinq indications que j'ai dit qu'on avoit à remplir dans le traitement des fiévres putrides, concourent à favoriſer la coction. On aide la nature

dans les crises, lorsqu'on voit qu'elle est insuffisante. C'est ainsi par exemple, que lorsque la crise se fait décidément par les selles, on donne des lavemens, & quelques minoratifs légers, pour hâter cet évenement salutaire.

§. CCXCVIII. Mais il est contre la saine pratique de ne point avoir égard aux jours critiques; de se méprendre aux accidens qui annoncent les crises; & enfin, d'empêcher, par un remede donné indiscrétement, celle qui commençoit à avoir lieu. Le moindre mal qui puisse résulter de cette conduite, c'est que la maladie est plus longue, & qu'il reste souvent des maux chroniques.

§. CCXCIX. Je n'entrerai pas ici dans de plus longs détails, parce que dans la Section suivante j'aurai occasion de parler de la maniere

dont il faut ſe conduire dans le traitement des diverſes terminaiſons critiques, dont je n'ai pas fait mention dans celle-ci.

PREMIER COROLLAIRE.

Réflexions ſur quelques points concernant la cure des Fiévres putrides.

§. CCC. JE n'ai parlé dans la Section précédente, que des fiévres ſimplement putrides, & qui ne préſentent aucun ſymptôme de malignité: je me ſuis étendu ſur la marche conſtante de la nature, parce que c'eſt dans ces fiévres qu'on la reconnoît le mieux.

§. CCCI. J'ai appliqué la cure indiſtinctement aux rémittentes & aux continues putrides, parce qu'en effet les unes & les autres ont le

même caractere, les mêmes terminaisons, & parcourent les mêmes périodes. Il faut pourtant les distinguer quant à la violence, les continues étant plus vives. La rémittente est marquée par des paroxismes réglés, & elle a cet avantage, que presque tous les jours, il se fait une espéce de crise, qui enleve au moins une légere portion de l'humeur morbifique. Elle a plus de propension aussi à se changer en intermittente.

§. CCCII. Jamais l'une & l'autre espéce ne dégénérent en intermittente, ou en une autre maladie, que lorsque la coction & les crises n'ont pas été parfaites; jamais elle ne se changent en malignes, que parce que le ferment putride est très-considérable, ou parce que le traitement est mauvais.

§. CCCIII. Je ne puis approu-

ver la quantité de bouillons qu'on donne aux malades, & je désirerois qu'on s'en abstint, même tout-à-fait, pour les raisons que j'ai déja détaillées ailleurs. Je préfere pour la nourriture des malades les crêmes d'orge & de gruau, parce qu'elles sont moins sujettes à se corrompre, que le suc des viandes.

§. CCCIV. Je crois devoir avertir ici que l'on fait abus du lit pour les fiévreux, & qu'il seroit beaucoup plus utile de les lever souvent. La chaleur du lit augmente la fiévre, & elle provoque trop souvent la sueur. *Sydenham* est de cet avis.

§. CCCV. Je crois aussi que l'on échauffe beaucoup trop les endroits où sont les malades. Rien n'est plus capable de donner une nouvelle force à des fermens putrides, que la chaleur & les lieux renfermés.

renfermés. Je préférerois que les malades fussent dans un lieu plus froid que chaud.

§. CCCVI. Quand les fiévres putrides sont sur leur fin, il faut bien se donner de garde de laisser les malades dans le même lieu où ils ont été traités ; car le mauvais air pourroit occasionner des rechutes. Il faut les préserver de l'humidité ; car il est constant qu'elle fait renaître la maladie. *Voyez* l'exemple cité au Paragraphe LXII.

§. CCCVII. Les digestions sont long-temps languissantes après cette maladie. Je crois qu'il seroit à propos de faire prendre aux convalescens des amers, & sur-tout le quinquina, pendant quelque temps, comme j'ai conseillé de le faire après les fiévres intermittentes. *Voyez* le Paragraphe CVIII.

§. CCCVIII. Les premiers ali-

mens doivent être très-légers, & l'on doit s'abtenir pendant quelque temps de toute eſpéce de viande. Le vin eſt une boiſſon admirable pendant la convaleſcence.

§. CCCIX. Quand on pourra ſe procurer de la petite bierre, dans le cours de cette maladie, elle ſervira de boiſſon, & remplira à merveille les mêmes indications que celles que j'ai propoſées.

COROLLAIRE II.

Application de la cure ci-deſſus aux Gens de Guerre.

§. CCCX. ON peut conſulter les Parag. CLXI, CLXII, CLXIII, de la Section III du ſecond article, & l'on verra que le traitement des Gens de Guerre ne peut pas être le même que celui des autres individus. En

ſuppoſant en effet un Soldat dans toutes les poſitions qui ſont marquées dans ces Paragraphes, il paroît impoſſible qu'on ſuive aſſez exactement ſa maladie, pour ne pas commettre des erreurs ſur ſes temps & ſes criſes. On voit d'ailleurs qu'il eſt ſouvent dans des ſituations, même fâcheuſes, relativement à l'air.

§. CCCXI. Faut-il donc n'avoir aucun égard aux principes que j'ai déja établis pour le traitement des Soldats? Quelle eſt la méthode qu'on doit ſuivre à cet égard, voici ce que mon expérience m'a appris ſur ces deux objets.

§. CCCXII. J'ai traité des fiévres putrides dans les Hôpitaux, dans les Cantonnemens, dans les routes, dans les chambres particulieres en France, & à l'Armée; & j'en ai guéri un aſſez grand nombre,

Celles des Hôpitaux étoient, comme on peut bien l'imaginer, beaucoup plus tenaces & plus graves que les autres, ſur-tout à l'Armée; celles des routes étoient moins dangéreuſes, & elles ſe guériſſoient mieux que celles des chambres particulieres; enfin, celles des cantonnemens, à la fin de la campagne, étoient ſouvent auſſi mauvaiſes que celles des Hôpitaux.

§. CCCXIII. Après ces obſervations, auxquelles je ne devois pas tout-à-fait m'attendre, du moins pour les fiévres de route & des chambres particulieres, j'ai recherché avec attention quelles pouvoient être les raiſons de ces événemens biſarres : voici ce que j'ai remarqué.

§. CCCXIV. Dans les routes, le malade étoit conduit dans une voiture; mais quoique cahoté, il étoit

assez bien couvert, & il respiroit un air libre, qui lui faisoit un bien infini; la sueur, qui est si souvent excitée mal-à-propos dans les lits, n'avoit pas lieu; mais le malade n'étoit pas plutôt arrivé dans l'endroit où il devoit passer la nuit, qu'il se trouvoit plus mal: donc l'air libre, le mouvement & le défaut du lit lui étoient utiles. Les crises étoient à la vérité peu marquées, ou plutôt on ne pouvoit pas juger des jours où elles devoient arriver; cependant après l'état de la maladie, il survenoit des selles copieuses & de bonne qualité, quelquefois des dépots, quelques sueurs pendant la nuit: enfin la guérison étoit plus facile.

§. CCCXV. Dans les Cantonnemens, il ne jouissoit pas de cet air libre: il n'étoit pas cahoté; mais en revanche, il étoit souvent dans

un air étouffé, & dans des poëles (chambres qu'on nomme *Stuub*), où il régne une chaleur considérable: il étoit couché ordinairement dans un lit; la maladie étoit plus grave.

§. CCCXVI. Dans les chambres particulieres, soit à l'Armée, soit en France, le régime se rapprochoit davantage du Paragraphe précédent, & les malades étoient moins difficiles à guérir. Quant aux Hôpitaux, mes observations m'ont toujours montré qu'à raison du mauvais air, ils sont le lieu où l'on guérit le moins. Je crois avoir cela de commun avec tous les Gens de l'art qui ont servi dans les Armées & les Hôpitaux.

§. CCCXVII. Revenons maintenant à la maniere dont je les traitois. J'ai toujours employé une méthode uniforme dans presque tous

ſes cas, & la voici en abrégé. Dans quelque poſition que fuſſent les malades, je les ſaignois plus ou moins, ſelon leurs forces, & la violence des accidens, en obſervant toutefois les régles preſcrites aux Paragraphes LX. & ſuivans. Je donnois enſuite l'émétique, & je le répétois ordinairement deux jours de ſuite, n'importe à quelle heure, & dans quel lieu, pourvu que les précautions marquées au Paragraphe XCVI, fuſſent gardées. Après ces premiers moyens, j'émétiſois toutes les boiſſons, comme il a été dit au Paragraphe CCXCVI, qui étoient ordinairement ou de l'eau panée, ou de la tiſanne de chiendent, rendues aigrelettes, avec ſuffiſante quantité d'eſprit de vitriol.

§. CCCVIII. Je n'ai pas été dans le cas d'appliquer des véſicatoires

dans les routes; mais dans les Cantonnemens, dans les Quartiers, & sur-tout à l'Hôpital, ils devenoient souvent nécessaires. J'ai rarement employé le quinquina hors des Hôpitaux, excepté au moment de la convalescence. J'ai donné du camphre dans les cas où je craignois les mouvemens convulsifs; du nitre dans toutes les boissons. J'ai souvent été obligé de faire prendre de la confection alkermès, où hyacinthe, dans les routes : voilà tout mon traitement.

§. CCCXIX. Cependant les crises avoient toujours lieu, hors dans les Hôpitaux, où elles étoient le plus souvent empêchées : il est vrai qu'elles se faisoient dans les routes, presqu'entierement par la voie des selles, & que les sueurs ne soulageoient gueres. Les maladies duroient qua-

torze ou vingt-un jours, comme par-tout ailleurs ; les rechutes étoient plus fréquentes dans les Hôpitaux, ensuite dans les Cantonnemens ; les malades se rétablissoient mieux au milieu des routes & des retraites, que dans les autres positions.

§. CCCXX. Je résume donc que le traitement ci-dessus, qui fait la base de celui qui est indiqué dans la Section précédente, n'est point contraire aux crises ; que les Hôpitaux, les lieux chauds & renfermés sont les plus grands obstacles qu'elles puissent rencontrer, & qu'au contraire l'air libre, le mouvement, sont très-salutaires dans ces maladies.



SECTION II.

Des Fiévres rémittentes & continues putrides malignes.

§. CCCXXI. Cette espéce de fiévre est plus commune que l'autre parmi les Gens de Guerre, parce que la plupart des circonstances aggravent leurs maladies, sur-tout pendant la Guerre, de sorte que les putrides simples deviennent facilement malignes.

§. CCCXXII. Si aux symptômes de putridité, décrits dans la Section précédente, au Paragraphe CCXIV, se joignent la prostration des forces, un poulx foible, & nullement développé, un abattement extrême, & une anxiété vers la région de l'estomac : on pourra caractériser la

maladie, de fiévre putride maligne.

§. CCCXXIII. Les Auteurs ont décrits plusieurs espéces de fiévres malignes, qui se rapportent à celle-ci, & dont les accidens variés font la seule distinction. Ainsi, pour éviter des détails inutiles, je parlerai ici des principales, après avoir fait l'énumération des symptômes ordinaires dans toutes. La cardialgie, le délire, le transport, l'agitation, la soif extrême, la confusion dans les idées, la chaleur âcre & mordante, l'assoupissement, les exanthémes, les convulsions, les syncopes, l'insomnie, les douleurs de tête violentes, les urines de diverses couleurs, le ventre tendu, douloureux & météorisé, la suppression des évacuations, des matieres crues, la dyssenterie, des hémorrhagies, les déjections involontaires, le *cholera*, ou trousse-galant, les pal-

pitations de cœur, des ſueurs énormes, des dépôts gangreneux, des parotides, des vers, le ſang diſſout, &c. ſont les accidens qui ſe réuniſſent ordinairement au caractere de malignité déſigné dans le Paragraphe précédent, & joint à celui de putridité décrit au Paragraphe CCXIV.

§. CCCXXIV. La plupart des fiévres obſervées par les Médecins des Armées, telles que celles des Camps, *Caſtrenſis*; celles d'Hôpital ou des Priſons, *febris Carcerum vel noſocomiorum*, *&c.* ſont d'abord malignes, & on y obſerve les caracteres eſſentiels dont j'ai parlé aux Paragraphes CCCXXI & CCXIV, ainſi que pluſieurs des accidens ci-deſſus. On verra dans la Section ſuivante quelle eſt la différence de ces fiévres, avec celles qui ſont eſſentiellement malignes.

§. CCCXXV. La fiévre rémittente des Camps, décrite par *Pringle*, devient souvent maligne, parce que l'épidémie étant considérable, on a à craindre les influences de l'air; & parce que la disposition des sujets est plus mauvaise à la fin de la Campagne, ou enfin parce que le mauvais traitement la fait dégénérer.

§. CCCXXVI. Si cette fiévre commence par être maligne, elle se rapporte, selon *Pringle*, a la fiévre de *Hongrie, morbus Hungaricus*, qu'il soupçonne être un composé de la fiévre putride bilieuse des Camps, & de celle des Prisons ou des Hôpitaux.

§. CCCXXVII. Pour mettre de l'ordre dans cet exposé, je vais rapporter ici les Rélations qui nous ont été transmises sur les différentes épidémies de ces fiévres. On peut

voir celle de la rémittente putride, bilieuse, dans les Paragr. CCVII, CCVIII, CCIX & CCXL : c'est de M. *Pringle* que je l'ai empruntée.

§. CCCXXVIII. La fiévre bilieuse ou putride des pays bas & marécageux, *Pringle*, *Malad. des Armées*, *tom.* 1, *pag.* 260 & 314, est le plus souvent rémittente dans le commencement ; mais vers la fin, elle se change en tierce intermittente, sur-tout lorsque les approches de l'hyver font diminuer la putridité. Elle se déclare rarement par le froid, plus ordinairement par une grande douleur de tête, une chaleur brûlante, une soif excessive, une grande lassitude, des douleurs dans les lombes, de l'anxiété, de la cardialgie, de la syncope, un vomissement de bile verte ou jaune, & fétide. Le pouls est petit, mais il

augmente par la ſaignée. La cephalalgie étoit quelquefois ſi violente & ſi ſoudaine, que les malades couroient par les champs; mais lorſque la rémiſſion arrivoit, ces accidens diminuoient avec la ſueur. D'autres dans le paroxiſme avoient un délire ſi grand, qu'ils ſe jettoient à bas de leur voiture, en paſſant la riviere à la nage, pour arriver à l'Hôpital. Pluſieurs rendoient la bile par haut & bas; quelques-uns rendoient des vers. Les ſueurs étoient très-fétides & cadavereuſes; il y avoit des taches pétéchiales ſur les corps morts. Le pouls étoit régulier juſqu'à l'agonie. Quand la ſueur critique arrivoit le neuviéme jour, la maladie ſe changeoit en fiévre tierce; quand la diarrhée critique venoit au bout de trois ſemaines, la fiévre quotidienne ſurvenoit. Cette fiévre avoit

lieu dans les mois de Juillet & d'Août, & elle étoit entretenue par les exhalaiſons putrides que l'humidité, jointe à la chaleur, développoit.

§. CCCXXIX. La fiévre des Priſons ou d'Hôpitaux, obſervée par *Pringle* & *Huxman*, ſuit la marche ci-après : le malade éprouve dans le commencement un friſſon & une chaleur qui ſe ſuccedent, du dégoût ; & ces accidens augmentent pendant la nuit, à l'exception du friſſon. La chaleur eſt conſidérable ; le ſommeil interrompu, & peu profitable ; il y a un travail & une confuſion ſinguliere dans les idées ; peu ou point de ſoif ; le pouls eſt fréquent ; il y a de l'agitation : ſi l'on ſaigne dans cet état, le pouls s'affoiblit, & le délire ſurvient ; enſuite la laſſitude eſt conſidérable, il y a des nauſées, de la douleur, au dos

& à la tête ; la confuſion des idées augmente ; l'abattement des forces & de l'ame ſuccede ; le pouls devient fréquent & plein ; ſi cependant on ſaigne dans ce moment, il augmente en vîteſſe, devient très-petit, & le délire ſurvient. Le ſang eſt toujours épais ; les urines ſont tantôt troubles, tantôt claires ; quand la maladie tourne bien, elles ſont épaiſſes & très-bourbeuſes. Le froid produit une diarrhée très-dangereuſe. Les déjections ſont crues, ichoreuſes, putrides. La chaleur de la peau eſt âcre & mordante ; ſa ſécheresſe eſt très-grande ; & quand il y a de la ſueur, elle eſt très-fétide. La bouche eſt fort mauvaiſe ; le malade ſe dégoûte lui-même de ſon odeur ; la langue eſt ſéche, en maniere de cuiller, jaune, verdâtre, &c.

§. CCCXXX. Quant à la fiévre de Hongrie, j'avouerai qu'on ne peut guères en déterminer la marche, par les descriptions différéntes des Auteurs. Commençons d'abord par celle de Thomas *Jordan*, *De pestis phenomenis*, *tr.* I. *cap.* 19.

» A trois ou quatre heures après » midi, cette maladie commençoit » par un leger frisson, ou plutôt » par du froid & du tremblement. » Un quart-d'heure après la chaleur » arrivoit, & ne quittoit plus les » malades. Ils se plaignoient sur- » tout de maux de tête, & ils por- » toient la main au cartilage » xiphoïde, pour montrer qu'ils » souffroient à cet endroit. On y » sentoit une certaine dureté & de » la rénitence ; ils ne pouvoient » souffrir qu'on y touchât. Dès les » premiers jours, ils avoient une

» ſoif conſidérable ; le ſecond, ou
» le troiſiéme au plus tard, le délire
» ſurvenoit, & duroit aſſez long-
» temps. Les redoublemens arri-
» voient vers le ſoir, & les accidens
» augmentoient pendant la nuit. La
» langue étoit aride, les lévres ger-
» cées ; quelques-uns cracherent du
» ſang ; d'autres eurent des criſes
» favorables par les ſelles. Pluſieurs
» ou preſque tous eurent des fluxions
» aux oreilles, & de la ſurdité, ce
» qui étoit un ſigne favorable. Il y
» en eut beaucoup qui eurent des
» parotides. Ceux à qui il ſurvint
» des tubercules au haut du pied,
» où la gangrêne ſurvenoit, pé-
» rirent. Les uns guériſſoient le
» quatorze, & d'autres le vingt ;
» Tous ceux qui burent du vin,
» ne rechapperent pas.

Traduct. libre tirée de *Sennert*.

M. *Pringle* lui attribue les sympt-
» tômes suivans : » Un mal d'esto-
» mac, une douleur, & une dureté
» autour de la région épygastrique,
» une grande soif dès le commen-
» cement, la langue séche, un mal
» de tête violent, auquel le délire
» succede ; à ces accidens se joi-
» gniront presque toujours des ta-
» ches pétéchiales, des pustules. La
» maladie étoit contagieuse & mor-
» telle ; elle duroit quatorze ou vingt
» jours. tom. I. pag. 291.

§. CCCXXXI. Voyons main-
tenant comment s'exprime M. *Sau-
vages*, dans sa description tirée des
Consultations de *Boerhaave*. » Il y
» a une petite fiévre, *febricula*, qui
» abat tout à coup les forces, sans
» apparence d'aucun mauvais signe ;
» la chaleur est infiniment plus douce

» (que dans les autres malignes) » ſouvent à peine ſenſible ; les extré- » mités ſont froides ; la reſpiration » gênée & douloureuſe ; le pouls » très-fréquent, ſi foible qu'on peut » à peine le ſentir ; très-inégal, & » s'échappant ſouvent ; l'urine n'eſt » point rouge, mais le plus com- » munément elle eſt laiteuſe, trou- » ble ſans ſédiment, enfin, très- » variable. La ſoif eſt ſouvent peu » conſidérable ; la bouche, la lan- » gue & le goſier, éprouvent une » grande ſécheresſe ; le délire, les » angoiſſes, l'inquiétude, ſont moin- » dres que dans les autres mali- » gnes, &c. &c. » Enſuite il parle d'une autre eſpéce, qui eſt rémit- tente, & qu'il décrit après *Schenkius* & *Juncker*. » C'eſt une fiévre, dit-il, » aigue, maligne des Camps, qui » eſt le plus ſouvent épidémique,

» & attaque pendant l'été les Sol-
» dats qui ſont pléthoriques : elle
» commence par le friſſon & le mal
» de tête, que ſuivent de près la
» ſoif, & la chaleur conſidérable,
» une ardeur autour de la région du
» cœur; la ſécherеſſe & l'enflure de
» la langue & de la bouche, ſouvent
» de l'inflammation au goſier. Le
» quatre ou le ſept le délire ſurvient;
» les yeux ſont étincelans, les vei-
» nes de la tête gonflées; le pa-
» roxiſme arrive toujours le ſoirs.
» Le pouls eſt plus fort que dans les
» autres malignes; les hémorrha-
» gies, les douleurs d'entrailles, le
» dégoût, les vomiſſemens, la dyſ-
» ſenterie, les parotides, la paraly-
» ſie, l'hémiplégie, accompagnent
» la maladie. »

§. CCCXXXII. Enfin, M. *Krisch*, qui a fait une Diſſertation *ex-*

professo ſur cette maladie, » dit
» qu'elle commence par le tremble-
» ment, enſuite vient une chaleur
» aride continuelle, mais un peu ré-
» mittente ; la proſtration générale
» s'accroît avec une anxiété vers la
» région épigaſtrique ; il y a des
» douleurs conſidérables à la tête,
» des redoublemens vers les ſoir,
» du délire ; l'urine eſt claire comme
» dans l'état naturel. Ce ſont là les
» ſymptômes généraux. Voici les
» particuliers : l'abattement eſt ſi
» conſidérable, que les malades ne
» peuvent ſe lever ou ſe remuer, ſans
» crainte de tomber en ſyncope ;
» les douleurs de tête ſont d'une
» violence extrême ; le pouls eſt plus
» fort que dans les autres malignes ;
» la chaleur plus grande que dans la
» pétéchiale ſimple, un dégoût gé-
» néral, des nauſées, de l'anxiété,

» & de la gêne au creux de l'eſto-
» mac ; une inſomnie preſque con-
» tinuelle, des exanthémes, le trois,
» quatre & ſept, ſur la poitrine &
» le col ; l'urine, naturelle, &c. &c.

§. CCCXXXIII. Doit-on rapporter toutes les fiévres que je viens de décrire à la putride maligne ? Peut-on tirer de grandes lumieres de ces deſcriptions ? Ont-elles beaucoup de rapport entr'elles ? Ce ſont les points que j'ai à diſcuter ici.

§. CCCXXXIV. On ne ſauroit nier que la fiévre des Pays bas ſoit putride, parce qu'on y rencontre des ſymptômes qui forment le caractere de putridité décrit au Paragraphe CCXIV ; elle eſt maligne, parce qu'on y voit la plupart de ceux qui ſont décrits aux Paragr. CCCXXII & CCCXXIII. Il en eſt de

de même de celle des Priſons ou d'Hôpitaux. Mais quant à la fiévre de Hongrie, diverſement traitée par les Auteurs, il ſembleroit qu'elle appartient plutôt aux fiévres eſſentiellement malignes, dont je parlerai ci-après. Au reſte, MM. *Pringle* & *Sauvages* la regardent comme très-rare ; je préſume que la plupart des Médecins ſe ſont copiés en la décrivant, ou qu'ils rapportent à la fiévre de Hongrie, dont on vit les premiers ravages en 1556, toutes les fiévres malignes qu'ils ont obſervées dans les Camps. M. *Pringle* paroît la ranger dans la claſſe des malignes putrides, en faiſant un composé de celle-là & de la rémittente putride.

§. CCCXXXV. Quoi qu'il en ſoit, toutes ces deſcriptions nous apprennent, (en les ſuppoſant exac-

tes) qu'il a régné en telle année, & en tel temps, une épidémie de fiévre maligne, ſoit putride ou non putride, qui a eu tels & tels ſymptômes, & que ſelon l'uniformité ou la différence de la marche de ces maladies, & de leurs ſymptômes, elles ont plus ou moins de rapport entr'elles. Mais les cauſes ſont les mêmes, & la préſence ou l'abſence de quelques-uns des accidens décrits au Paragraphe CCXXIII, change ſeulement le nom de la fiévre, mais il ne change rien à ſon caractere.

§. CCCXXXVI. Je ne ſerois pourtant pas éloigné de réduire toutes les fiévres ci-deſſus, même celle de Hongrie, dans la claſſe des putrides malignes, parce qu'il me ſemble que quoiqu'elles different entr'elles par l'intenſité putride, elles ont pour cauſe générale un

ferment ſeptique plus ou moins actif, qui produit divers accidens.

§. CCCXXXVII. En effet, elles régnent toutes dans les mêmes temps, & lorſque la putridité de l'air eſt à ſon plus haut point. Peut-être n'eſt-ce que la différence des lieux, & de la température de l'air, celle de la diſpoſition des ſujets, qui opérent les effets variés, par leſquels elles ſont diſtinguées. Il eſt certain que l'ouverture des cadavres préſente par-tout de la pourriture, & que lorſque la maladie tourne bien, les évacuations ſont de la même nature que celles des putrides ſimples.

§. CCCXXXVIII. Au reſte, en joignant ici mes propres obſervations, confirmées par celles de pluſieurs de mes Confreres, qui ont fait la Guerre derniere, je dirai que la fiévre d'Hôpital peut avoir une

extenſion plus grande, que celle dont il eſt parlé au Paragr. CCCXXIX, & que la putride ſimple, ſoit remittente, ſoit continue, devient très-facilement maligne par la contagion qui régne dans l'Hôpital; quoique la marche de la maladie ne ſoit pas toujours la même que celle qui eſt décrite à ce Paragraphe. J'ajouterai que le mauvais traitement produit ſouvent, & dans tous les lieux, le même effet; que les obſervations des Médecins célebres, ſont moins utiles, par le détail des épidémies qu'ils ont vues, que par les moyens qu'ils ont indiqués, & que leur propre expérience a confirmés efficaces contre ce genre de maladie; qu'enfin on n'en tirera jamais le fruit qu'on en doit eſpérer, ſi l'on ne déſigne les circonſtances, où les divers rémedes qu'ils ont employés

avec tant de ſuccès, doivent être mis en uſage.

§. CCCXXXIX. C'eſt d'après ces réflexions que j'ai cru devoir établir une ſeule eſpéce de fiévre putride, une ſeule de putride maligne, & une ſeule de maligne eſſentielle, en déſignant bien les caracteres de chacune. C'eſt par la même raiſon que j'ai poſé des principes ſur leſquels la cure peut être calquée dans tous les cas. Mais revenons à la fiévre putride maligne, dont il eſt ici queſtion.

§. CCCXL. Cauſes des putrides malignes : ſi l'on ſe rappelle ce qui a été dit aux Paragraphes XLIV & ſuivans, ce qui a été détaillé dans le Paragraphe CCXVIII, & qu'enſuite on ſuppoſe une qualité plus active, plus deſtructive dans les miaſmes, & une diſpoſition plus

mauvaiſe dans l'Homme de Guerre, on trouvera la cauſe de la malignité des fiévres putrides.

§. CCCXLI. Quoique j'aie déja détaillé les raiſons pour leſquelles les Gens de Guerre ſont ſi ſujets aux différentes maladies, je crois qu'il ne ſera pas inutile d'en faire ici une récapitulation ſommaire, où l'on verra facilement que c'eſt du concours des cauſes qui ont une action plus ou moins étendue ſur eux, que dépendent les épidémies plus ou moins meurtrieres, auxquelles leur état les expoſe.

§. CCCXLII. 1°. On peut, quant au régime, conſidérer l'Homme de Guerre, comme en faiſant abus, ſoit par néceſſité, ſoit par intempérance. Les chairs ſalées, crues ou mal cuites, un pain lourd,

mal cuit, fait avec de mauvaiſe farine, ou mêlé avec des matieres nuiſibles; la chair des animaux mal ſains, ou morts de maladies, des fruits crus ou pourris, des légumes & des herbes mal choiſies & virulentes, &c. ſont ſouvent ſon unique reſſource; voilà l'abus de néceſſité. La débauche du vin & des femmes, l'excès dans le manger; voilà l'abus d'intempérance. 2°. L'action de l'air produit ſur lui tous ſes effets nuiſibles. Ainſi, il eſt expoſé à l'alternative du froid & du chaud, qui ſupprime la tranſpiration; à l'une ou l'autre intempérie, qui congele les liqueurs, ou provoque des ſueurs exceſſives; à la différence des climats & des ſols, qui changent continuellement la diſpoſition des corps; à la contagion, à laquelle il eſt plus ſujet, vu ſes poſitions,

& le nombre d'occaſions où il ne peut l'éviter. 3°. Les travaux Militaires alterent la ſanté ; il eſſuie des fatigues exceſſives, ſouvent ſuivies d'une inaction dangereuſe ; la pluie, le vent, l'ardeur du ſoleil, les bivacs ; & il couche ſur la terre dans pluſieurs occaſions. 4°. Ses ſituations, qui dans les Camps ſont fréquemment nuiſibles, ne l'expoſent pas moins. Le voiſinage d'un champ de bataille, celui des marais, des étangs, infectent l'air. Le trop long ſéjour qu'il fait dans un même Camp, augmente encore la quantité des miaſmes. 5°. Par ſes imprudences il ſe procure des maladies : comme, par exemple, en s'endormant, & paſſant la nuit en plein air, lorſqu'il eſt échauffé, ou pris de vin ; en buvant de l'eau froide, lorſqu'il eſt en ſueur, &c. 6° Les différentes

affections de l'ame, n'y concourent pas moins; la peur, le chagrin, la maladie du Pays, ont ſur les corps une action d'autant plus vive, qu'ils ſont plus mal diſpoſés. 7°. On peut joindre à ces cauſes la diſette, la détreſſe où il ſe trouve dans les Villes bloquées & aſſiégées; où toutes les reſſources de la vie manquent, au point qu'on eſt obligé de faire manger au Soldat juſqu'aux animaux domeſtiques, les cuirs, toute eſpéce de grain; où l'air eſt empeſté. Enſuite la mal-propreté, la pourriture des vêtemens ſur le corps, les dangers des poëles, des Hôpitaux, &c. ſont autant d'occaſions propres à faire naître des maladies.

§. CCCXLIII. Quand une Armée aura eté plus expoſée à l'action de toutes ces cauſes, on aura lieu de s'attendre à voir régner

des maladies épidémiques & contagieuſes de toute eſpéce ; & par la raiſon inverſe, moins elle y aura été expoſée, moins il y aura de maladies. On peut lire en effet l'Hiſtoire de toutes les épidémies des Armées & des différens Pays, on verra que c'eſt le concours de quelques-unes, ou de toutes les cauſes ci-deſſus, qui les ont produites, & rendues plus ou moins deſtructives.

§. CCCXLIV. Il paroît démontré que dans les fiévres putrides malignes, le ferment putride a plus d'activité, & une qualité plus délétere que dans les putrides ſimples, & qu'il agit particuliérement ſur le genre nerveux, dont il dérange le mouvement & la texture ; de ſorte que la nature fait de vains efforts pour l'expulſion de l'humeur morbifique.

§. CCCXLV. Cette maladie s'étend ſouvent au-delà du troiſiéme ſeptenaire ; elle attaque de préférence les jeunes gens, les recrues, les libertins & les crapuleux. Elle n'a guères lieu que vers le mois de Juillet & d'Août ; les épidémies d'été étant très-rares, & même celles d'hiver. Cependant les putrides malignes ſe prolongerent après la Campagne de 1757, pendant cette derniere ſaiſon ; parce que les Troupes furent obligées deux fois de lever leurs Quartiers, de faire de longues courſes, & d'eſſuyer les plus grandes fatigues. La premiere épidémie n'étoit pas encore finie, lorſque l'Armée, commandée par M. le Maréchal de Richelieu, partit pour ſe rendre à Zell, où elle éprouva tout ce que l'intempérie de l'hiver a de cruel

pour des François, dans un Pays aussi froid. Cette course qui dura près d'un mois, occasionna beaucoup de maladies putrides, qui furent attribuées, pour la plus grande partie, à la mauvaise disposition de plusieurs de ceux qui la firent, à la chaleur des poëles, où les Soldats se renfermoient indiscrettement, & en grand nombre, après avoir été exposés au plus grand froid. Cette seconde épidémie duroit encore, quand la retraite d'Hannover arriva; de sorte qu'au printemps il régnoit des maladies putrides, par les mêmes causes que ci-dessus; mais elles devinrent alors plus inflammatoires; ce qui se rapporte avec les Observations de M. *Pringle*, qui dit que dans des circonstances à-peu-près semblables, l'inflammation & la putridité se

joignent, & que la maladie tient plus de l'une ou de l'autre, ſelon les temps & les cauſes. Je dois ajouter ici l'Hiſtoire abrégée d'une autre épidémie, qui ſe prolongea dans l'hiver, & qui m'a été communiquée par M. *Guilbert*, ancien Médecin des Armées, & Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, auſſi connu par la maniere diſtinguée, dont il a ſervi, que recommandable par ſes talens. En 1759, après une Campagne très-rude, pendant laquelle l'Armée de Soubiſe fut obligée de camper juſqu'au 11 Décembre, ils régna parmi les Troupes une épidémie de fiévres putrides malignes, que la conſtitution maligne & froide de l'air, & les travaux précédens avoient cauſées. Les malades arrivoient en foule à l'Hôpital de Caſſel; ils étoient,

même dès les premiers jours de la maladie, dans un accablement affreux; ils avoient le teint livide, les yeux enfoncés, presqu'éteints, & le tour de l'orbite d'une couleur verdâtre. La langue étoit chargée d'un limon de pareille couleur; ils avoient au creux de l'estomac un sentiment de douleur & de pésanteur; des nausées fréquentes, des vomissemens de bile verte, & ils rendoient souvent des vers: les hyppocondres étoient retirés en dedans; la fiévre, qui étoit médiocre chez presque tous, étoit en quelques-uns assez violente; ils avoient tous, dans les commencemens, du frisson & de la chaleur, alternativement. La respiration étoit presque toujours difficile; les sueurs fréquentes & collantes; le sommeil étoit inquiet & fatiguant; les soubresauts dans

les tendons arrivoient quelque temps avant les parotides, qu'ils préſageoient toujours. Les déjections étoient bilieuſes, vertes, vermineuſes, colliquatives. La maladie ſe terminoit le onze, &c. L'ouverture des cadavres préſenta l'eſtomac & les inteſtins farcis de vers, & marqués de taches gangreneuſes. Le foie, dans la plupart, étoit mol & volumineux; la véſicule du fiel remplie d'une bile liquide, & d'un verd tirant ſur le brun. La rate étoit quelquefois aſſez groſſe; le poumon affaiſſé; il y avoit en quelques endroits une matiere viſqueuſe, & un ichor ſanieux dans les véſicules de ce viſcere, &c. La peau étoit flagellée de diſtance à autre, de pluſieurs lignes d'un rouge foncé; quelquefois les cadavres étoient jaunes.

Cette maladie exigeoit peu de

ſaignées ; on appliquoit les véſicatoires dans l'état d'affaiſſement ; on donnoit l'émétique au commencement ; mais il falloit être circonſpect ſur la continuité de ce remede, parce que ſouvent il produiſoit trop d'évacuations. Les antiſeptiques acides & cordiaux, étoient les remedes héroïques. L'élixir de vitriol de *Minſicht* étoit ſuivi de très-bons effets. Les parotides ne venoient point à ſuppuration, & il falloit les ouvrir avec la pierre à cautère.

§. CCCXLVI. Comme le jugement de cette maladie eſt indéterminé, & qu'il dépend de la préſence ou de l'abſence d'une infinité d'accidens qui arrivent en différens temps, je me bornerai ici à un prognoſtic général, me réſervant à parler de toutes les terminaiſons importantes, lorſqu'il ſera queſtion

de la cure. Il faut donc ſe rappeller quel eſt le caractere eſſentiel de la fiévre putride maligne ; *voyez* le Paragraphe CCCXXII ; quels ſont les accidens dont elle eſt accompagnée, *voyez* le Paragr. CCCXXIII ; enſuite ne pas perdre de vue tout ce qui a été dit dans la Section précédente, relativement au travail de la nature, à la coction, aux criſes, &c. & l'on pourra avoir une idée juſte ſur la maniere de former le prognoſtic, & de procéder à la cure.

§. CCCXLVII. Prognoſtic : plus la proſtration des forces eſt grande, plus il y a de danger, & *vice versâ ;* moins il y a d'accidens du nombre de ceux qui ſont décrits au Paragraphe CCCXXIII, moins auſſi la maladie eſt grave. Ceux qui ſont frappés de la peur de la mort, ou qui ont de violens chagrins,

laiſſent peu d'eſpoir ; il en eſt de même des ſcorbutiques, & des vérolés. Ceux qui ont la langue tremblante, la vue obſcurcie, la déglutition difficile, des aphtes livides, ſont encore dans un grand péril, ou éprouveront une maladie longue. Les exanthémes, qui après avoir paru, rentrent ſubitement, annoncent quelqu'orage prochain. La ſuppreſſion des évacuations, le ventre dur & tendu ; la dyſſenterie, les déjections noires, fétides, & involontaires ; les hémorrhagies, qui laiſſent échapper un ſang diſſout & de couleur verdâtre, les ſyncopes fréquentes, les convulſions, le hoquet, ſont les ſymptômes les plus dangereux ; & lorſque les malades cherchent des flocons, qu'ils attirent & ſerrent leurs draps, on peut dire que c'én eſt fait d'eux.

§. CCCXLVIII. La ſurdité n'eſt point un accident fâcheux, comme on peut le voir au Paragraphe CCXXVII. Le ptyaliſme eſt avantageux, ainſi que les puſtules qui paroiſſent autour des lévres, vers le déclin de la maladie; le ventre libre, & les déjections un peu bilieuſes, ſont de bon augure; le pouls un peu fort & développé, donne plus d'eſpoir; les bubons & les parotides, ſont d'un préſage heureux; les abſcès intérieurs menent au moins à la phtyſie. Les criſes ſont preſque toutes imparfaites, & toujours partiales, &c. &c.

§. CCCXLIX. Cure: il n'y a qu'une ſeule indication générale à remplir dans cette maladie, qui ſe réduit à rétablir la nature dans ſes droits, & à lui donner la liberté d'agir pour l'expulſion de l'humeur morbi-

fique. Mais pour y parvenir, on trouve mille obſtacles, dont la plupart ſont très-difficiles à vaincre, & d'autres ſont inſurmontables. Examinons cependant l'état de la maladie, & voyons quels ſont les moyens qu'on peut employer.

§. CCCL. Il paroît d'abord que le ſyſtême nerveux eſt opprimé, de maniere qu'il refuſe ſon ſecours; enſuite, que la cauſe eſt très-âcre, déletere, virulente, par les accidens dont la maladie eſt accompagnée. On ne voit en effet que ſpaſmes, ruptures de vaiſſeaux, pourritures, engorgemens. Les premieres voies ſont ſingulierement engluées; en un mot, la nature eſt en défaut.

§. CCCLI. Ainſi, tandis que les nerfs ſont irrités, tendus, dilacérés par la cauſe de la maladie, les humeurs changent de nature, ſe

putréfient, & se dissolvent; toutes les secrétions sont troublées, dérangées, & la machine se détruit.

§. CCCLII. Dans un cas si pressant, on voudroit écarter tous les dangers à la fois; mais on ne peut y parvenir que par gradations. On examine, 1°. les symptômes: ils sont ou essentiels à la maladie, ou ils lui sont étrangers; de maniere ou d'autre, ils sont ou favorables ou nuisibles; 2°. les produits: ce sont différens genres d'excrétions ou d'évacuations, lesquelles sont ou nuisibles, ou utiles, selon leur qualité, leur quantité, & le temps où elles arrivent. 3°. Les tumeurs, dépôts ou taches, qui selon leur nature, leur situation, & le temps où ils paroissent, sont préjudiciables ou avantageux.

§. CCCLIII. Cela posé, après avoir évacué les premieres voies,

on cherchera à corriger en même temps l'humeur morbifique, & à rendre de la force & du ton au ſyſtême nerveux ; on éloignera les ſymptômes & les produits défavorables, en même temps qu'on ſoutiendra l'action de ceux qui ſont utiles ; en un mot, on obſervera la même conduite que celle qui eſt preſcrite dans les cinq indications de la Section précédente, ayant égard à la qualité & au nombre plus conſidérable d'accidens, qui exigent des ſoins particuliers.

§. CCCLIV. L'émétique eſt le premier moyen qu'on doive employer, parce que moins les premieres voies ſeront engluées, plus on aura de facilité pour remplir les autres indications : on ne ſait que trop quelle eſt l'influence des matieres dépravées contenues dans l'eſ-

tomac & dans les entrailles, ſur toute l'économie animale; & il eſt de fait qu'on ne pourroit s'abſtenir des vomitifs ſans le plus grand danger. On les donne de la maniere, & à la doſe qui ſont indiquées dans le Paragraphe XCIV & ſuivans.

§. CCCLV. Il eſt rare qu'on ſoit obligé de faire précéder la ſaignée à ces évacuations; parce que le pouls eſt ordinairement foible, & que l'expérience a confirmé que les accidens, loin de diminuer, augmentent ſenſiblement après les ſaignées; on peut voir à cet égard le Paragr. CCCXXIX. où il eſt fait mention de l'effet de des ſaignées. Cependant il n'y a point de régles ſans exceptions, & lorſqu'il y a de l'étoffe dans le pouls, que le ſujet eſt pléthorique, on doit tirer plus ou moins de ſang. On

verra dans les Paragraphes ſuivans qu'il y a dans le cours de la maladie pluſieurs circonſtances où la ſaignée eſt néceſſaire.

§. CCCLVI. Pour corriger la nature des humeurs, on emploie tous les moyens décrits dans la Section précédente, à la troiſiéme indication, Paragraphes CCLI & ſuivans, ſelon les circonſtances, & avec les précautions y indiquées; mais il faut obſerver que le quinquina eſt ſur-tout un des meilleurs remedes dans cette maladie, comme l'ont confirmé les expériences de *Pringle*, *Monro* & autres Médecins des Armées.

§. CCCLVII. Le ſyſtême vaſculaire aura plus de jeu, lorſque la matiere irritante ſera plus affoiblie, parce que l'action des nerfs ne ſera plus opprimée. La fiévre alors deviendra plus

plus égale, & conséquemment l'expulsion de l'humeur morbifique sera plus facile; mais avant d'avoir corrigé la nature des humeurs, il survient une infinité d'accidens qui forment des entraves considérables, & qu'on est obligé de calmer. Les convulsions, les syncopes, le *cholera morbus*, ou trousse galant, la tension du bas ventre, la phrénésie, l'oppression de poitrine, &c. sont les principaux symptômes défavorables qu'il faut combattre.

§. CCCLVIII. Les convulsions & les mouvemens convulsifs sont l'effet du cours irrégulier des esprits animaux: ils s'opposent d'autant plus aux phénomènes essentiels de la fiévre, qu'ils durent plus long-temps. Les stases, les ruptures de vaisseaux, en sont les suites ordinaires. Dans ce cas, on emploie avec succès le

camphre dissout dans les liqueurs spiritueuses. La potion suivante m'a souvent réussi : prenez liqueur anodine minérale d'Hoffmann, trente gouttes ; faites-y dissoudre quatre grains de camphre, & mêlez le tout dans quatre onces d'eau distillée de mélisse, ou de fleurs de tilleul : on donne cette potion par cuillerées. Au reste, l'æther, la teinture de succin, &c. peuvent être ajoutés à cette potion, ainsi que les esprits volatils, selon le besoin ; mais les synapismes, & sur-tout les vésicatoires, produisent des effets merveilleux, en attirant l'irritation vers les parties où on les applique, & en procurant un dégorgement favorable. Je ne dois point omettre de dire ici que les narcotiques qui réussissent souvent dans d'autres maladies, lorsqu'il y a des convul-

ſions, ſont dangereux dans celle-ci, ſans doute parce qu'ils augmentent l'engorgement.

§. CCCLIX. Les ſyncopes ſont l'effet de la gêne dans le cours des liqueurs, & celui de la difficulté de leur paſſage dans le cœur, produite par l'éréthiſme univerſel. Les mêmes moyens que ci-deſſus doivent être mis en uſage; & lorſque la ſyncope dure long-temps, il faut donner des lavemens ſtimulans, faire ſentir des odeurs ſpiritueuſes, & même employer les cordiaux les plus actifs, tels que le lilium, &c. car les malades peuvent périr dans cet état.

§. CCCLX. Le *cholera morbus*, le ſentiment de brûlure à l'eſtomac, les tranchées, annoncent la préſence des matieres très-âcres dans les premieres voies, qui, par les accidens qui ſuivent, dérangent

la marche de la maladie. Il faut pourtant avouer que les déjections qui surviennent dans le *cholera* sont quelquefois utiles, comme on l'expliquera ci-après, dans tous les cas d'irritation très-grande dans l'estomac ou dans les intestins; les boissons amples, les lavemens émolliens, les antispasmodiques, & entr'autres la liqueur anodine minérale d'Hoffmann, sont indiqués, & dissipent ou diminuent les douleurs. On conseille aussi les cataplasmes émolliens sur le ventre.

§. CCCLXI. La tension du bas ventre, dont j'ai parlé au Paragr. CCLXXXIX, est rarement inflammatoire dans la putride maligne; il faut examiner avec attention quelle est la cause dont elle dérive. L'éréthisme seul tend le ventre comme un ballon; il est bien vrai qu'alors

il ſe forme des engorgemens; mais ils deviennent promptement gangreneux. Ainſi, à moins que la force du pouls & la chaleur n'indiquent la poſſibilité de la ſaignée, il faut ſe tourner du côté des délayans, des lavemens, des acidules, & des antiſeptiques, que je ne déſignerai pas ici, parce qu'on en a vu l'énumération & l'application dans la Section précédente.

§. CCCLXII. La phrénéſie, le tranſport, ſe rencontrent ſouvent dans les fiévres putrides malignes. On a vu des malades ſe jetter par les fenêtres, dans l'eau, ſur le carreau, pendant qu'ils étoient dans cet état. On conſeille la ſaignée du pied comme un moyen efficace dans ces accidens; mais je l'ai vu rarement réuſſir dans les fiévres malignes, à moins qu'elle ne fût faite

dans le commencement de la maladie, & lorſqu'il y avoit de l'étoffe dans le pouls. L'application des véſicatoires produit une révulſion plus ſûre, & me paroît préférable dans cette maladie.

§. CCCLXIII. L'oppreſſion de poitrine menace d'un engorgement dans les poumons, qu'il faut éviter avec ſoin: & ce ſont les mêmes moyens que ci-deſſus, Paragraphe CCCLX, qu'il faut employer. Au reſte, lorſqu'on n'a pu l'empêcher entierement, il eſt néceſſaire de provoquer l'expectoration avec les inciſifs, & entr'autres avec le kermès minéral, qui remplit d'ailleurs d'autres indications dans cette maladie.

§. CCCLXIV. J'ai parlé dans la Section précédente de pluſieurs autres accidens, qui ont auſſi lieu dans la putride maligne; on peut

consulter les Paragr. CCLXXXI & suivans. Tous ces symptômes s'opposent à la marche de la nature, & la plupart annoncent le transport, & le dépôt de l'humeur morbifique dans des parties où elle produiroit promptement la suppuration, la rupture des vaisseaux, & la gangrêne. C'est pourquoi j'ai indiqué les moyens qu'il faut employer pour les faire cesser le plutôt qu'il est possible. Il est bon d'observer, que plus ils sont éloignés du commencement de la maladie, plus ils sont graves, & moins on a lieu d'espérer de les faire dissiper.

§. CCCLXV. J'appelle produits toute espece d'évacuations, de tumeurs, ou éruptions, qui ont lieu dans la fiévre putride maligne, soit qu'elles tournent à l'avantage, soit qu'elles arrivent au détriment des malades. Voici les plus ordinaires:

l'hémorrhagie par le nez, le flux dyssentérique, le crachement & le vomissement de sang; le vomissement de bile verte, porracée, jaune, & d'autres matieres; les sueurs, les selles, les urines, les exanthémes, les boutons, les parotides, les dépôts, tant externes, qu'internes, les ulceres, tant internes, qu'externes, &c.

§. CCCLXVI. Je vais considérer ces divers accidens sous les différentes faces qu'ils présentent; de sorte que leur nature, leur qualité, & le temps auquel ils arrivent, feront connoître leur degré de salubrité ou de danger.

§. CCCLXVII. L'hémorrhagie par le nez, est plus souvent symptômatique, que critique. Elle arrive plutôt dans le commencement de la maladie, & avant, pendant, ou après le transport, qu'elle diminue quelquefois. La qualité du sang annonce

l'état des humeurs ; il eſt rouge, épais, noir, ou diſſout. Dans les deux premiers cas, la putréfaction doit être moindre, & dans les deux derniers, la diſſolution des liqueurs eſt plus marquée : la quantité qu'il en découle eſt rarement conſidérable ; jamais cette hémorrhagie ne juge la maladie ; elle eſt critique juſqu'à un certain point, lorſqu'elle diminue l'accident après lequel elle arrive ; mais je l'ai vue précéder d'autres évacuations critiques vers la fin de la maladie, lorſque l'état de la fiévre étoit tel qu'il eſt néceſſaire qu'il ſoit pour la guériſon, c'eſt-à-dire, lorſqu'il n'y avoit plus aucun épiphénomène. Il ne faut point arrêter l'hémorrhagie par le nez, à moins qu'elle ne ſoit très-conſidérable, & que les ſignes de pléthore n'anoncent que la ſaignée eſt abſolument néceſſaire. Quand le

ſang eſt diſſout, ſi l'on en arrête le cours, il ſe fait promptement un tranſport de l'humeur morbique, qui tue le malade, ou le met du moins dans un grand danger. Il résulte de ce que je viens de dire, que cette hémorrhagie eſt plutôt un ſigne dans la maladie, qu'une criſe, ou à empêcher, ou à favoriſer.

§. CCCLXVIII. Le flux dyſſentérique eſt produit par l'éroſion des vaiſſeaux méſentériques : c'eſt toujours l'âcreté des matieres qui y donne lieu. Ce ſymptôme n'eſt jamais critique ; il eſt très-dangereux, ſur-tout lorſque la maladie eſt avancée. Le ventre eſt ordinairement tendu, & la gangrêne ſuccede promptement. Il faut inſiſter ſur l'uſage des lavemens émolliens, des boiſſons copieuſes & aigrelettes, en s'abſtenant nommément de tout remede actif, âcre & purgatif.

§. CCCLXIX. Le crachement de ſang eſt l'effet de la violence de la fiévre, ou de l'éroſion des vaiſſeaux des poumons. Le premier cas eſt rare, il exigeroit la ſaignée; le ſecond eſt fréquent & dangereux. Dans l'un & l'autre, il faut des boiſſons abondantes, & les précautions du Paragraphe ci-deſſus. Jamais cet accident n'eſt critique.

§. CCCLXX. Le vomiſſement de ſang a les mêmes cauſes que ci-deſſus, & il exige les mêmes moyens.

§. CCCLXXI. Les vomiſſemens bilieux, & autres, les nauſées: les vomiſſemens de bile verte, porracée, jaune, arrivent fréquemment au commencement des fiévres putrides, ſur-tout dans celles qui ſont malignes La matiere la plus fétide, & la moins jaune, eſt la plus mauvaiſe eſpéce. Mais on ne peut guères juger

de la nature de la maladie par les vomiſſemens qui accompagnent ſon invaſion. Tel qui a rendu les matieres les plus vertes & les plus fétides, éprouve ſouvent une maladie douce, tandis qu'un autre qui en a rendu d'une meilleure qualité, devient très-malade. Il paroît par ces obſervations, que c'eſt à l'impreſſion faite ſur l'économie animale par le mïaſme ou ferment putride, qu'on doit attribuer les grands accidens, & qu'ils ne dépendent pas des matieres contenues dans les premieres voies, quoiqu'il ſoit conſtant que ces matieres en y ſéjournant, & en paſſant dans la maſſe des humeurs, aggravent la malignité. Au reſte, il n'y a rien de dangereux, ni de critique dans les vomiſſemens de cette nature, qui arrivent avec la maladie. Mais ils continuent quelquefois, & les malades rejettent

tout ce qu'ils prennent; alors l'accident eſt grave. Il faut s'y oppoſer par l'uſage des boiſſons aigrelettes & par les mixtures ſalines décrites dans les Paragr. CCLXI & CCLXII; on doit s'abſtenir de tout remede âcre, irritant, & ſur-tout de l'émétique, quoique donné en lavage, parce qu'il eſt évident que cette diſpoſition à vomir, eſt l'effet d'une irritation très-violente, ou d'une ſenſibilité extrême dans l'eſtomac, qu'il faut détruire, avant d'évacuer. Les malades rejettent ſouvent par haut & bas avec effort, des matieres bilieuſes dans le cours de la maladie. Cet accident marque auſſi un grand éréthiſme. Mais quelquefois l'évacuation eſt critique, lorſque, par exemple, les matieres ſont d'une bonne qualité, & qu'on les rend dans un temps où l'on peut eſpérer quelque

coction. Au reste, les secousses que produit naturellement le vomissement, ont souvent ranimé l'oscillation des vaisseaux. Quoi qu'il en soit, il faut se comporter alors comme il a été dit au Paragraphe CCCLVIII, pour modérer les douleurs & les secousses. Quelquefois, vers la fin de la maladie, il survient un vomissement bilieux, avec tous les signes de coction, & le malade se trouve mieux après; mais cette crise est partiale. Je ne parle ici que des vomissemens spontanés, les autres (ceux qui sont provoqués par les remedes,) ne peuvent que donner des indices sur la nature des humeurs.

§. CCCLXXII. Les sueurs sont de toutes les évacuations la plus commune dans les maladie aigues: aussi exigent-elles des considérations particulieres. En général, elles sont

nuiſibles dans les commencemens, & jamais critiques, hors dans celle qu'on nomme *ſuette*. On eſt même revenu de la méthode meurtriere qu'on ſuivoit autrefois, en provoquant cette évacuation. Dans les fiévres putrides malignes, les malades ont ſouvent des ſueurs. J'en ai vu d'abondantes pendant vingt-un jours, dans une maladie de cette eſpéce, accompagnée d'une affection comateuſe, qui finit avec la ſueur. Dans les rémittentes, ſur-tout vers le déclin du paroxiſme, cette évacuation eſt familiere, & lorſqu'elle manque, & qu'il n'y a point de diarrhée, la maladie eſt plus grave; dans ce cas la ſueur eſt la criſe du paroxiſme, & non celle de la maladie. Il y a des ſueurs partiales, qui ſont plus ou moins dangereuſes. On a obſervé, par exemple, que

dans les maladies graves, & ſur-tout dans celle-ci, les ſueurs à la tête, tandis que le reſte du corps étoit brûlant, & la peau d'une grande ſéchereſſe, étoient d'un mauvais augure. Il y en a d'accidentelles, comme après les efforts du vomiſſement; elles ne décident rien. Il y en a de froides, comme celles des agoniſans. Il faut toujours modérer celles qui ſont abondantes, dans les commencemens de la maladie; & on y parvient, en couvrant peu le malade, en tempérant l'air du lieu où il eſt; en lui faiſant boire des liqueurs aigrelettes, & prendre les mixtures ſalines, dont il eſt queſtion aux Paragraphes CCLXI & CCLXII; jamais elles ne ſont critiques dans ce cas. Pour celles qui ſont fétides, comme cela arrive communément ici, dans les premiers

temps, ce ſont les moyens que je viens d'indiquer qu'il faut employer. On peut regarder celles qui ſont modérées, qui ne ſont point putrides, & qui continuent dans les derniers temps de la maladie, comme très-ſalutaires. Dans ce cas, je voudrois qu'on reſtât dans l'expectative, parce que les remedes qu'on donne alors peuvent arrêter cette criſe favorable. On s'apperçoit qu'elle eſt telle, par le meilleur état du malade, par les ſignes de coction qui ont paru, & par le ſoulagement qui augmente, à meſure que la ſueur continue. Lorſqu'on a eu le malheur de l'arrêter, les accidens reviennent, à moins que les urines, ou les ſelles copieuſes, n'y ſuppléent. Il faut pendant tout le temps qu'elle dure, faire boire beaucoup, parce que le fluide qui ſe diſſipe, doit être né-

ceſſairement remplacé. Quand la ſueur eſt froide, avec des accidens graves, les malades périſſent ordinairement; il n'y a rien de mieux à faire alors, que d'inſiſter ſur l'uſage des cordiaux.

§. CCCLXXIII. Les flux de ventre non ſanguins. J'en ai déja parlé dans la premiere Section en divers endroits. Ils ſont ſéreux & fétides dans les commencemens de la maladie; putrides avec une ſurface bilieuſe vers l'état, lorſque les accidens ne troublent point la marche de la fiévre; bilieux, jaunes, non fétides, lorſque la coction a lieu. Pour ne point faire de répétition, je renvoie au Paragraphe CCLXXXVI, où les moyens de changer la nature de ces évacuations, ſont indiqués. Les ſeules déjections bilieuſes, non fétides &

jaunes, ſont critiques, & elles arrivent vers la fin de la maladie, qu'elles jugent ſouvent complettement; mais elles ſont rarement de cette qualité, dans la fiévre putride maligne.

§. CCCLXXIV. Les urines, dont j'ai parlé auſſi, il n'y a pas de ſigne plus trompeur que celui des urines; & il n'y a pas de maladie où elles ſoient autant variées que dans celle-ci. Suivant l'éréthiſme, ou le relâchement des parties, la couleur en eſt plus ou moins foncée, le ſédiment plus ou moins conſidérable; de ſorte qu'elles ſont pâles, crues, limpides ou troubles. Leur fétidité n'eſt pas moins équivoque, puiſqu'on voit des gens, qui, en jouiſſant de la plus parfaite ſanté, rendent des urines puantes; ajoutez à ces cauſes, la teinture & l'odeur que leur donnent différens alimens,

remedes ou boiſſons. Il faut pourtant convenir que celles qui ſont conſtamment limpides, crues & fétides, ſont de mauvaiſe qualité dans les fiévres putrides malignes, & que lorſque la maladie eſt avancée, on doit être en ſuſpens ſur ſon ſort, tant qu'elles continuent d'être de cette nature. Les urines cuites ſont critiques vers le déclin de la maladie; mais cette criſe ſeule ne la juge jamais. On n'a aucun autre moyen que les boiſſons abondantes pour diminuer leur ardeur, & que les antiſeptiques pour diminuer leur fétidité. Il faut obſerver qu'il arrive quelquefois qu'elles ſont ſupprimées, ou très-peu copieuſes, ſoit par l'éréthiſme ordinaire dans les commencemens de la maladie, ſoit par l'effet des cantharides, lorſqu'on a appliqué les véſicatoires. Dans l'un &

l'autre cas, il eſt néceſſaire de faire uſage du nitre dans la boiſſon, & d'appliquer des cataplaſmes émolliens ſur la région hypogaſtrique, &c. &c.

§. CCCLXXV. Les exanthémes, dans cette maladie, arrivent le trois, le quatre, le ſept, le onze; j'en ai vu ſurvenir le quatorze. Ils ſe repandent ordinairement ſur la poitrine, le dos & le col. Jamais ils ne ſont critiques, & il y a beaucoup de fiévres putrides malignes où il n'en paroît pas. MM. de *Haën* & *Sauvages* penſent, avec la majeure partie des Médecins, qu'ils ſont le plus ſouvent l'effet d'un régime trop chaud. Je crois pouvoir me joindre avec d'autant plus de raiſon à ceux qui penſent ainſi, qu'il eſt beaucoup plus mention des exanthémes dans les deſcriptions des Auteurs Anglois

& Allemands, qui font un plus grand uſage des remedes actiſs & chauds. On lit dans *Pringle & Monro*, que la racine de ſerpentaire de Virginie, le quinquina & les alkalis volatils, ſont des moyens fréquemment uſités dans les fiévres putrides. Mais ce qui confirme le plus que cette éruption dépend, en effet, du traitement, c'eſt que dans le même temps que les putrides malignes, en 1759, régnoient également dans les deux Armées ſituées près Warburg, il y eut beaucoup d'exanthèmes dans les fiévres de l'Armée des Alliés; tandis que les Médecins François en voyoient à peine dans leurs malades.

MM. *Pringle* & de *Haën* ont eu quelques conteſtations ſur ce point de doctrine, & ces deux Hommes célebres, en le diſcutant, ont montré qu'on pouvoit être d'un avis con-

traire ſans ceſſer de s'eſtimer. Il faut, pour porter ce jugement, lire la Réponſe Angloiſe de M. *Pringle*, car la traduction Françoiſe n'eſt pas aſſez littérale, & il s'y trouve quelques épithetes qui ne ſont point dans l'original.

Au reſte, non-ſeulement le régime & les remedes chauds font naître des exanthémes ; mais je croirois auſſi que la qualité antiputride, attribuée à pluſieurs ſubſtances de ce genre, pourroit bien avoir ſur l'économie animale un effet différent de celui qu'on obſerve dans les expériences du célebre *Pringle* & de *Macbridge*. Dans une machine vivante, toujours en mouvement, & très-compliquée, dont les ſolides ont autant d'action que les fluides, il eſt bien difficile de faire des applications sûres, & des comparaiſons

justes. L'expérience est le seul juge de l'effet des remedes. On a vu au Paragraphe CCLXXIII ce qu'il faut penser à l'égard des remedes anti-septiques. Quoi qu'il en soit, il paroît que les exanthémes déposent sur la peau une certaine portion de matiere nuisible; car s'ils rentrent avant le troisiéme jour, il survient des accidens graves. Quand ils suivent la marche ordinaire, ils tombent par écailles, ou en farine, à-peu-près comme l'érysipele. Ce symptôme est plus ou moins grave, selon la violence de la maladie, & selon la couleur des taches : celles qui sont rouges annoncent une disposition meilleure dans les humeurs, que celles qui sont violettes ou pâles. Leur apparition ne doit point empêcher l'usage des boissons aigrelettes, nitrées & aiguisées, ni celui

ni celui des antiseptiques ; mais il faut au moins avoir l'attention de ne pas exciter des secousses très-vives, dans le temps qu'elles existent. J'ai vu assez souvent que leur rentrée étoient suivie d'une diarrhée symptômatique.

§. CCCLXXVI. Les boutons. Cet accident est léger, rare, & peu décisif; il annonce quelquefois la guérison prochaine, lorsqu'il arrive vers le déclin de la maladie, & qu'il y a un commencement de coction. Au reste, il n'est jamais absolument critique. Il y a un autre symptôme plus fréquent que celui-là, (le prurit ou la démangeaison) auquel on doit faire plus d'attention. Il survient souvent vers le déclin de la maladie, dans ceux qui ont beaucoup de peine à suer. Il paroît que c'est un dépôt critique sur la peau, & il est essentiel de chercher à en provo-

quer l'expulsion par d'amples boissons, qui puissent relâcher les pores.

§. CCCLXXVII. Les parotides sont des tumeurs dures & assez considérables, qui arrivent aux glandes de ce nom. Cet accident n'est pas rare, & il peut être regardé comme un dépôt critique, s'il paroît sur-tout vers le déclin de la maladie. Ces tumeurs disparoissent quelquefois, & elles mettent les malades dans le plus grand danger. Il est très-essentiel de travailler à les faire tourner en suppuration; & comme elles n'y ont pas de propension, on est obligé d'y appliquer la pierre à cautére, qui forme une escare, qu'on coupe le lendemain, & qui est suivie de suppuration. On retire de grands avantages de cette méthode, qui fixe un égoût vers l'endroit où la nature a déposé une partie de l'humeur morbifique.

§. CCCLXXIIVI. Les dépôts, tant internes, qu'externes, se font souvent, dans cette maladie, ou simplement au soulagement des malades, ou à leur détriment, ou enfin ils la jugent. Les dépôts internes sont toujours plus ou moins dangereux, selon les parties où ils se font, selon la nature du liquide épanché, le temps de la maladie où ils arrivent, & l'issue facile, difficile ou impossible du pus. Ainsi les dépôts dans le cerveau sont presque toujours mortels; ceux de la poitrine conduisent souvent à la phthisie, ainsi que ceux du foye, &c... Si l'humeur épanchée est virulente, l'érosion des parties est plus grande, & le dépôt, loin d'être critique, fait périr le malade. S'il arrive qu'il se fasse avant l'état de la maladie, il soulage pour quelque temps, mais ensuite il joue des scènes tragiques; enfin si l'issue est im-

possible, il n'y a que peu de moyens pour sauver le malade. Au reste, on est quelquefois trompé sur les dépôts qu'on ne soupçonne pas; comme par exemple, lorsqu'après des simptômes violens qui ont affecté certaines parties, telles que la tête ou la poitrine, il survient un calme considérable, qu'on croit devoir attribuer aux moyens qu'on a employés. Il faut, dans ces maladies, rapprocher avec soin tous les indices qui peuvent faire connoître si en effet il ne pourroit pas s'être formé un depôt. Il reste ordinairement dans ce cas un peu de gêne dans la partie où il est fait; mais il est bien plus essentiel d'en empêcher la formation: & c'est ce qu'on obtient quelquefois, lorsque dans les grands orages, on emploie tous les secours qui sont indiqués plus haut. Il est pourtant vrai qu'il est bien difficile de

détourner un dépôt de matiere très-virulente & ſubtile, qui ſe fait par métaſtaſe, & dont l'effet eſt très-prompt. Quand le dépôt ſe fait ſur une partie où il peut avoir une iſſue favorable, & que la ſuppuration s'établit ſans produire de grands accidens, on peut réchapper les malades. C'eſt ainſi qu'une vomique devient un dépôt favorable dans une fiévre putride maligne; je l'ai vue deux fois, &c. Quant aux dépôts extérieurs, ils ſont le plus ſouvent critiques, & quand ils arrivent, il faut avoir grand ſoin de les conduire à une parfaite maturité.

§. CCCLXXXI. Les ulcéres, tant internes, qu'externes, ſont les effets d'une brûlure, & d'une éroſion conſidérable dans les parties qui en ſont attaquées: la gangréne s'y met promptement. L'uſage du quinquina eſt très-recommandable dans ces

cas ; ou, pour mieux dire, dans celui de gangrene extérieure ; car l'interne mene en peu de temps au tombeau. On sent parfaitement qu'il n'est question dans ce Paragraphe, que des dépôts gangréneux subits, & non de ces ulcéres, qui sont quelquefois la suite des abcès.

§. CCCLXXX. Il arrive une infinité d'autres accidens & d'évacuations critiques ou symptomatiques dans ces maladies, dont je ne parlerai pas ici, parce que j'ai déja fait mention de quelques-uns dans la Section précédente, & que les autres sont très-rares.

§. CCCLXXXI. Il résulte de tout ce que j'ai dit jusqu'ici, quant aux putrides malignes, 1°. que le nombre des épiphénomènes est beaucoup plus considérable, que dans les putrides simples ; 2°. que la cause en paroît plus vive, plus per-

nicieuse, & qu'elle affecte plus particulierement le genre nerveux; 3°. que les crises & la coction y sont plus difficiles; 4°. enfin, que toute la cure se réduit à écarter les épiphénomènes, & à favoriser les phénomènes de la fiévre.

§. CCCLXXXII. Je me suis donc occupé dans cette Section du point essentiel, celui de mettre sous les yeux du Lecteur tous les symptômes, évacuations, dépôts, &c. qui arrivent ordinairement dans la fiévre putride maligne, en désignant quels sont ceux qui sont favorables ou nuisibles, & les circonstances où l'on doit juger qu'ils sont dans l'un ou l'autre cas. Quand la nature de la fiévre sera réduite à sa premiere simplicité, c'est-à-dire, lorsqu'on aura éloigné tous les symptômes qui s'opposent à sa marche, on ne retrouve-

ra plus que les putrides ſimples dont on a parlé dans la Section précédente.

COROLLAIRE.

Reflexions ſur les principes établis dans la Section précédente, auxquelles on a joint quelques applications relatives aux Gens de Guerre.

§. CCCLXXXIII. J'AI établi pour cauſe des fiévres putrides malignes le même agent qui produit les putrides ordinaires, parce que j'ai vu diſtinctement qu'il n'y a qu'un pas de l'une à l'autre maladie, dont même on ne peut guères fixer les limites, parce que la derniere dégénere ſouvent en celle-là; parce qu'enfin les épidémies des Armées

ont été plus ou moins malignes, ſelon que les diſpoſitions de la température de l'air, les poſitions & les fatigues de la Campagne ont été plus favorables à la production des miaſmes plus ou moins putrides.

§. CCCLXXXIV. Dans tous les cas, il paroît que c'eſt le ſyſtême nerveux qui eſt principalement affecté; mais dans les malignes, il l'eſt plus vivement; de ſorte que j'ai conclu que c'eſt l'intenſité ſeule de la cauſe qui fait la différence de ces deux eſpéces de fiévre; comme je perſiſte à croire que, dans les Gens de Guerre ſur-tout, c'eſt cette même intenſité qui fait celle de l'intermittente & de la putride ſimple.

§. CCCLXXXV. Pluſieurs Médecins penſent que la cauſe n'agit que ſur les nerfs; que les miaſmes

putrides ou nuiſibles ne ſe confondent point avec la maſſe des liqueurs, & qu'ils ne paſſent pas les premieres voies. Cette opinion paroît combattue par l'état des humeurs qui ſont en putréfaction, en diſſolution, &c. dans ces maladies. Au reſte, cette queſtion eſt de peu d'importance ici.

§. CCCLXXXVI. L'ouverture des cadavres a toujours préſenté les ſignes les plus marqués de putréfaction, ſoit par l'odeur, ſoit par l'état des viſceres, les dépôts, gangrene, ulceres, dans différentes parties. Souvent en ouvrant le péritoine, il ſortoit une exhalaiſon capable de faire tomber en ſyncope. J'ai vu du bouillonnement dans les entrailles, & même de la chaleur, au moment où on les découvroit.

§. CCCLXXXVII. La plupart

des Gens de Guerre attaqués de cette maladie, périſſent dans les Hôpitaux de l'Armée, où il eſt preſqu'impoſſible de ſuivre ſes accidens, de maniere à les écarter à propos, & où l'air contagieux les augmente encore.

§. CCCLXXXVIII. Plus l'air eſt frais & renouvellé, plus il y a de facilité pour la guériſon. La plupart des accidens ſont augmentés par la chaleur. Le lit eſt ſur-tout contraire dans cette maladie, qui quelquefois ne s'étend pas au-delà du vingt-uniéme jour, lorſqu'elle a commencé par des ſymptômes malins: mais qui peut aller juſqu'à quarante, quand elle eſt devenue maligne vers les derniers temps de la putride ſimple.

§. CCCLXXXIX. On peut appliquer ici pluſieurs des obſervations faites ſur les Gens de Guerre,

en route, en quartier, & dans les cantonnemens, par lesquelles il est constaté, que les accidens sont toujours moindres dans tous les cas de mouvement, & où les malades ont été à l'air libre. Je me rappelle d'avoir vu plusieurs Officiers dans la retraite d'Hannover, conduits depuis le Pays de Hesse jusqu'à Wesel, pendant l'hiver, dans des chaises & des chariots, quoiqu'ayant les accidens les plus graves de la maladie en question; il y en avoit entr'autres un qui avoit une parotide. Ils guérirent tous parfaitement. La plupart des malades qu'on laissa dans les Hôpitaux sur les derrieres, périrent en peu de temps. C'est à Paderborn qu'il en mourut le plus.

§. CCCXC. J'ai observé que les Charretiers des vivres, des voitures des Hôpitaux & de l'Artille-

rie, qui ſont continuellement expoſés à l'humidité, & long-temps dans les mêmes lieux, ſont plus ſujets aux fiévres putrides malignes. Les Aumôniers, les Chirurgiens, Apothicaires, & Infirmiers des Hôpitaux, en ſont auſſi très-ſouvent attaqués, & ils en périſſent.

§. CCCXCI. J'ai de même obſervé que les rechûtes étoient très-fréquentes, ſur-tout parmi les convaleſcens qui reſtoient dans les Hôpitaux, ou dont le régime étoit mauvais. Les malades qui retomboient, mourroient preſque tous, & en très-peu de temps. Ceux qui réchappoient avoient beaucoup de peine à ſe remettre. C'étoient l'émétique & le quinquina qui réuſſiſſoient alors le mieux.

§. CCCXCII. La ſaignée étoit preſque toujours contraire, & ſur-

tout celle du pied, qui augmentoit le délire, contre l'eſpérance des Médecins, qui ſe flattoient de le faire diſſiper par cette méthode. Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que pluſieurs célebres Praticiens reconnoiſſent ce préjugé ſur la ſaignée du pied, même dans d'autres maladies.

§. CCCXCIII. Les vers que les malades rendoient, n'avoient ordinairement rien de fâcheux, & la méthode ordinaire les faiſoient mourir promptement ; de ſorte que la maladie, dite *putride vermineuſe*, & qu'on a ſouvent obſervée, n'exige aucun traitement particulier, & qu'elle doit ſe réduire à l'une ou l'autre eſpéce de putrides, décrites dans les deux Sections précédentes.



SECTION III.

Des Fiévres essentiellement malignes.

§. CCCXCIV. CES fiévres ont plusieurs symptômes & accidens qui leurs sont communs avec celles de la Section précédente. Peut-être même leur cause est-elle aussi la même; mais leur invasion & leur marche paroissent absolument différer de celles de toute autre fiévre.

§. CCCXCV. On les distingue des putrides malignes, 1°. par leur invasion, dont les signes sont singuliérement trompeurs, en ce que pendant plusieurs jours il n'y a que peu ou point d'accidens essentiels; & qu'on prend souvent pour une incommodité légere, l'état de maladie & de langueur dans lequel se

trouvent les malades ; 2°. en ce que le pouls, les urines, la chaleur, sont pendant le cours de la maladie, le plus souvent comme dans l'état naturel, quoiqu'il y ait des symptômes effrayans ; 3°. en ce que la fiévre ne se développe pas aussi facilement ; 4°. en ce que la durée en est indéterminée, & que la plupart des crises sont suspectes ; 5°. en ce que dans le moment où l'on croit que le malade est le mieux, souvent il périt ; 6°. enfin, par quelques symptômes qui lui sont particuliers, comme on le verra dans le diagnostic suivant.

§. CCCXCVI. La tristesse, la langueur, les lassitudes, l'engourdissement, la pésanteur de la tête, l'insomnie, ou un sommeil inquiet, du dégoût, des nausées, la bouche mauvaise, la langue chargée, un

ſentiment de chaleur & de froid qui ſe ſuccedent, &c. ſont les avan-coureurs, ou plutôt les accidens des premiers jours de cette maladie, pendant leſquels le malade va & vient, & ne ſe doute point de l'état qu'il a à craindre. Enfin, au bout de quelque temps, il tombe dans un abattement extrême, & ne peut plus ſe lever. Quelques-uns ſont pris d'un léger friſſon ou tremble-ment auxquels ſuccede un peu de fréquence dans le pouls, ſans beau-coup de chaleur; de ſorte qu'on ignore encore ſi c'eſt une fiévre maligne, à moins que la conſtitu-tion épidémique ne donne lieu de le préſumer. D'autres ſont d'abord pris de convulſion, de coma, défaillan-ces, & autres ſymptômes effrayans, auxquels on ne devoit pas s'attendre. Les forces & l'abattement augmen-

tent à mesure que la maladie avance ; & la plupart des symptômes décrits au Paragrap. CCCXXIII, ainsi que plusieurs autres, tels que la stupeur, le tremblement de la tête, les yeux éteints & pâles, l'aveuglement. La face est pâle, livide & plombée ; la respiration est entrecoupée, la déglutition difficile, &c. Le pouls est foible & inégal, souvent il est comme dans l'état naturel. Il y a des redoublemens qui sont ordinairement irréguliers, d'autres qui marquent en tierce, ou quarte, ou quotidienne, ce qui les fait distinguer en subintrantes, en tierces, & quartes malignes. Le ventre est élevé, tendu, douloureux ; les urines de différentes couleurs & odeurs ; les sueurs souvent très-abondantes & puantes ; les taches, les exanthémes, livides, noirs, rouges, violets ; les déjec-

tions involontaires, & ſans que les malades s'en apperçoivent, &c.

§. CCCXCVII. Cette maladie eſt ſouvent épidémique dans les Armées ; mais plus rare que la putride maligne, avec laquelle elle a beaucoup d'affinité. De ſorte qu'on pourroit la regarder comme l'effet des mêmes cauſes, qui ſont plus puiſſantes. Il eſt du moins certain, que les différentes conſtitutions épidémiques des Armées, ne préſentent, dans les fiérres continues, que les trois degrés de violence, par leſquels j'ai diſtingué la putride ſimple, la putride maligne, & la maligne eſſentielle.

§. CCCXCVIII. Je ne chercherai point à développer la nature des différens miaſmes qui ſont propres à déterminer l'une ou l'autre de ces maladies. M. *Pringle* nomme

ferments putrides ceux qui produiſent la fiévre putride. Pour moi, je crois que comme on ne connoît les miaſmes que par leurs effets, on ne peut les déſigner que par le nom de la maladie qu'ils cauſent. Ainſi, j'appellerois miaſmes putrides, miaſmes malins, varioliques, &c. ceux par leſquels la putride, la maligne, &c. auroient lieu.

§. CCCXCIX. Quoi qu'il en ſoit, il paroît que la cauſe des fiévres malignes eſſentielles eſt plus active que les autres, & qu'elle agit encore plus particulierement ſur le principe des nerfs & ſur le cerveau; de maniere que les fonctions animales ſont opprimées ou détruites: ce qui rend la maligne eſſentielle la plus dangereuſe des fiévres. Son prognoſtic & ſa curation ſont à-peu-près les mêmes que ceux de la Section pré-

cédente. Il s'agit d'écarter les accidens violens, d'évacuer les premieres voies, de donner de l'action aux ſolides, & en un mot, d'exciter un mouvement régulier dans la circulation, propre à produire l'expulſion de l'humeur morbifique. *Voyez* tout ce qui a été dit à ces égards dans les deux Sections précédentes.

§. CCCC. Il ſuffira d'avertir ici que cette maladie eſt plus longue que les autres, & qu'elle s'étend ſouvent juſqu'au ſoixantiéme jour; que ceux qui en réchappent ſont ſujets aux maux chroniques, à reſter dans la langueur, l'aveuglement, & qu'ils perdent quelquefois la mémoire, au point de ne pas ſe reſſouvenir des noms des gens avec leſquels ils ſont le plus familiers.

§. CCCCI. La peſte enfin n'eſt

que le degré plus violent de cette maladie; & l'on doit craindre dans les épidémies considérables des fiévres malignes, que par le nombre des malades, il n'en résulte autant de maux que de ce fléau, quand on n'a pas, ou qu'on ne cherche pas tous les moyens d'éviter la contagion. Je crois en avoir indiqué un presqu'assuré, dans le projet d'un Hôpital par Régiment. *Voyez* le second Article du Chapitre quatriéme de la seconde Partie de cet Ouvrage, &c. &c.



COROLLAIRE.

Récapitulation ſommaire & avertiſſement ſur tout ce qui a été dit dans cet article, avec quelques remarques ſur la convaleſcence des malades.

§. CCCCII. J'AI diſtingué les fiévres continues auxquelles les Soldats ſont le plus ſujets, en trois eſpéces ; ſavoir, en putrides, en putrides malignes, & en eſſentiellement malignes. De ces trois ſortes de maladies, la ſeconde eſt la plus fréquente ; & elles renferment toutes trois les accidens obſervés juſqu'à préſent dans les différentes conſtitutions épidémiques.

§. CCCCIII. Toute ma théorie eſt fondée ſur le méchaniſme de la

fiévre, qu'il faut favoriſer, pour guérir la maladie. De ſorte que j'ai cherché à expliquer le caractere eſſentiel de ces fiévres, & à enſeigner la maniere d'écarter tous les accidens qui peuvent troubler la marche de la nature.

§. CCCCIV. J'ai fait application de la méthode que j'ai indiquée, à la ſituation particuliere des Gens de Guerre; & quoique mes obſervations puiſſent paroître étranges aux perſonnes qui n'ont pas ſuivi de près les maladies des Gens de Guerre, je ſuis bien convaincu que la plupart des Médecins Militaires, loin de me contredire, confirmeront la vérité de mes aſſertions.

§. CCCCV. J'aurois pu m'étendre davantage ſur la troiſiéme Section; mais outre que la maladie dont elle traite a beaucoup de rapport

port avec la précédente, les bornes de cet Ouvrage ne me permettent pas des répétitions, & il ſuffit que le traitement en ſoit indiqué, puiſqu'il ſe rapporte à celui de la maladie, dont j'ai fait la deſcrition dans la Section précédente.

§. CCCCVI. Il me reſte à parler de la convaleſcence des malades qui ont été attaqués de l'une ou l'autre de ces fiévres. On entend en général par convaleſcence, cet état où les malades n'ayant plus de fiévre, ni d'accidens, ſont rappellés par gradation à celui de ſanté & de force. On ſent parfaitement que cette ſituation n'eſt pas exempte de périls, & l'expérience ne le confirme que trop.

§. CCCCVII. Les convaleſcens d'une maladie épidémique & contagieuſe ſont dans une diſpoſi-

tion plus prochaine aux rechutes ; & si pour les Gens de Guerre surtout, on ne prend pas les plus grandes précautions sur le régime & sur l'air, elles seront très-fréquentes.

§. CCCCVIII. Les gens qui relevent des grandes maladies, ont les organes généralement affoiblis, & il s'ensuit que leurs digestions sont languissantes & mauvaises. Si on donne trop à manger, il est certain que la rechute sera fort à craindre, de même que si l'on donne de mauvais alimens. Pour qu'un convalescent soit bien réparé, & évite les rechutes qui dépendent du régime, il faut commencer par lui donner des alimens très-légers, nourrissans, & un peu fortifians. Je ne suis point du tout d'avis qu'on donne des soupes, comme je

l'ai vu le plus ſouvent. Un peu de biſcuit *biſcoctum*, trempé dans du bouillon, & un peu de bon vin trempé avec de l'eau conviendroient infiniment mieux dans les premiers temps de la convaleſcence. On donne auſſi mal-à-propos & trop tôt de la viande & des œufs, dans cet état, où la diſpoſition putride n'eſt point encore abſolument détruite.

§. CCCCIX. Quant à l'air, on ne peut mieux faire que de tranſporter promptement les convaleſcens hors du lieu où ſont les malades, & même de celui où ils étoient; parce que les miaſmes, répandus dans les ſalles d'Hôpitaux, attaquent de nouveau ceux qui ont plus de diſpoſition à en recevoir les impreſſions. J'ai vu à Gotthinguen, en 1758, mourir plus de

Soldats dans la ſalle des convaleſcens, que dans celles des malades ; il eſt vrai qu'indépendamment de l'air, la nourriture étoit mauvaiſe.

§. CCCCX. Il faut un air libre & ſain pour la réparation des corps. Ainſi, il ſeroit à deſirer qu'on conduisît les convaleſcens dans une maiſon ſéparée de l''Hôpital, & qui fût bien aërée. Je dois répéter ici que de toutes les cauſes qui produiſent des rechutes, nulle n'eſt auſſi fréquente & auſſi dangereuſe, que l'humidité ; ainſi, c'eſt celle qu'il faut éviter avec le plus de ſoin. Il faut auſſi obſerver de ne pas mettre beaucoup de convaleſcens dans une même ſalle, & encore moins de mettre ceux qui relevent des maladies contagieuſes, avec ceux qui n'en ont point eu ; car les déjections, &

même la transpiration de ceux qui relevent des maladies putrides, tiennent encore de la nature de leur cause, & il est à craindre que les exhalaisons ne produisent une nouvelle contagion. Je voudrois qu'on fît beaucoup promener les convalescens dans un air libre, comme à la campagne. Les malades qui furent traités hors des Hôpitaux n'eurent point de rechutes, & ils se rétablirent promptement.

§. CCCCXI. Il est rare qu'on ne soit pas obligé de purger les convalescens après quelques jours nourriture. Je voudrois qu'on leur fît prendre du quinquina pendant long-temps.

§. CCCCXII. Je ne parlerai point ici des maux chroniques dépendans des fiévres putrides. La

plupart de ceux qui en ont, ne guériſſent point dans les Hôpitaux. Si on les traite ſéparément, leur cure eſt la même que celle des autres hommes.

§. CCCCXIII. Je finirai ce Corollaire par un avertiſſement utile dans les épidémies : il regarde le ſoin qu'il faut avoir d'examiner les Gens de Guerre qui ont quelques incommodités : ſouvent un émétique & une ſaignée, de l'exercice & de l'air, ont préſervé des maladies régnantes, ceux qui ont été pris à temps.

Fin du premier Chapitre de la troiſiéme Partie.

